

# Spiritus

ISSN 0038-7665

SPIRITUS 205

Catholicité et identité

Revue d'expériences et recherches missionnaires

## Actualité missionnaire

- Chapitre général SMNDA
- Religion pour la paix
- Chili

## Dossier

### Catholicité et identité

## Chroniques

- Destination universelle des biens
- Un geste de responsabilité

11 €

2011

N° 205

Décembre 2011

## *Édito : Oser l'hospitalité dans un monde incertain*

### **Actualité missionnaire**

Cécile Dilé

**Une vision élargie de la mission et d'un institut missionnaire  
24<sup>ème</sup> Chapitre général des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame  
d'Afrique** 391

Compte rendu de trois semaines de réflexion, de prière et d'échanges sur le thème de « la création réconciliée que Dieu-Amour prépare ». Se sachant envoyées pour hâter ce jour tant espéré, les Sœurs SMNDA cherchent à répondre à cet incroyable défi.

Spiritus

**Les religions pour la paix** 396

Un grand nombre de dirigeants religieux ont reconfirmé à Assise (27 octobre 2011) leur engagement pour la paix dans le monde entier. Ce bref article présente la contribution islamo-chrétienne au processus de réconciliation nationale en Guinée et la démarche des évêques de la RDC en vue d'intéresser davantage la communauté internationale aux questions brûlantes de guerre et de paix dans leur pays.

Patrick Duboys de Lavigerie

**Prier les psaumes avec Inès, une enseignante comme beaucoup  
d'autres** 401

Un récit de la rencontre d'un missionnaire avec une enseignante croyante qui lutte pour survivre dans un environnement souvent hostile (Chili).

### **Dossier : Catholicité et identité**

Jesús Asurmendi

**Identités bibliques** 405

L'auteur cherche à mieux comprendre l'identité biblique (Ancien Testament) dans toute sa complexité. D'où le pluriel dans le titre. Liées à des origines diverses et à des racines variées, les identités bibliques sont souvent le résultat de constructions singulières. L'action libératrice de Dieu est évidemment fondamental, ce qui n'empêche pas le Peuple de Dieu de se définir lui-même tantôt en opposition radicale à ses voisins, tantôt en symbiose avec ceux-ci. L'identité biblique se présente donc comme une tension en dialogue, une identité de relation toujours en chantier.

- Louis-Marie Chauvet  
**Le parcours de l'initiation chrétienne : un façonnage d'identité** 417  
 Le parcours de l'initiation chrétienne vise l'identification des initiés à un groupe d'appartenance : la communauté chrétienne. L'auteur montre d'abord que l'identité chrétienne se situe dans une inconfortable tension interne. Il présente ensuite un bon outil de construction de l'identité chrétienne : le Rituel de l'Initiation Chrétienne des Adultes (RICA). L'article se termine par un appel : « chrétien, sois fier de ta dignité ! »
- Franz Küberl  
**Dialogue de l'action** 430  
 Partant du débat sur l'« identité catholique » de la *Caritas* lors du dernier Congrès de cette organisation (Rome, février 2011), le directeur de la *Caritas* Autriche renvoie à la réflexion d'un chef de village en Afrique qui met en lumière l'identité de la plus grande organisation d'entraide catholique : « Nous sommes restés musulmans, la *Caritas* est restée catholique, mais tout va mieux pour nous tous. »
- Bernard Ugeux et Eric Manhaeghe  
**Que de complots ! Quand on se forge une identité fondée sur l'exclusion et la division** 438  
 Présentation et analyse critique d'une tentative d'exporter les guerres idéologiques des États-Unis en Afrique. Les Africains sont encouragés à se réfugier dans un repli identitaire qui ne les aide aucunement à assumer leurs pleines responsabilités, mais qui les enferme au contraire dans un isolement asservissant. L'outil de travail qui devrait « ouvrir les yeux » aux chrétiens du continent est présenté en détail. Cela permet aux auteurs de l'article de mettre à nu les méthodes, les fondements philosophiques et l'impact nuisible d'un tel processus de transfert.
- Jos Das  
**« Venez à l'écart... pour vous reposer un peu »  
 Le Centre de spiritualité missionnaire Théophile Verbist à Kinshasa (RDC)** 458  
 Un article qui présente une approche de l'identité catholique très différente de celle proposée dans la contribution qui le précède. Aux agents pastoraux et missionnaires qui se sentent parfois assiégés dans un environnement très exigeant et souvent hostile, il propose des temps de mise à jour en vue d'un renouveau personnel. Des temps de « repos » qui permettent de renforcer la relation avec le Seigneur, ce qui peut donner une nouvelle vigueur aux relations avec les gens en détresse auxquels le missionnaire se sait envoyé.
- François Bousquet  
**Une identité essentiellement hospitalière** 465  
 L'article expose d'abord ce que l'on veut dire en affirmant que l'identité catholique est essentiellement hospitalière. On entend par là qu'elle est une identité d'alliance, de mission et d'avenir. Une deuxième étape présente la pratique de l'hospitalité comme loi trinitaire de l'identité catholique, pour la joie de la communion dans la différence maintenue, qui est au principe dès la création, et dans la perspective eschatologique d'une humanité réconciliée, dont l'Église doit donner le signe par anticipation. En conclusion, et pour tirer les conséquences quant au style des communautés, il est rappelé que l'identité catholique vraiment traditionnelle, c'est la mission.

## Chroniques

K. Ngoy Kafubwanga

**La destination universelle des biens**

**L'apport de l'encyclique *Sollicitudo rei socialis***

477

Présentation succincte d'une thèse récemment soutenue à l'Institut Catholique de Paris. Le principe de la destination universelle des biens permet de dénoncer les structures injustes, de légitimer à certaines conditions le changement social, et de jeter les fondements pour une société où règnent la justice et la paix.

Eric Manhaeghe

**Un geste de responsabilité**

**Plaidoyer du Conseil pontifical Justice et Paix pour une réforme du système financier et monétaire international**

484

Présentation et commentaire critique de la dernière note du Conseil pontifical Justice et Paix qui a suscité dans l'opinion publique internationale aussi bien l'enthousiasme excessif que le scepticisme cynique.

## Livres

**Un livre à lire**

491

Linda Melvern, *Complicité de génocide*. Comment le monde a trahi le Rwanda.

**Recensions**

497

Dominique Barnérias, *La paroisse en mouvement*.

Gérard Reynal, *Pierre-André Liégé (1921-1979)*.

Jacek Jan Pawlick (dir.), *Iciin takaldau. Les contes bassar*.

*Le Pasteur d'Hermas*. Lu par Philippe Henne.

Côme Mbarila (dir.), *La puissance de Dieu peut-elle venir à bout des forces du mal ?*

Nicolas Cabasilas, *La Vie en Christ*. Lue par Daniel Coffigny.

Béatrice Blazy, e.a., *Quand Dieu s'en mêle*.

Jaap van Slageren, *Influences juives en Afrique*.

Paul Christophe, *En pèlerinage avec Marie*.

Geneviève Chevalley, *Missions et protestantisme*.

Irenée de Lyon, *Contre les hérésies*, lu par Marie-Laure Chaieb.

Maurice Cheza (dir.), *Paroles de chrétiens en terres d'Asie*.

Ingmar Granstedt, *De cendres et d'amour*.

**Table du tome LII – 2011**

511

## Source d'espérance

En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, une constatation s'impose : les idéologies du progrès doivent reconnaître leurs limites et souvent leurs échecs radicaux. De sorte que l'époque actuelle est sous le signe de l'incertitude, et non plus de l'assurance. Les turbulences graves du système financier en sont le signe flagrant, au niveau européen et international.

C'est dans ce monde incertain, et souvent même inquiet et désenchanté, que nous avons à vivre en chrétiens et à proposer la foi chrétienne en Dieu comme une source d'espérance, parfois contre toute espérance.

Mais l'espérance n'exclut pas le réalisme et le réalisme proprement chrétien. Car notre discernement spirituel n'a pas la forme d'un bilan, où l'on distingue le positif et le négatif, les gains et les pertes, mais il appelle à percevoir ce qui germe au milieu même de ce qui disparaît. Cela vaut en même temps pour nos sociétés incertaines et pour l'Église, dont nous mesurons les fragilités.

Ces temps d'incertitude, et parfois de souffrance et de désespérance, sont aussi des temps d'enfantement et de renaissance. Et cela vaut particulièrement pour la façon dont le mystère de Dieu est perçu par nos contemporains.

Mgr Claude Dagens

« L'évêque, la culture et la foi chrétienne »,

Dans *La Documentation catholique*, n°2476, 2011, p. 874-5.

## ***Oser l'hospitalité dans un monde incertain***

*I*l y a exactement dix ans, en décembre 2001, Spiritus publiait un dossier intitulé « Un souffle de catholicité » (n°165). Les auteurs mettaient en lumière à la fois la fragilité et l'effet bienfaisant du souffle d'universalité confié à l'Église. Ce dossier reste toujours actuel et j'y renvoie volontiers, surtout en ce qui concerne les éléments essentiels de la catholicité : fondements bibliques, portée théologique, implications missiologiques, aspects juridiques, rapport avec l'inculturation, etc. Le présent dossier continue cette réflexion sur l'universalité de l'Église dans un contexte particulier : le climat général d'insécurité conduisant au repli identitaire.

De nos jours, le mot « crise » est sur toutes les lèvres. Nous passons d'une crise à une autre... Et pourtant, nous nous sommes créé une « culture d'excellence », une culture qui demande sans cesse à l'individu qu'il brille, qu'il soit un as, un champion. Image idéale de soi que l'on doit jour et nuit « soigner » sur facebook et twitter... Bien sûr, les gens ont toujours cherché à s'affirmer et à se faire respecter par la société. Un sain respect de soi est même indispensable à l'équilibre de l'individu : nous avons besoin de l'estime des autres. Cependant, qui perd de vue la réalité en se créant une image idéale de soi, se sent aussi forcé de l'entretenir toujours et partout. La question « comment suis-je perçu par le monde extérieur ? » devient une obsession, persuadé que l'on se trouve au centre du monde. La moindre critique, le moindre échec peuvent avoir des conséquences désastreuses, les crises se succèdent et n'en finissent pas. Nous sommes en réalité bien plus fragiles que nous ne voulons l'admettre, car, à nos propres yeux, nous n'avons plus le droit de faillir !

*La meilleure façon de sauvegarder sa propre « infailibilité », c'est de ne fréquenter que des gens qui pensent comme soi-même, ce que rendent possible les médias sociaux. Des moteurs de recherche ont même été conçus pour répondre à ce « besoin » de se trouver entre « amis ». D'où le développement rapide de visions « tunnelisées ». Le terme renvoie en premier lieu à une affection oculaire troublant la vue périphérique et par analogie à l'individu qui regarde tout droit dans la direction choisie sans être en mesure de se rendre compte de ce qui se passe autour de lui. Il suffit de visiter pendant quelque temps la toile pour se rendre compte du nombre des divers agglomérats de personnes adeptes d'une telle vision, ce qui les rend particulièrement fragiles quand elles sont forcées de quitter le cercle d'amis.*

*Il n'est donc pas étonnant que la douleur ressentie par une minorité profondément blessée par ce qu'elle considère comme un dénigrement croissant de la religion (pièces de théâtre sacrilèges, revues satiriques) soit de plus en plus partagée par le reste des croyants. Voilà un climat favorable à la généralisation du repli sur soi, voire la réaction violente contre les « blasphémateurs ». Contexte qui risque de faire oublier l'option fondamentale prise aux origines chrétiennes de se situer résolument du côté des traditions philosophiques et de prendre ses distances d'avec les religions à mystère ne communiquant leurs savoirs secrets qu'à une élite de purs. Option qui signifie que le christianisme se transmet par un travail de lecture, d'écoute et de réflexion. Le présent dossier se situe dans la ligne de cette tradition de la chrétienté des origines et invite à oser l'hospitalité dans un monde incertain !*

*Un grand merci au P. François Bousquet qui a contribué de façon significative à la coordination de ce dossier. Bonne lecture à vous tous !*

*Eric Manhaeghe*

## ***Une vision élargie de la mission et d'un institut missionnaire***

***24<sup>ème</sup> Chapitre général des Sœurs Missionnaires  
de Notre-Dame d'Afrique***

**Cécile Dilé**

***Entrée dans la congrégation des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique en 1988, l'auteure a exercé au Rwanda, en République Démocratique du Congo et au Burkina Faso, principalement comme sage-femme. Sr Cécile Dilé est actuellement en mission en France où elle est chargée de l'accompagnement de jeunes qui désirent faire de courts séjours en Afrique et d'autres qui sont en discernement. Elle travaille également pour la formation des jeunes professes.***

**N**ous étions quarante-deux Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (SMNDA ou « Sœurs Blanches » du cardinal Lavigerie) à nous retrouver à Rome du 13 juillet au 3 août 2011 pour vivre notre 24<sup>ème</sup> Chapitre général. Venant des continents africain, européen et américain, où nous vivons, et originaires de dix-huit pays, nous avons à cœur de réfléchir, de prier et de nous laisser interpeller par le thème choisi pour cet événement : *La création réconciliée que Dieu-Amour prépare, quel incroyable défi ! Il nous envoie pour hâter ce jour tant espéré. Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, quelle est notre réponse aujourd'hui ?*

## **Une méthodologie au service de « l'événement chapitre »**

La modératrice de notre Chapitre général, sœur Christine Anderson, membre de la Congrégation des Fidèles Compagnes de Jésus, nous a invitées, dès le départ, à élargir l'espace de notre tente. La disposition de la salle capitulaire a contribué à la circulation de la parole. Nous étions assises par table de six ou sept personnes et non pas en un cercle unique. Nous avons eu des partages sous différentes formes : en équipe, par tranche d'âge, autour de la photo de notre fondateur et de notre première supérieure générale afin de leur offrir nos désirs les plus profonds pour la congrégation... Les temps de prières étaient également variés avec des chants en différentes langues, des danses, des temps de silence... Nous sommes des femmes créatives et cela se voyait !

Nos sœurs, ainsi que nos amis, ont pu suivre, jour après jour, le déroulement du Chapitre général grâce à notre site international (<http://msolafrica.org>). Nous nous sommes senties en communion avec l'ensemble de la congrégation.

## **Une nouvelle missiologie**

Le point de départ de nos réflexions, échanges et discernements a été la nouvelle missiologie en cours depuis quelques décennies dans l'Église. Nous sommes en train de passer d'une conception géographique de la mission à une conception socioculturelle et géopolitique. *L'ad gentes s'ouvre sur l'inter gentes*. Envoyées vers ceux et celles qui n'ont pas encore entendu et accueilli la Bonne Nouvelle du salut, nous sommes conviées à vivre davantage nos relations avec eux dans un rapport de réciprocité, d'interdépendance, d'égal à égal. La mission – notre Mission SMNDA – n'est plus comprise à sens unique mais comme un mouvement où chaque partie va vers l'autre et s'engage pour l'autre. Notre Dieu-Créateur a créé des créateurs et il leur confie sa mission. Cela nous engage à une collaboration avec d'autres peuples, d'autres cultures et d'autres religions pour des causes communes de salut et de libération. Une première question nous est alors apparue

cruciale : comment comprendre notre charisme à partir de cette vision élargie de la mission ?

## **L’Afrique dans un monde interconnecté**

Depuis notre fondation, en 1869 à Alger, nous nous définissons comme une congrégation religieuse, exclusivement missionnaire et destinée principalement à l’Afrique. Aujourd’hui, l’Afrique est plus large que le continent. Où que nous soyons, nous soutenons les efforts pour qu’elle soit reconnue et devienne partenaire, à part égale, à l’échelle mondiale. Le président des États-Unis, Barack Obama, déclarait en août 2010, au Ghana : « Je vois dans l’Afrique une partie fondamentale de notre monde interconnecté ». Une deuxième question pointait alors : comment comprendre notre spécificité pour l’Afrique dans un monde interconnecté ?

## **Vers des déplacements mentaux et géographiques**

À partir de la vision plus élargie de la mission et du contexte mondial, nous nous sommes senties invitées à sortir de la dichotomie entre le monde occidental et l’Afrique et à repenser ainsi notre congrégation et sa mission comme une réalité globale, en interconnexion. Pour élargir « l’espace de notre tente », nous avons des risques à prendre ! Le premier est de faire confiance à Dieu. Nous croyons qu’il nous appelle à nous ouvrir à plus large pour une plus grande circulation de vie en congrégation, dans l’Église et dans le monde. Nous sommes toutes appelées à vivre des déplacements intérieurs ; certaines auront des déplacements géographiques et/ou apostoliques à faire. La vision élargie de la mission nous invite aussi à poursuivre notre animation missionnaire et vocationnelle, où que nous soyons, et à être ouvertes aux jeunes femmes de différents pays et continents qui désirent suivre le Christ à la manière des SMNDA. Nous réalisons que notre charisme est vraiment d’actualité dans un monde global et interconnecté qui a soif de spiritualité et de solidarité interculturelle.

## **Notre spiritualité pour un monde globalisé**

Dans notre monde globalisé, une conscience planétaire est en train de naître. Un sens nouveau du spirituel voit le jour. Dieu est à l'œuvre dans la création, dans l'histoire, dans les événements de chaque jour. C'est là que nous continuons à dire, à la suite notre fondateur, le cardinal Charles Lavignerie : « Je me suis fait *tout à tous* car j'ai dit au Dieu de tous : *je suis tout à Toi* ».

Notre spiritualité apostolique ignatienne nous engage au service de la justice, de la réconciliation et de la non-violence (JPIC). Elle nous engage également à soutenir l'effort des peuples, et nous nous joignons à eux, pour construire « la maison commune » où émerge une citoyenneté planétaire plus juste, pacifique, compatissante et écologique.

## **Des communautés pour un monde réconcilié**

Aujourd'hui, ce qui se vit dans n'importe quel endroit de la planète peut avoir des répercussions un peu partout dans le monde. Nous sommes liés les uns aux autres. Dans ce contexte, différents types de communautés sont nés et continuent de naître. De plus en plus, les personnes cherchent à appartenir à un groupe. Cela nous interpelle dans notre sens d'appartenance à notre propre groupe : les *Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique*, et nous invite à chercher de nouvelles manières « d'être communauté » et d'être avec d'autres.

En vivant lui-même la réconciliation entre ses membres, en travaillant à créer des espaces de qualité pour nous rencontrer, nous soutenir, nous encourager les unes les autres, notre groupe SMNDA veut contribuer à l'avènement d'un monde réconcilié.

Notre vie communautaire est une rencontre de foi où chacune de nous cherche à approfondir sa relation au Christ, à Celui qui nous envoie personnellement et en congrégation pour sa mission. Nos prières communautaires, avec leur espace de silence et de méditation, peuvent aider les personnes en quête de sens.

## Conclusion

Durant ce 24<sup>ème</sup> Chapitre général, nous avons élu un nouveau conseil général : Sœur Carmen Sammut, maltaise, supérieure générale ; Sœur Marie-Alice Terrettaz, suisse, pour un 2<sup>ème</sup> mandat comme assistante générale ; Sœur Maamalifar Poreku, ghanéenne et Sœur Maria del Carmen Ocon Moreno, espagnole, toutes les deux, pour un 1<sup>er</sup> mandat d'assistantes générales.

Nous sommes reparties dans nos Galilée avec le sentiment d'avoir vécu une étape importante de l'histoire de notre congrégation.

Cécile Dilé

## Abonnements 2012

Nous invitons tous nos lecteurs à renouveler leurs abonnements pour 2012 et nous sommes heureux d'annoncer que le prix n'a pas changé : 38 € pour la zone 1 et 28 € pour la zone 2.

Les moyens électroniques de communication permettent désormais une réaction plus rapide que par le passé. Par conséquent, tout abonnement qui ne sera pas renouvelé fin juillet de l'année en cours (donc fin juillet 2012 pour l'abonnement 2012) sera automatiquement suspendu.

L'administrateur insiste pour que tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur indique impérativement le **numéro d'abonné** (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. « référence » sur les factures.

**Évitez d'envoyer des chèques bancaires de l'étranger**, un virement international occasionne moins de frais et permet de vous assurer que le montant exact arrive à *Spiritus*. Voici les codes nécessaires :

**IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053**

**BIC : PSSTFRPPPAR**

Au nom de : Association de la revue *Spiritus*

## *Les religions pour la paix*

*Spiritus*

**L**e 27 octobre dernier, des centaines de dirigeants de différentes religions et quelques agnostiques, invités par Benoît XVI à faire ensemble un pèlerinage de la paix à Assise (Italie), ont réaffirmé avec détermination l'engagement des religions pour la paix. Rejetant catégoriquement le fanatisme religieux et toute forme de terrorisme et de violence, ils ont souligné que la liberté et la paix ne sont possibles que dans un climat de confiance réciproque. La règle d'or (ne fais à personne ce que tu n'aimerais pas subir) doit être considérée comme un des fondements de la paix. Il ne suffit pas de dénoncer toute tentative de justification religieuse de la violence commise par ceux qui prétendent défendre « la foi », voire désirent éliminer tout ce qu'ils considèrent comme une menace contre leur religion. Il est également nécessaire que les religions appuient de toutes leurs forces ceux qui luttent contre la corruption, l'abus, la haine, la violence, etc. À la fin de la rencontre, Benoît XVI s'est montré reconnaissant pour le bon climat de dialogue, de silence et de prière. Il a ensuite exprimé le souhait que chacun continue sans relâche ses efforts pour construire la paix là où il vit et exerce ses responsabilités. Deux initiatives récentes de dirigeants religieux ont attiré notre attention.

### **La réconciliation nationale en Guinée**

Deux chefs religieux guinéens, Elhadj Mamadou Saliou Camara, imam de la grande mosquée Fayçal de Conakry, et Mgr Vincent Coulibaly, archevêque catholique de Conakry, ont accepté de

prendre en charge la direction de la *commission pour la réconciliation nationale*. Ils n'ont pour force d'appui que leur foi et leur confiance en Dieu, « un Dieu clément et miséricordieux, qui se met en route avec nous sur le chemin de l'exode, du pèlerinage vers la terre promise de la vérité, de la justice, du pardon, de la réconciliation et de la paix ».

Dans leur message du 14 septembre 2011 à la population<sup>1</sup>, ils ne laissent pas le moindre doute sur la nature du chemin à parcourir.

Le message que nous vous adressons aujourd'hui est une invitation à vous mettre en route avec nous, vers la réconciliation nationale. Avant de commencer, nous livrons à votre méditation cette définition du mot « réconciliation » : se réconcilier signifie refaire des liens entre des personnes ou groupes d'individus brouillés en raison d'actes qualifiés d'inhumains et d'injustices, faire cesser le désaccord qui existe entre eux. La réconciliation se comprend comme un processus ou une mise en route comprenant un ensemble d'actions concrètes et de moyens adaptés à mobiliser en vue de réaliser ce but. Il est clair que pour mener à bien ce processus de réconciliation, on n'a besoin ni de propagande, ni de slogans, ni d'organiser des « mamaya »<sup>2</sup>, encore moins de folklore, mais d'abord d'une prise de conscience claire de notre responsabilité personnelle ou collective (p. 1).

Selon les dirigeants religieux, les injustices, voire les atrocités commises, n'affectent pas seulement les gens, elles ont également atteint Dieu. D'où la nécessité de se réconcilier *d'abord* avec Dieu. L'iman et l'archevêque présentent ensuite quelques réflexions à l'attention des lecteurs. Il s'agit d'une longue liste de questions aussi pertinentes qu'accablantes. La responsabilité des dirigeants politiques est écrasante : ils ont toléré, voire encouragé les crimes horribles dont chaque famille de la nation a été victime. Le peuple n'est pas tout à fait innocent non plus : « n'avons-nous pas tous crié pendant des décennies, à gorge déployée : "à bas ! au poteau !" en dansant et chantant sous les cadavres des pendus ? » Les

---

<sup>1</sup> *Message de la commission de réconciliation nationale présentée par l'Archevêque de Conakry, Commission pour la Réconciliation Nationale, Conakry, le 14 septembre 2011, 6 p.*

<sup>2</sup> Manifestations populaires : discours publics, musique et danses, le tout couronné par les inévitables ovations aux dirigeants...

auteurs évoquent ensuite les événements horribles de 1985, 2007 et 2009, en réaffirmant la responsabilité collective pour les violations flagrantes des droits humains et la liquidation du patrimoine national. Si tous les Guinéens doivent faire un sérieux examen de conscience, les responsables principaux des maux qui affligent la nation sont clairement désignés.

Nous sommes donc persuadés, à la lumière de notre cheminement politique, que le problème de la réconciliation ne concerne pas les relations entre les différentes composantes de la population guinéenne, si intimement intégrées dans les familles et les pratiques religieuses musulmanes et chrétiennes. L'épicentre de la réconciliation se situe dans la nature des relations entre les gouvernants et les gouvernés souvent manipulés et livrés comme proies faciles aux appétits matériels insatiables de leurs gouvernants et de leurs leaders politiques, car l'acquisition du pouvoir politique et administratif, en Afrique, demeure un tremplin, non pour servir la nation, mais pour s'assurer une promotion matérielle, économique et sociale, au grand mépris des citoyens naïfs et de bonne foi, sans cesse mobilisés pour le soutien d'un régime ou d'un parti, dont les ambitions sournoises et parfois machiavéliques, sont habilement enveloppées dans un langage et des slogans démagogiques appropriés à cet effet (p. 3).

Les auteurs demandent à la population de les accompagner de leur prière fervente et incessante, car la réconciliation passe par la conversion du cœur de l'homme. Le chemin à parcourir sera long... Que chacun se pose les questions suivantes : « Est-ce que je suis sincèrement disposé à me réconcilier avec mes frères et sœurs guinéens ? Est-ce que je suis disposé à adhérer de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toutes mes forces et de toute mon âme, aux conclusions auxquelles nous parviendrons ensemble, au bout de notre longue marche ? » (p. 5).

La Commission pour la Réconciliation Nationale se mettra à l'écoute de tous les Guinéens en privilégiant les sentiers culturels propres de la population. Tous sont invités à s'asseoir sous *l'arbre à palabre*. Les sages occuperont une place particulière dans ce processus et les médias sont invités à la discrétion et à renoncer à certaines mauvaises habitudes : recherche du sensationnel, jugements sans fondement, la création d'un climat de suspicion et d'intoxica-

tion, etc. La stratégie de la Commission s'articulera sur quatre temps.

1. Le temps de la *prière* pour implorer la lumière de Dieu sur notre route.
2. Le temps de *l'écoute* de toutes les composantes de la population guinéenne sur le terrain.
3. Le temps de la *réflexion* sur la récolte de l'écoute.
4. Le temps des *recommandations* finales, en vue d'une mise en application concrète des orientations scellées par un consensus national. (p. 6).

Les auteurs renvoient de nouveau à la religion dans leur conclusion : « Le défi est donc lancé à la capacité de la religion dans notre pays à être un facteur déterminant de rassemblement dans la construction harmonieuse de notre société guinéenne, dans la vérité, la justice, la solidarité, la paix et l'amour du prochain. Que Dieu accorde sa bénédiction à notre marche vers la réconciliation nationale. Amen » (p. 6).

## **Plaidoyer pour la consolidation de la paix en RDC**

La Conférence Épiscopale Nationale du Congo (CENCO) en collaboration avec la *Catholic Agency For Overseas Development* (CAFOD) a présenté un vigoureux *Plaidoyer pour la consolidation de la paix et de la démocratie par un processus électoral apaisé* (octobre 2011). Adressé à la communauté internationale, le ton du document de six pages est nettement moins « religieux » que le précédent, mais n'en est pas moins une initiative de dirigeants religieux en faveur de la paix. Les auteurs signalent d'abord quelques faits inquiétants.

1. La violence de la précampagne électorale, marquée notamment par les incendies de deux permanences des partis politiques et d'une chaîne de télévision de l'opposition à Kinshasa (5 septembre 2011).
2. Certaines manifestations finissent en affrontement avec la police nationale congolaise.
3. Chaque camp présume sa victoire avant le vote, ce qui présage la non-acceptation des résultats qui sortiront des urnes.
4. L'absence de cadres de concertation capables de favoriser un dialogue permanent entre les acteurs politiques.

5. La quasi-indifférence de la communauté internationale par rapport au processus de 2011 (sécurisation des élections, appui financier à l'éducation civique et au programme de non-violence active) alors que tout le monde craint le pire si rien n'est fait (p. 1-2).

Il faut y ajouter encore les atrocités commises par des groupes étrangers comme les *Forces Démocratiques pour la Libération du Rwanda* et la *Lord's Resistance Army (LRA)*, ainsi que quelques milices nationales qui créent un climat d'insécurité dans tout le pays. La militarisation de l'exploitation des ressources naturelles à l'Est du pays compromet également la sécurité.

Les évêques rappellent ensuite les engagements pris par l'Église et leur mise en œuvre. Elle est aux côtés de la population en apportant une aide humanitaire significative qui va même jusqu'à la construction d'écoles aux endroits où l'État ne peut encore rien faire. L'Église qui est en RDC est également très engagée dans le développement de programmes d'éducation civique et électorale et elle contribue de façon significative à la solution du problème posé par la LRA. La CENCO insiste ensuite sur le devoir de la communauté internationale à venir en aide à la population. Une quinzaine de recommandations spécifient davantage le type d'aide qui pourra effectivement faire la différence. Il s'agit d'éviter le scénario ivoirien<sup>3</sup> et de construire « un Congo réellement démocratique, apaisé et porteur, grâce à une politique de bonne gouvernance, de nouvelles possibilités de développement pour notre peuple » (p. 5).

---

<sup>3</sup> Après des mois de combats qui ont fait des milliers de morts, la Côte d'Ivoire a entamé son propre processus de réconciliation. En août 2011, le nouveau gouvernement a adopté un charte d'éthique. Les ministres y souscrivent à dix valeurs cardinales : le sens de l'État et l'amour de la patrie ; le respect de la dignité et de la vie humaines ; la primauté de l'intérêt général ; la solidarité et la cohésion ; la bonne gouvernance ; la responsabilité ; l'intégrité et la probité ; la justice et l'équité ; le dialogue permanent et la disponibilité ; la civilité, la courtoisie et la modération. Évidemment, l'adoption d'une charte ne dit encore rien sur la réalité sur le terrain, mais il est toujours préférable d'avoir au moins pensé à une charte d'éthique... Même une mise en œuvre partielle de celle-ci constituera un pas dans la bonne direction.

# ***Prier les psaumes avec Inès, une enseignante comme beaucoup d'autres***

*Patrick Duboys de Lavigerie*

*Prêtre Fidei donum (diocèse de Versailles) au Chili depuis 2001, l'auteur en a arpenté les banlieues pauvres, se familiarisant avec leurs bandes armées et les trafiquants de drogue. Il livre aux lecteurs de Spiritus quelques réflexions partant de profils de personnes qui l'ont profondément marqué.*

**E**nseignante de 45 ans, Inès a été violée à l'âge de 12 ans au collège de la base navale où elle vivait. Son père est marin. Elle vient d'en parler pour la première fois 33 ans après. Son père est à la retraite, sa mère, enseignante également, soutenait la cause du régime dictatorial par convenance professionnelle. Sans adhérer à un parti politique, Inès s'est engagée « sans haine », précise-t-elle, dans la dynamique de la défense des *Droits de l'Homme* avec le Vicariat à la solidarité de l'Église catholique et des organismes œcuméniques. Elle vit dans une famille encore divisée avec un père qui ne lui a presque jamais parlé... Elle s'est mariée sans vraiment aimer son mari et elle en est maintenant séparée ; son mari ne lui donne aucune pension. La loi sur le divorce a été adoptée par le législateur en mars 2003 et depuis, les tribunaux sont inondés de demandes de femmes qui ne reçoivent aucune pension de leur mari...

## **La vie à l'école**

Depuis la dictature, l'école publique dite « municipalisée » au Chili, reçoit les mêmes subventions gouvernementales que les

établissements privés. Le montant est déterminé en fonction du nombre d'élèves présents chaque mois. Moins il y a d'absences, plus il y a d'argent. Ce système favorise la compétition entre les collèges. Ils sont devenus des concurrents qui s'efforcent d'attirer le plus grand nombre possible d'élèves. Une des conséquences de l'introduction de ce modèle au Chili fut la croissance explosive du nombre d'établissements privés subventionnés par l'État. Il existe aussi des procédures d'évaluation qui permettent de classer les directeurs et les professeurs du meilleur au pire. Les meilleurs reçoivent des avantages financiers... Je ne sais pas si cette compétition entre enseignants et écoles a augmenté la qualité de l'enseignement, mais elle est en tout cas responsable du stress croissant chez le personnel enseignant. De plus en plus d'enseignants souffrent de dépression. Dans l'établissement d'Inès, deux professeurs sont absents pour cause de dépression, un autre est à l'hôpital pour crise de diabète, etc.

Le gouvernement donne aussi des subventions spéciales pour la construction de nouvelles salles de classe. On m'invite souvent pour la bénédiction de ces nouveaux bâtiments. À ces occasions, j'adresse un mot personnel et chaleureux aux enseignants. La réaction est toujours la même : « priez pour qu'il y ait la paix dans l'établissement ». L'une des enseignantes me confiait un jour : « le climat de compétition entre professeurs, entre les classes d'un même niveau crée des tensions entre nous, c'est dur, très dur ».

Le chef de l'établissement se comporte comme s'il était le régent du « domaine scolaire » et le maire comme s'il en était le propriétaire : l'argent du ministère passe par lui. Ces « autorités » peuvent se permettre à peu près n'importe quoi. Le directeur de l'établissement où enseigne Inès n'embauche que des femmes comme enseignantes parce que, à son avis, elles sont plus dociles que les hommes. Docilité qui lui permet d'exercer son « droit de cuissage ». Le nombre d'enfants non reconnus nés de ce « droit » est très élevé. Dernièrement, Inès lui demandait s'il était possible de faire des heures supplémentaires, ce qui aurait fait augmenter quelque peu son salaire. Elle le faisait en présence de deux collègues, ce qui n'empêcha pas le directeur de lui répondre qu'il était d'accord pour prendre sa demande en considération à condition qu'elle le

paie d'abord « en nature ». Inès a fait comme si elle n'avait rien compris... Le problème avec Inès, c'est qu'elle fait trop bien son travail. Les élèves l'adorent et les parents la tiennent en haute estime. Cela fait ombrage à une « amie » du directeur. Inès n'a pas eu ses heures supplémentaires, le directeur a au contraire réduit son horaire, ce qui l'a obligée à trouver un autre emploi à mi-temps dans un établissement privé qui paie beaucoup moins.

## **Découverte d'un espace de liberté**

J'ai invité Inès à une rencontre régionale des équipes enseignantes. Elle se sent encouragée : « Quand on aime la vie, on est capable d'espérer. Nous avons besoin de ces moments de rencontre en équipe d'enseignants où nous nous sentons bien entre nous, où nous pouvons parler sans gêne. Je rends grâce d'avoir découvert ces équipes. Elles sont pour nous un espace où nous n'avons pas peur les unes des autres. Nous avons absolument besoin d'un tel espace de liberté. Les équipes sont un espace particulier qui m'aide à me convertir au Christ. Un espace où je ne dois plus avoir peur de l'autre ». En effet, dans le milieu scolaire, comme dans les usines, les bureaux, voire les quartiers et les familles, il est « prudent » de se méfier de l'autre « qui peut trahir des relations amicales, souvent par jalousie ». J'y ai trouvé une invitation à prier et méditer avec Inès le psaume 12 (11) qui nous invite aussi à nous méfier des « cœurs doubles et des beaux discours ».

Inès s'exprime: « Je participais au mouvement de défense des droits de l'homme ; je suis passée par beaucoup de souffrances. Aujourd'hui, je suis présente aux autres d'une autre manière. Notre mission d'enseignant est très dure ; il faut avoir beaucoup d'espérance et, par amour, on supporte beaucoup. La sagesse me dit qu'il faut savoir se taire, ne pas écouter certaines choses pour ne pas perdre sa propre force et pouvoir résister à tout ce qui nous ronge. Se taire et prendre sur soi. On peut être congédié du jour au lendemain par le directeur qui comme la plupart des directeurs est un petit dictateur... » Effectivement plus de la moitié des chefs d'établissement ont été nommés trois semaines avant la transition de la dictature à la démocratie en 1989. Depuis deux ans, on ac-

cède au poste de chef d'établissement par concours... mais certains directeurs refusent d'organiser ces concours car ils veulent faire passer leurs amis. Le collège des professeurs (disons le syndicat) a eu recours à la justice, mais les procès durent plus de dix ans...

## **Lutteur blessé, non vaincu**

Chaque fois qu'Inès me dit qu'il faut savoir se taire et ne pas perdre sa force, je pense aux mots du psaume 38 (37) : « ... tout le jour ils arrangent leurs mensonges. Moi, je fais le sourd, je joue au muet et n'ouvre pas ma bouche, je fais celui qui n'entend pas et n'a rien à répondre car c'est en toi que j'espère. [...] Il ne faut pas qu'ils gagnent sur moi quand je lâche pied... » Quand je fais remarquer à Inès que les femmes puisent souvent en elles-mêmes une énergie et une force qui sont assez étonnantes, elle me répond : « À quoi bon si cette force ne m'aide pas à grandir ? ». Avec le psaume 74 (73) nous avons fait cette demande : « Seigneur, ne livre pas à la bête sauvage la vie de ta tourterelle, n'oublie pas, n'efface pas la vie de tes pauvres ».

Pour sortir de cette ambiance, Inès suit maintenant des cours par internet auprès d'une université espagnole afin d'obtenir un diplôme supérieur et devenir ensuite chef d'établissement. Cela suppose qu'elle participe à un concours organisé au plan de la municipalité et il va sans dire que le maire y joue un rôle prépondérant pour ne pas dire plus... Passionnée par l'éducation des jeunes, elle a également formé une troupe scout qui rassemble les jeunes des milieux populaires très pauvre du « périmètre scolaire ». L'image que je me fais souvent de personnes comme Inès est celle de l'animal dans l'arène de la vie : lutteur blessé non vaincu...

Patrick Dubois

## *Identités bibliques*

*Jesús Asurmendi*

*Né au Pays Basque, l'auteur enseigne l'Écriture Sainte à l'Institut Catholique de Paris depuis 1973. Après des études à Paris, Frankfurt et Rome, il a soutenu sa thèse à Paris dans le champ prophétique. En plus de ce corpus, il a centré son enseignement et ses publications sur le monde de la sagesse.*

**L**a question de l'identité est aussi brûlante que compliquée. Qu'il s'agisse de celle des individus ou de celle des groupes, on a toujours affaire à des origines diverses, à des racines variées et, en conséquence, à des constructions singulières. Les éléments purs n'existent pas. Ce sont toujours des produits composés. Car, comment cerner l'identité ? Par rapport à qui ? Par rapport à quoi ? Il ne serait pas nécessaire de parler d'identité si la différence et l'altérité ne faisaient pas partie des composantes essentielles de l'humain.

Dans ce bref article, nous porterons notre regard sur l'Écriture, et plus concrètement sur l'Ancien Testament, la question se posant autrement dans les textes chrétiens<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> On trouvera un bon nombre de contributions importantes sur la question dans *L'identité dans l'Écriture. Hommage au professeur Jacques Briend*, Paris, le Cerf, 2009.

## Paradigme et archétype

On peut s'attarder d'abord sur le célèbre texte de la tour de Babel (Gn 11,1-9). Pourquoi ? Comme tous les textes de Gn 1-11, le récit de Babel appartient au genre du « mythe ». Les questions fondamentales que se posent les hommes ne sont pas d'aujourd'hui et pour répondre à certaines d'entre elles, les anciens ont élaboré des récits dans lesquels les actions des dieux et des hommes se croisent. Les récits mythiques ne veulent pas dire ce qui fut une fois (fût-ce avant le temps), mais ce qui est toujours. Dans cette perspective, ces récits deviennent des paradigmes. Et pour la question de l'identité, le récit de Babel en est un. En effet, contrairement à une lecture qui voit dans ce texte le récit d'une punition divine, il semble clair que le lecteur a affaire à un sauvetage de l'humain, fortement tenté par l'établissement d'une identité de l'unité totalisante : je ne veux voir qu'une tête. Une langue, une ville, se faire un nom. Le nom, l'être du groupe, construit sur le un. *Entreprise de sauvetage donc de Dieu qui oblige l'humain à l'altérité et à la différence.* Car le sens est, bien entendu, dans la différence. Le récit de Babel est le paradigme de l'identité de l'humain par et dans la différence.

## L'action libératrice de Dieu

Regardons maintenant un autre texte phare : le Décalogue. On en fait souvent un signe d'identité du croyant juif et chrétien. C'est un piège. Déjà on se trouve face à deux versions, celle de l'Exode 20, 1-17 et Deutéronome 5, 6-21. Les similitudes sont frappantes et les différences significatives. Et dans le cas du Décalogue « chrétien » on en a « fabriqué » un qui masque, entre autres, le sabbat. Mais le contenu des décalogues n'est pas spécifique d'Israël. On le retrouve, avec des variantes, un peu partout dans l'Orient Ancien. Il est difficile dans ces conditions d'en faire la charte de l'identité juive et chrétienne. En revanche, l'introduction des décalogues (Ex 20, 2 et Dt 5, 6), identique dans les deux versions, est particulière et donne la couleur différenciée à l'ensemble. Dieu en personne parle et s'auto-présente. Il se définit comme quelqu'un qui a agi dans la vie d'un groupe, le créant par cette action. Et c'est là que réside la raison, la justification et la légitimation de ses exigences, de ses

commandements. Israël et son Dieu sont dans une relation qui fonde l'agir éthique du peuple en lui en donnant un motif raisonné qui le justifie.

Ainsi, dans le Décalogue (et dans l'ensemble des corpus législatifs dont il fait partie) cette relation devient l'archétype de l'agir d'Israël. Autrement dit de son identité. Il est fort possible de s'égarer dans le travail de comparaison entre la Bible et les civilisations environnantes et avoir du mal à voir l'identité d'Israël, sa spécificité. La loi, les lois, ne sont plus fondées, comme dans le reste de l'Ancien Orient, sur la volonté du roi comme source dernière de la loi, mais sur l'action libératrice de Dieu. Ce n'est pas rien. C'est même énorme, car le politique n'étant plus dorénavant la dernière instance légitimante de la société, la référence biblique donne à l'identité ainsi fondée des horizons de liberté insoupçonnés. Ce ressort théologique donne à cet archétype de l'identité biblique une spécificité propre.

## Les prophètes

Dans la construction de l'identité biblique les prophètes sont incontournables. Mais une fois encore, c'est par comparaison et contraste que l'on commence à voir ce qui leur est propre. Le phénomène prophétique n'est pas propre à la Bible. Les lettres prophétiques de Mari datant du XVIII<sup>e</sup> siècle av. J-C en témoignent. Des inscriptions comme celle de Deir 'Ala parlent de Balaam dans des termes similaires à ceux de Nombres 22-24<sup>2</sup>. L'outillage langagier et littéraire employé est similaire. L'identité sociale des prophètes dans tous ces cas ne diffère guère. Où est l'identité du prophète biblique ? Signalons-en trois composantes. Tout d'abord *la posture des prophètes bibliques face au culte*. Les prophètes de Mari aussi s'occupent de culte mais pour rappeler le rituel et fulminer contre ceux qui n'accomplissent pas leurs devoirs cultuels vis-à-vis de la divinité. Tout autre est le positionnement des prophètes. D'abord parce que tous critiquent le culte, non pas en le refusant mais en le détrônant. Toute religion normale qui se respecte pro-

---

<sup>2</sup> Voir *Prophéties et oracles dans le Proche-Orient Ancien*. Supplément au Cahier Évangile, n° 88. Paris, le Cerf, 1994.

pose le culte comme le lieu premier et privilégié de la rencontre de l'homme avec Dieu. Les prophètes lui refusent cette première place. Le culte est second. La première place est dorénavant occupée par les rapports entre les hommes, rapports faits de droit et justice. Et bien sûr, partant de ce que nous avons dit à propos du Décalogue, la pratique du droit et de la justice est comprise comme la réponse de l'homme à Dieu « qui l'a fait sortir de la maison de servitude ».

La deuxième composante est *l'annonce de l'espérance*. La critique de l'injustice que la critique du culte suppose est le premier volet de l'être du prophète. Mais le deuxième est la proclamation de l'avenir possible, autrement dit de l'espérance. Sans cela les prophètes ne sont que des broyeurs de noir, des critiqueurs impénitents, ce que, d'ailleurs, ils font très bien. Mais dans la configuration de leur personnalité l'annonce de l'espérance en est constitutive. Même quand ils ne le font pas explicitement comme c'est le cas d'Amos, car, à quoi bon s'exposer à tous les tracasseries et persécutions si l'on ne croit pas à un avenir possible ? Même quand on pousse la noirceur du tableau trop loin du point de vue historique comme Ézéchiël qui devient, après la chute de Jérusalem, l'annonceur de l'impossible. Dans tous les cas, ils s'inscrivent dans l'identité du prophète qui consiste à être à contrecourant du politiquement et religieusement correct pour que le peuple vive son identité de peuple libéré par son Dieu.

La troisième composante réside dans le processus dans lequel ils inscrivent la proclamation de l'avenir. On assimile trop souvent les prophètes à des visionnaires d'événements futurs, à des devins de ce qui « va se passer ». Il faut le dire clairement : si l'on comprend ainsi les prophètes, leur prédication constitue l'échec le plus flagrant. En proclamant l'espérance dans l'avenir, les prophètes proposent le programme de Dieu pour son peuple et pour le monde. Ils invitent la communauté à laquelle ils s'adressent à *entrer dans la dynamique du projet divin*. Ce n'est pas l'annonce de quelque chose qui va nous tomber sur la tête mais une invitation à répondre à Dieu en prenant part à son œuvre. C'est dans ce bouleversement du paradigme social, religieux et théologique que réside l'identité, la spécificité prophétique.

## **Politiques, religions et crises**

L'identité des prophètes, éclairée par une vision synoptique de ce phénomène social et religieux, nous met sur la piste d'autres réalités bibliques ayant les mêmes caractéristiques. En effet, on constate que toutes les institutions de l'Israël ancien sont similaires à celles des civilisations et pays environnants. La monarchie n'est pas une invention des Israélites : « Donne-nous un roi pour nous juger comme les autres nations » (1 S 8, 5). L'idéologie royale qui la configure et la soutient est, avec des variantes, la même que dans l'ensemble des monarchies de l'Orient ancien. Ce que nous pouvons savoir du rituel de couronnement, de l'arrangement et du fonctionnement de la cour le montre. Le roi est le centre de la vie sociale, politique et religieuse. Ainsi la monarchie en Israël et Juda s'inscrit dans la conception et les pratiques du monde dont ils font partie. Institutionnellement, le système cultuel en Israël ne diffère guère de ce que l'on trouve ailleurs. Que ce soit dans le plan des sanctuaires, dans le système sacrificiel ou dans l'organisation du clergé rien ne diffère des voisins.

### **Comme les voisins et en même temps différent**

Au fil du temps toutes ces institutions adoptées vont être adaptées et, en définitive, transformées. Ainsi trouveront-elles une identité propre. C'est l'archétype signalé plus haut à propos des décalogues qui en est le ferment. C'est-à-dire que le ressort théologique qui met Dieu au centre de toutes les réalités humaines et en fait la source va imprégner l'ensemble de la vie d'Israël. Ainsi la royauté : n'étant pas la dernière instance référentielle du point de vue religieux, on lui rappellera son rôle, sa fonction et ses limites. Même si du point de vue historique les choses ne sont pas transparentes, les textes bibliques le disent avec insistance : les rois sont au service du peuple. Ce que les prophètes, toujours d'après ces textes, ne cesseront pas de leur rappeler, au risque de leur peau !

Le culte et le système sacrificiel se déploieront comme la manifestation d'une relation entre le Dieu sauveur et le fidèle, relation dans laquelle s'expriment la familiarité entre les partenaires et la

transcendance de la divinité. Toujours d'après les textes, la spécificité des sacrifices israélites apparaît alors clairement dans la fonction qui est la leur. Le sacrifice n'est plus une affaire utilitaire, marchande ou magique, mais relationnelle entre deux partenaires<sup>3</sup>. Ainsi, l'ensemble des paramètres dans lesquels vit et fonctionne Israël est-il fait du partage d'un terreau anthropologique et religieux commun avec ses voisins proches et lointains et d'un liant propre qui donne au produit final une véritable identité.

## Disparition du Royaume du Nord

Il faut reconnaître également que le temps est pour quelque chose dans cette manière de se positionner assumant des éléments venus d'horizons variés. L'avantage de l'Ancien Testament est de ce point de vue manifeste par rapport au Nouveau. Même si les changements sont lents, en mille ans le monde ne peut que bouger et changer et Israël aussi. Le nombre de crises petites ou grandes dans un laps de temps aussi étendu est très significatif. Quoi qu'il en soit des origines, forcément obscures, on a les traces manifestes du passage d'un monde d'éleveurs plus ou moins nomades à celui d'agriculteurs sédentaires. Ainsi la fête de printemps, vitale dans l'ensemble de l'Orient, célébration de la fécondité et de la vie, va se transformer. La Pâque, qui a été probablement d'abord la fête des nomades avec le sacrifice d'une bête mâle d'un an, va coexister ensuite avec la fête de printemps des agriculteurs, la fête des prémices, du pain sans levain. Et l'évolution du temps se chargera d'articuler ces deux fêtes en une. Cette fête qui, par nature nomade, n'a pas besoin d'un sanctuaire fixe pour être célébrée, le sera dorénavant dans le sanctuaire local en attendant la centralisation du culte, suite à la réforme du Deutéronome : « Tu ne pourras pas faire le sacrifice de la Pâque dans l'une des villes que le Seigneur ton Dieu te donne : c'est seulement au lieu choisi par le Seigneur ton Dieu pour y faire demeurer son nom que tu feras le sacrifice de la Pâque » (Dt 16, 5-6). Cette centralisation du culte a été le fruit d'une crise majeure : la chute et la disparition du royaume du Nord en 722. Elle a entraîné non seulement l'arrivée

---

<sup>3</sup> Pour l'ensemble du système sacrificiel en Israël voir A. Marx, *Les systèmes sacrificiels de l'Ancien Testament*, Leyde, Brill, 2005.

des réfugiés du Nord à Jérusalem, mais aussi la disparition pure et simple de tous ceux qui ont été déportés par les Assyriens. La crise fut politique et religieuse, et le Deutéronome ainsi que les prolongements qui en sortiront vont modeler dorénavant l'identité d'Israël. Jusqu'à aujourd'hui.

## **La chute de Jérusalem et l'exil**

Si la crise de 722 si marquante pour l'histoire d'Israël fut grave, celle de la chute de Jérusalem en 587 et de l'exil en Babylonie qui s'en suivit fut tragique. Plus d'institutions donnant le cadre à la vie du peuple : plus d'indépendance politique, plus de temple, plus de terre. Les bouleversements sont profonds et les réponses ne seront pas univoques. L'identité d'Israël va être jouée avec des partitions variées. Si les prêtres déportés en Babylonie et revenus de l'exil vont faire montre d'une capacité créative inattendue, ils vont aussi s'octroyer un rôle prépondérant dans le jeu communautaire, ce que certains ne manqueront pas de critiquer et contester. Bon nombre de récits du livre des Nombres par exemple le montrent dans une sorte de lutte entre « prêtres » et « laïcs » (cf. Nombres 16-17).

Or cette crise d'identité provoquée par les événements tragiques de la chute de Jérusalem et de l'exil se double d'une autre de nature différente qui se prolongera jusqu'à nos jours touchant la dimension politique de la communauté juive. Un premier volet pose la question dans ces termes : peut-on être juif en dehors de la terre de nos ancêtres ? La question n'était pas théorique. Quand Esdras essaie de former un groupe de Juifs vivant en Babylonie pour revenir en Juda, il a le plus grand mal du monde, et ce presque un siècle après l'édit de Cyrus permettant aux déportés de rentrer au pays. L'enthousiasme du retour ne les étouffe pas (cf. Esdras 8, 15-36). Ce qui avait été déjà le cas, justement, après la première vague des revenus d'exil. L'ardeur pour reconstruire le temple est plutôt modérée, comme le dit le prophète Aggée (cf. Ag 1, 2-14). C'est la faute à Jérémie. En effet, en pleine crise entre les deux sièges de Jérusalem le prophète exhorte les déportés à s'installer dans le pays de leur exil, ce que beaucoup ne manqueront pas de faire ; de

même les exhorte-t-il à prier pour la santé et le bonheur de ce pays et de cette ville car, dit-il, « sa prospérité est la condition de la vôtre » (Jr 29, 7), ville et pays qui sont à l'origine de la catastrophe et de l'exil. Et cette lettre de Jérémie aura des conséquences durables comme le montre Daniel 1. Dans Daniel 1-6, le fait de vivre loin du pays des ancêtres est illustré, accepté et assumé, et Daniel 1 justifie et argumente son principe.

Cette cascade de crises va marquer une pause pendant quelque deux siècles. Le temps de consolider l'identité juive autour de la Torah et du Temple de Jérusalem. Ceci, bien entendu, pour ce qui est de la Palestine. Ailleurs, dans les diasporas, les choses se présenteront de manière différente, que ce soit en Égypte, à Éléphantine surtout, ou dans l'ancienne Babylonie sous le pouvoir perse.

## **Et les autres ?**

Dans la recherche et le fondement de l'identité personnelle ou de groupe surgit, tôt ou tard, la question des rapports aux autres. Elle devient particulièrement explosive quand elle touche l'identité du groupe. Israël n'est pas une exception, bien au contraire. Ce que l'on peut deviner des temps anciens montre que les rapports avec les autres n'ont pas dépassé les limites du jeu habituel d'intégration et de rejet dans les rencontres entre groupes. En tout état de cause, cette question ne s'est pas cristallisée en « doctrine ».

## **La « race sainte » et les « nations »**

C'est une fois de plus la crise de 722 avec la disparition du royaume du Nord qui va provoquer une réflexion de fond et proposer une vision plus systématique des rapports avec les « nations ». Ceci tout simplement parce que la crise a posé une redoutable question : à qui la faute ? Culpabilité et quête d'identité vont souvent ensemble. Le Deutéronome et ses prolongements vont donner une réponse tranchée : c'est parce que Israël a suivi les autres nations et leurs dieux, abandonnant et oubliant le Seigneur,

que celui-ci n'a pu que punir. Le texte de 2 R 17 constitue une méditation sur la catastrophe de 722 et Dt 7 le dit, sous forme de programme, à partir de l'expérience de la disparition du royaume de Samarie.

Mais rien n'est parfait. La nouvelle manière de concevoir les rapports avec les autres se heurte à la réalité. Les Israélites savent très bien que la population vivant en son sein est composite. Comment cela est-il possible étant donnés les consignes et le programme censés avoir été donnés par Moïse (cf. Deutéronome) avant l'entrée en Canaan et mis en œuvre par Josué ? Josué 9 explique que s'il y a encore des Gabaonites parmi les Israélites, c'est tout simplement parce que ces Cananéens ont trompé le bon Josué en utilisant des ruses redoutables...

Dorénavant, cette question des rapports avec les autres va tarauder la conscience et le quotidien d'Israël. Les livres d'Esdras et de Néhémie en sont l'exemple. Nous ne savons pas de manière précise les raisons véritables de la crise des « femmes étrangères » telle qu'elle apparaît en Esdras 9-10. Mais quoi qu'il en soit, une discrimination, un rejet prend corps, dont les victimes sont les femmes non juives que des Juifs avaient épousées. Esdras 9 justifie l'expulsion en disant que, par ces femmes, la « race sainte » s'est mêlée aux gens du pays et s'est ainsi souillée. Esdras 10 en décrit l'exécution. Cette conception de l'identité d'Israël comme « race sainte » est unique dans la Bible.

### **Ruth, la Moabite et Jonas, le prophète récalcitrant**

Mais cette solution qui tranche dans le vif, au moins théoriquement, n'est pas du goût de tout le monde. En contemplant les circonstances dans lesquelles les livres voient le jour, on comprend mieux leur force contestataire par rapport aux idées reçues ou aux modes de penser qui se sont imposées plus récemment. Dans cette ambiance sociale lourde dont Esdras est un témoin de première classe, apparaît, comme si de rien n'était, le livre de Ruth. Charmant petit récit mettant en scène des gens de la tribu de Juda et des Moabites. Or Deutéronome 23, 2-9 expose un interdit violent :

« Jamais l'Ammonite et le Moabite n'entreront dans l'assemblée du Seigneur [...] même la dixième génération n'entrera pas dans l'assemblée du Seigneur ». Et voici que le livre de Ruth, publié probablement à la même époque qu'Esdras, nous présente l'héroïne qui a donné son nom au livre comme une Moabite : une étrangère, modèle de femme et de belle-fille, qui accepte consciemment la foi d'Israël et qui devient un modèle d'épouse pour un Judéen racé, Booz. Mais ce n'est pas tout. Ruth 4, 16-22 nous présente cette Moabite qui ne devrait pas pouvoir entrer dans l'assemblée du Seigneur même à la dixième génération, comme étant l'arrière grand-mère de David. Au cas où l'on n'aurait pas compris... Cela ne s'invente pas dans un contexte de xénophobie régnant, au moins, dans certains cercles. Car si c'était une fable, tout le monde le saurait, sa crédibilité serait nulle et son impact inexistant.

Le livre de Jonas est lui aussi éloquent. Que dire de ce prophète récalcitrant, échantillon typé des Juifs qui acceptent volontiers la miséricorde et l'amour du Seigneur dont ils sont l'objet mais renâclent et se rebiffent à l'idée qu'il puisse être aussi bon avec les autres ? Il est vrai qu'ils avaient bien des motifs pour haïr les Assyriens et Ninive. Le livre de Jonas se termine par une question posée par Dieu au prophète : « Toi tu as eu pitié de cette plante pour laquelle tu n'as pas peiné... et moi je n'aurais pas pitié de Ninive la grande ville où il y a plus de cent mille êtres humains qui ne savent distinguer leur droite de leur gauche et des bêtes sans nombre ? » (Jonas 4, 10-11). Une œuvre traitant de ce problème brûlant et qui s'achève par une telle question le dit sans le moindre doute : les identités restent toujours ouvertes.

## **Et l'eschatologie ?**

Eh bien, même en ce qui concerne l'eschatologie, la synthèse ne se fait pas. Is 2, 2-5 et Mi 4, 1-5 sont deux textes presque similaires. C'est une ouverture aux autres d'une grande générosité même si l'on reste toujours dans une perspective centripète. Néanmoins, tous les lecteurs ne semblent pas avoir été convaincus et certains ont apporté quelques nuances à ces textes comme le montrent Is 2,

5 : « Venez maison de Jacob, marchons à la lumière du Seigneur » et Mi 4, 5 : « Si tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu, nous, nous marchons au nom du Seigneur à tout jamais ». Le rétrécissement est évident et dans le texte de Michée plus marqué encore. Mais le contraste peut être encore plus surprenant. Les deux textes que nous venons de citer se situent dans la perspective eschatologique. Autant dire dans l'horizon d'une action future et définitive de Dieu en faveur de son peuple. Et dans ce cas de figure, l'accueil des autres peuples dans ces deux textes a une couleur très positive<sup>4</sup> : la Tora et la Parole sortant de Jérusalem pour tous, fin de la guerre entre les peuples, transformation des armes de guerre en outils pour travailler la terre.

Joël 4, 9-17 se situe également dans une perspective eschatologique mais la position par rapport aux « étrangers », et donc la manière de forger l'identité de l'Israël eschatologique, est tout autre de celle d'Isaïe, Michée ou Malachie. Tout d'abord le prophète exhorte Israël à transformer les outils de travail en armes pour combattre les méchants, les ennemis d'Israël, les autres, les étrangers. La même image au service d'une pensée opposée. Et le tout se termine par ces mots : « Le Seigneur rugit de Sion, de Jérusalem il donne de la voix : alors les cieux et la terre sont ébranlés, mais le Seigneur est un abri pour son peuple, un refuge pour les Israélites. Alors vous connaîtrez que je suis le Seigneur, votre Dieu, qui demeure à Sion, ma montagne sainte. Jérusalem deviendra un lieu saint et désormais les étrangers n'y passeront plus ». Le lieu saint et les exclus de la sainteté source de vie... Au moins les choses sont claires !

## Conclusion

On pourra être désarçonné par cette palette de positions contrastées, voire opposées. Certes, la présentation de l'identité dans l'Écriture devra être approfondie et nuancée mais son fil conducteur n'est pas contestable. Il en résulte que *les contrastes, voire les contradictions, font partie constitutive de la Bible*. La recherche d'une

---

<sup>4</sup> En Isaïe 19, 19-25 et Malachie 1, 11 l'ouverture est beaucoup plus radicale encore.

harmonie parfaite entre les différentes postures et d'une unité totalisante est factice et impossible. Le ton et la basse continue de la partition biblique relèvent d'une harmonie discordante. Les contrastes, voire les contradictions, de la partition s'avèrent un ressort essentiel pour le chemin de tout croyant. Les contrastes ne sont pas devant nous pour être supprimés. Les contradictions ne demandent pas à être évacuées mais à être traversées. L'identité biblique se présente comme une tension en dialogue. Une identité de relation. Toujours à faire.

Jesús Asurmendi

2012

*La direction et la rédaction de Spiritus souhaitent  
à tous ses lecteurs  
une Sainte Fête de Noël 2011  
et leur adressent leurs meilleurs vœux  
pour la nouvelle année 2012*

## ***Le parcours de l'initiation chrétienne : un façonnage d'identité***

*Louis-Marie Chauvet*

*Louis-Marie Chauvet, professeur honoraire de l'Institut Catholique de Paris, est l'auteur notamment de *Symbole et sacrement (le Cerf, 1987)* et *Le corps, chemin de Dieu : les sacrements (Bayard, 2010)*. Il a toujours exercé un ministère paroissial et est actuellement curé de la paroisse de Deuil-la-Barre, diocèse de Pontoise (Val d'Oise, France).*

**R**ien n'est proprement humain qui ne soit l'expression d'un « je » (quel que soit le mode de ce « je », selon les langues), c'est-à-dire d'une identité. Une identité se tire toujours d'une symbolique culturelle et sociale, laquelle est nécessairement héritée d'une tradition. Cette identité est sous-tendue par un « nous » d'appartenance. Elle connaît des degrés variables : le curseur va généralement du côté d'une identité forte lorsque l'on a affaire à des cultures traditionnelles relativement stables et fermées. C'est l'inverse dans notre société ouverte et mouvante : les identités y sont en permanente recomposition. Certes, elles demeurent indélébilement marquées par le milieu originel d'appartenance, mais elles se construisent de plus en plus de manière complexe, combinant « en réseau » telle origine sociale avec tel milieu culturel, telle sensibilité artistique ou sportive, tel type de profession, de loisir, de position éthique ou politique etc. Du même coup, sauf pour une part dans les milieux (par exemple africains, indiens, vietnamiens...) où l'appartenance et les modes d'expression religieux demeurent collés à des traditions familiales

encore suffisamment fortes, l'identité religieuse de nos contemporains est à l'image du reste : fluctuante, et souvent incertaine.

Comme toute initiation, l'initiation chrétienne vise l'identification des initiés à une communauté d'appartenance. La difficulté à cet égard est double. Elle tient à ce qui vient d'être évoqué, à savoir les caractéristiques de notre société occidentale contemporaine marquée par tout ce que l'on sait d'instabilité, de pluralisme, d'individualisme, etc. Mais cette difficulté, commune à tous les groupes d'appartenance aujourd'hui, est redoublée par le fait que, en christianisme, l'identité n'est proprement chrétienne que si elle se situe dans une inconfortable tension interne... C'est ce point que je voudrais développer dans la première partie de la présente contribution, avant de montrer, dans la seconde partie, que l'actuel parcours d'initiation chrétienne, tel qu'il est proposé notamment par le Rituel de l'Initiation Chrétienne des Adultes (RICA), constitue un bon outil pour la construction d'une identité chrétienne. À condition cependant, dans le contexte culturel évoqué ci-dessus, d'être employé de manière suffisamment souple.

## **Du rite ? Oui, mais...**

La « condition » qui vient d'être exprimée paraît singulièrement importante aujourd'hui. En effet, la redécouverte éblouie des richesses du rituel de l'initiation chrétienne (particulièrement des adultes) peut conduire à une surexploitation « ritualiste » de celui-ci du côté de l'institution, et à un sentiment de trop plein du côté des catéchumènes, si ce n'est une réaction d'allergie. Le phénomène est largement culturel sans doute ; mais il est également lié, pour une part, à la nature même de la foi chrétienne. Expliquons-nous sur ce dernier point.

### **Tension inconfortable**

Du rite, la foi chrétienne en demande certes, mais pas trop, a-t-on envie de dire... De ce point de vue, les protestations des Réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle demandent à être, sinon suivies, du moins

entendues. L'initiation chrétienne précisément nous alerte. À l'image de ce que doit être la vie chrétienne consécutive, elle n'est en bonne santé que dans l'inconfort d'une tension constitutive. Tension entre deux pôles, que l'on peut appeler « attestataire » et « contestataire ». Cette tension peut se décliner de multiples manières. Retenons-en trois ou quatre.

Comme toute initiation (par exemple les rites d'initiation dans les sociétés traditionnelles), l'initiation chrétienne est *un processus de transmission de tradition*, et notamment de ce qui est représenté et vécu comme « la » tradition fondatrice du groupe. C'est effectivement sa tradition fondatrice que transmet l'Église en ouvrant les Écritures aux futurs baptisés et en les leur interprétant à la lumière de sa Tradition vivante déposée dans les « monuments » liturgiques, théologiques et spirituels qui témoignent de la diversité des manières dont a été reçue ladite « Parole de Dieu ». Seulement, à la différence des sociétés archaïques, où le processus initiatique fonctionne sans problème du fait qu'il n'est de contestation de la tradition ni possible, ni même pensable, en christianisme la tradition fondatrice n'est reçue de manière proprement chrétienne que si elle fait l'objet d'une appropriation critique... « Venez et vous verrez » (Jn 1, 39). Voilà qui met sérieusement à mal le processus, surtout dans la culture actuelle !

Comme toute initiation, l'initiation chrétienne n'est possible que si elle vise *l'inculcation de marques identitaires* qui différencient les chrétiens des autres... Seulement, cette nécessaire inscription symbolique dans une particularité est aussitôt contestée en christianisme par le fait que, en devenant chrétien, on ne devient pas membre d'une « tribu », encore moins d'un ghetto, mais un frère ou une sœur de tout être humain en Christ. La « particularité » chrétienne, c'est précisément d'être ouvert à l'universalité : pour ceux qui sont « baptisés dans le Christ, il n'y a plus ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, ni l'homme ni la femme », écrit St Paul (Gal 3, 27-28). Tout comme la première, cette seconde tension met à mal l'identité chrétienne.

Comme toute initiation, l'initiation chrétienne requiert d'être *inscrite dans un temps délimité* au terme duquel on peut dire : « désor-

mais, tu es chrétien ». Cela rejoint la formule populaire souvent entendue chez les catholiques : « Moi, j'ai tout fait ... », ce « tout fait » étant compris comme incluant tous les principaux « passages » rituels qui vont du baptême jusqu'à la « communion solennelle » d'autrefois. Du point de vue de l'anthropologie religieuse, une telle formule n'est d'ailleurs pas fautive. Seulement, il faut immédiatement ajouter en christianisme au « désormais, tu es chrétien » : « mais tu as pourtant à le devenir sans cesse »... Cela rejoint la formule devenue fameuse de Tertullien (vers l'an 200) : « on ne naît pas chrétien, on le devient ». Il y a une différence de principe entre le fait de naître français ou musulman et le fait de ne jamais pouvoir naître chrétien, même si, de fait, on est « tombé dedans tout petit » de par l'appartenance familiale. De ce point de vue, la position (théoriquement) terminale de l'eucharistie est significative : comme « première » communion, elle clôture l'initiation chrétienne, non réitérable ; comme première « des » (nombreuses) communions qui devraient suivre, elle rappelle que l'on a constamment à devenir chrétien...

On pourrait ajouter évidemment plusieurs autres traits. Ceux-ci suffisent, me semble-t-il, pour souligner le caractère par nature inconfortable de l'identité chrétienne. Cet inconfort, encore une fois, est sans doute particulièrement sensible dans notre actuelle culture, qui en aiguise les arêtes vives, rappelant sans cesse l'importance du pôle nommé ci-dessus « contestataire ». Nous ne sommes certes plus en Mai 68, et le pôle « attestataire » est aujourd'hui bien reconnu – mieux reconnu en tout cas qu'à l'époque, où le climat poussait à la rébellion contre le « carcan » d'une tradition liturgique que l'on jugeait figée et étouffante. Quoi qu'il en soit de cette particularité culturelle, il appartient à la bonne santé de la foi chrétienne de ressentir l'inconfort d'une identité qui n'est fidèle à l'Évangile que si elle maintient vive la tension entre héritage et appropriation libre, entre particularité et universalité, entre un « déjà fait » et un « toujours à faire »... Cela est pour chacun l'expression concrète de la condition de disciples qui sont à la fois « dans le monde » et « pas du monde » (Jn 17).

## Une liturgie qui ne va pas de soi

Ce qui vient d'être dit est sans doute à la fois spécifique de l'identité chrétienne et commun au phénomène religieux. « Spécifique » en raison de la condition eschatologique de l'existence chrétienne : je ne développe pas davantage cette affirmation, mais elle est importante. « Commun au phénomène religieux » : je veux dire qu'il existe sans doute dans toute religion une tension interne entre le rite et son accomplissement éthique<sup>1</sup>. Cette tension a été avivée de manière particulière dans la tradition biblique et notamment chez les prophètes, jusqu'au point d'y être transformée, puisque c'est la pratique éthique de la justice et de la miséricorde qui devient le premier « sacrifice » que Dieu attend<sup>2</sup>. Ce courant critique de spiritualisation du rite sera assumé et théologiquement « dépassé » (dépassé en raison de Pâques et Pentecôte, non en raison d'une quelconque supériorité morale) en christianisme ; il sera même exacerbé dans le sillage de la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle.

De tout cela, il résulte au moins que, en christianisme, la liturgie en général et, pour ce qui nous concerne ici, celle de l'initiation chrétienne ne va pas de soi. Elle n'est proprement chrétienne que si elle demeure en quelque sorte à distance critique d'elle-même. Non pour être accomplie avec moins d'engagement ou de sérieux, mais pour que, dans l'engagement personnel qu'elle requiert, on se souvienne constamment qu'elle demande de se laisser déborder par autre chose qu'elle-même et qui a pour nom le « Mystère du Christ » et sa prise de corps dans la vie et l'agir des chrétiens. L'identité chrétienne que confèrent les sacrements de l'initiation est donc une identité complexe... Dans cette perspective, il est bon que soit éprouvée une certaine défiance à l'égard du rituel prévu, précisément parce que, comme d'autres l'ont dit et écrit à juste titre, il est fort « riche » ! Mais, comme nous allons le vérifier

---

<sup>1</sup> J'ai traité ce point dans « Le rite et l'éthique : une tension féconde », dans R. Devisch, C. Perrot, L. Voyé *et al.*, *Le rite, source et ressources*, collection : « Publications des Facultés universitaires Saint-Louis » n° 69, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1995, p. 137-155.

<sup>2</sup> Cf. L.M. Chauvet, « Le "sacrifice" en christianisme : une notion ambiguë », dans M. Neusch (dir.), *Le sacrifice dans les religions*, Paris, Beauchesne, 1994, p. 139-155.

maintenant, cette richesse inclut précisément quelque chose de la distance critique qui vient d'être évoquée...

## **Le catéchuménat et ses rites aujourd'hui**

« Riche », venons-nous de dire, est le rituel de l'initiation chrétienne. Riche et aisément adaptable à la demande, ou plutôt aux demandes actuelles. Celles-ci sont en effet plurielles. L'immigrée africaine qui vient frapper à la porte de l'Église en vue de son baptême est généralement davantage en demande de rites fortement identificatoires que ne l'est le Français de souche qui a respiré depuis son enfance l'air culturel et social de la modernité occidentale. Précisément, le RICA permet d'adapter à chacun d'eux la position du curseur entre les pôles « attestataire » et « contestataire ». Il offre en effet la possibilité d'un itinéraire qui peut être assez long et compliqué, tout en le marquant d'étapes clairement repérables.

### **Temps de cheminement**

« On ne naît pas chrétien, on le devient » : la formule, déjà citée, de Tertullien se vérifie existentiellement dans le temps de cheminement qu'offre le RICA. Il en faut en effet du temps pour « se faire » aux mœurs de l'Évangile, tant (comme pour les disciples, selon notamment l'évangile de Marc) les résistances à devenir disciples de Jésus sont grandes en chacun... Du temps, il en faut également, surtout quand on vient de la (post-) modernité contemporaine, pour « se faire » au regard étonné et aux projections de l'entourage qui a le sentiment que, en devenant chrétien, vous n'êtes plus tout à fait le même... En tout cas, dans une culture où on ne peut plus être chrétien simplement par héritage et où, lorsqu'on bénéficie cependant d'un héritage en ce domaine, celui-ci doit nécessairement donner lieu à un inventaire pour pouvoir être assumé de manière conséquente, la durée relativement importante du catéchuménat (deux années ou davantage) est pédagogiquement importante pour un façonnage identitaire véritablement chrétien.

## Travail qui transforme intérieurement

Encore faut-il que ce temps assez long soit habité. Le RICA, de ce point de vue, est également un excellent outil. Pour deux raisons principales : et parce que, *tout au long du temps du catéchuménat*, il propose de nombreux soutiens ; et parce qu'il jalonne l'itinéraire par des étapes clairement repérables, étapes qui donnent même lieu à trois reprises à un changement de statut. Je ne m'arrête que brièvement sur la première raison. Le catéchuménat permet tout un « travail » dans les personnes concernées, un travail où se mêlent le « psy » (psychologique) et le « spi » (rituel) : travail qui réveille parfois d'anciennes blessures enfouies ; travail qui transforme intérieurement et conduit souvent, de ce fait, à devoir se positionner différemment par rapport à la famille, aux voisins ou aux collègues de travail ; travail également qui conduit peu à peu à réviser ses représentations de Dieu, de l'Église, des chrétiens.

Les catéchumènes sont ainsi amenés à faire des deuils par rapport à une certaine idéalisation de départ, Dieu ne répondant pas aussi aisément à leurs demandes qu'ils l'avaient imaginé, les chrétiens n'étant pas aussi « généreux » ou « chaleureux » qu'ils l'avaient pensé, la paroisse étant marquée par des lourdeurs qui les surprennent, etc. Ils peuvent ainsi être déstabilisés dans leur foi initiale, menacés de découragement, incertains dans leur nouveau positionnement au regard de leurs proches, etc. Le rituel préconise donc des « célébrations de la Parole de Dieu » à adapter selon les cas, et comportant éventuellement de courtes séquences rituelles avec imposition des mains et deux prières, de belle qualité humaine et spirituelle, qu'il appelle des « exorcismes mineurs » et des « bénédictions »... En tout cas, le façonnage identitaire évoqué précédemment est soigneusement accompagné.

## Les étapes

Ce façonnage est effectué par un programme symbolique fortement marqué par des étapes. Après un temps de discernement qui peut durer de longs mois et où l'on a un simple statut de « sympathisant » ou de « postulant », on pose un premier engagement

en devenant « catéchumène » par l'accueil dans l'Église, accueil qui se fait par le marquage de la croix. Le déploiement « sacramental » (au sens des Pères, notamment d'Augustin) de la croix sur le corps des candidats au sein de la communauté ecclésiale locale rassemblée est si important que, comme le dit le rituel, ceux-ci désormais « *de domo Christi sunt* » : ils appartiennent à la famille du Christ, ils sont donc « chrétiens » sans être encore « fidèles » (« *christiani, nondum fideles* », disait à ce sujet S. Augustin)... Vers le terme du catéchuménat, généralement au début du carême qui précède leur baptême, a lieu l'étape de « l'appel décisif » en présence de l'évêque lui-même, étape qui correspond à un engagement au baptême par lequel les « catéchumènes » deviennent les « appelés ». Enfin, par les sacrements de l'initiation chrétienne, généralement lors de la vigile pascale, les « appelés » deviennent « fidèles », chrétiens à part entière, pleinement membres du corps du Christ et pierres vivantes du temple du Saint Esprit.

La progression vers la plénitude de l'appartenance au Christ, plénitude qui s'effectue, selon la tradition la plus ferme, par la participation au corps eucharistique du Seigneur, est typiquement initiatique : elle se fait par étapes programmées et repérables, normalement en groupe, et au sein de la communauté (l'Église) qui engendre des « fils » et des « filles » en leur transmettant ses marques particulières d'identité : la révélation biblique (AT et NT), les sacrements et leurs ministres principaux, les appels à la conversion sur le plan de l'éthique (éthique du don ou de l'amour) tant collective que personnelle. L'engendrement « matriciel » par la « Mère Église » est très important en cette affaire : ce ne sont pas simplement des individus qui choisissent de se dire chrétiens ; ce sont des personnes auxquelles la communauté ecclésiale confère l'identité de chrétiens. On ne s'autoproclame pas chrétien ; ce sont et ce doit être d'autres qui vous le déclarent, et qui le font de manière institutionnelle en y étant habilités. Autant de conditions que le RICA met largement en œuvre.

## **Processus ecclésial**

Arrêtons-nous quelques instants sur ce processus ecclésial. Comme dans l'Antiquité, l'initiation chrétienne est ecclésiale de

bout en bout. C'est même l'une de ses marques les plus frappantes : d'abord, les catéchumènes ne sont pas des individus isolés, ils forment un groupe avec leurs accompagnateurs, un groupe reconnu comme tel par la communauté paroissiale et invité chaque dimanche à l'assemblée ; ensuite, ils célèbrent au sein de celle-ci leur entrée en catéchuménat, l'appel décisif, les trois « scrutins » (on y reviendra) et enfin les sacrements de l'initiation. Pour ce qui concerne l'appel décisif, un processus fortement ecclésial de discernement est mis en œuvre, processus dans lequel il est prévu que « l'évêque, les prêtres, les diacres, les catéchistes [= accompagnateurs], les parrains et marraines, et toute la communauté locale, chacun à sa place et à sa façon, donnent un avis fondé sur les dispositions et les progrès des catéchumènes » (n°130 ; voir aussi 132 et 133). L'intérêt de ce processus (surprenant pour beaucoup) réside essentiellement dans le fait qu'il manifeste bien que le baptême n'est pas un droit : il faut y être appelé, et l'être par l'Église et ultimement par l'évêque auquel il appartient, « en agissant au nom du Christ et de l'Église, de prononcer l'admission » des candidats (n°133). La comparaison avec l'appel aux ministères ordonnés s'impose ; mais elle s'arrête évidemment là... En tout cas, c'est clair : l'ecclésialité est constitutive de tout l'ensemble de l'initiation chrétienne.

## Sacramentalité

Plus encore : à travers l'Église, c'est le Christ lui-même qui confère à chacun l'identité de chrétien. On est dès lors dans un processus à teneur hautement sacramentelle, même si tout n'y est pas sacrement au sens strict des sept sacrements reconnus par l'Église (conciles de Florence en 1439, puis de Trente en 1547). Le concept de sacrement est en effet analogique, si bien que la sacramentalité déborde largement le septénaire<sup>3</sup>. Le RICA le montre clairement, notamment dans les trois célébrations majeures qui le jalonnent. En effet, si la dernière étape de l'initiation chrétienne (l'« *ultimus gradus* » de celle-ci, comme il est dit au n°202) est sacramentelle au sens strict (baptême, confirmation et eucharistie), les deux autres

---

<sup>3</sup> Cf. L.M. Chauvet, « Sacrement : un concept analogique », dans *Le corps, chemin de Dieu, les sacrements*, Paris, Bayard, 2010, p. 35-54.

requièrent d'être comprises et vécues comme un processus de sacramentalité.

N'est-ce pas « le Christ lui-même », selon le rituel, qui marque de la croix, « signe de son amour » les candidats au baptême, lors de leur entrée en catéchuménat (n°88) ? De même, l'appel décisif n'a-t-il pas un « caractère théologal et ecclésial » (n°133), et n'est-ce pas « en agissant au nom du Christ et de l'Église », expression qui donne à l'action du ministre un véritable poids de sacramentalité, que l'évêque procède à l'admission de ceux qui vont donner leur nom pour le baptême à Pâques (n°133) ? Si, dans les deux cas, on n'est pas dans le sacrement du baptême lui-même au sens strict, on l'est bien, en revanche, au sens large, à tel point que l'on peut parler à ce propos non seulement d'étapes « vers » le baptême, mais d'étapes « du » baptême. En tout cas, on est sans équivoque dans la « sacramentalité » telle que l'entendait, par exemple, St Augustin : geste et/ou parole de l'Église reconnu dans la foi comme geste et/ou parole de Dieu lui-même.

## Questions

Le RICA fournit donc un itinéraire initiatique fortement identificatoire... Trop, peut-être ? Plus d'un en tout cas est étonné d'apprendre qu'au n°55 il demande avec insistance la célébration de trois « scrutins » lors (normalement) des 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> dimanches du carême. On y lit en effet : « Pour de sérieuses raisons, l'évêque peut dispenser de l'un d'eux, ou même, pour des raisons, extraordinaires, de deux d'entre eux ». Il en va de même pour le « renvoi » des catéchumènes à la fin de la liturgie de la Parole (donc avant la liturgie eucharistique), « si cela ne présente pas de difficultés particulières », précise toutefois le rituel avec prudence (n°101), même si ce renvoi n'est pas fait, comme au IV<sup>e</sup> siècle, par un assez sec « allez, catéchumènes » et est présenté au sein d'une exhortation à poursuivre leur préparation au baptême dans une salle voisine de l'église... On peut également s'interroger sur la pertinence du maintien du vocabulaire ancien : « exorcismes mineurs », « scrutins », « élus »...

## **Attitude pastorale**

Les difficultés soulevées dans la première partie de cette réflexion, notamment celles créées, surtout pour les personnes qui ont constamment baigné dans la modernité critique, par un marquage rituel jugé dans notre culture comme trop singularisant, ont assez fréquemment dissuadé les pasteurs de suivre de trop près les propositions rituelles du RICA. Je pense notamment aux « scrutins ». Les arguments s'expriment dans des formules du genre : « point trop n'en faut en ce domaine » ; « nous ne sommes pas une secte » ; « trois scrutins, trois dimanches consécutifs, cela fait peser sur les épaules des candidats au baptême un poids de regard et d'attente de la part des "vieux" chrétiens que sont les paroissiens habituels qui peut être jugé gênant, sinon insupportable » ; en outre, le terme de « scrutin », qu'il faut à chaque fois expliquer tant il sonne mal aux oreilles et est difficile à faire saisir (c'est Dieu qui « scrute » le cœur de chacun pour y guérir ce qui est faible ou malade, et y fortifier ce qui est bon), paraît en rajouter en archaïsme.

Il en va de même au sujet du « renvoi » des catéchumènes avant le début de l'eucharistie proprement dite. Certains font même valoir à ce sujet que la difficulté des catéchumènes à entrer dans la messe est si grande que vouloir attendre qu'ils soient baptisés pour leur permettre de découvrir la liturgie de l'eucharistie ne fait que rajouter des difficultés supplémentaires... Il est légitime en tout cas de s'interroger : le RICA n'est-il pas « trop » riche de « trop » de « monuments » liturgiques venus de la tradition ? N'a-t-il pas trop décalqué les rituels anciens ? N'aurait-il pas fallu prendre davantage de recul par rapport à la « séduction » provoquée, durant les années de redécouverte des liturgies anciennes au XX<sup>e</sup> siècle (notamment depuis la seconde Guerre Mondiale), par les richesses du catéchuménat que nous attestent, entre autres, les Catéchèses Mystagogiques des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, et effectuer une opération herméneutique plus poussée pour mieux adapter les rites à notre culture ?

## **Vivre les rites de manière simple**

Ces réactions sont fortement culturelles. Mais elles rejoignent aussi quelque chose de la nature même de la foi chrétienne, laquelle a

certes besoin aussi de rites, « mais pas trop », comme on l'a vu dans la première partie de cette contribution. La pratique pastorale du RICA me conduit personnellement à la position suivante. Malgré certains archaïsmes, ce rituel est si riche qu'il serait dommage de ne pas réévaluer à sa lumière un certain nombre de nos réflexes « occidentaux » (et peut-être même, plus simplement, « français »)... La solution à mon sens est moins dans la suppression que dans l'adoption d'un certain « ethos » liturgique qui permet d'habiter lesdits « archaïsmes » du rituel de manière non archaïque. On évite alors aussi bien la simple exécution quelque peu rigide des rites que la pression pesante sur les candidats, au bénéfice de cette « noble simplicité » que demande la Constitution sur la Liturgie (n°34) à propos de l'exécution des rites. Les vivre ainsi de manière simple, noble et « humaine », c'est permettre à leur richesse proprement chrétienne de se déployer.

Dès lors, on n'hésitera pas à proposer les scrutins pour les adultes prochainement baptisés. Ils ne sont pas longs et sont extrêmement parlants, que ce soit dans le très beau contenu des prières litaniques ou avec imposition des mains qui sont offertes, ou dans le déroulement fort simple des rites : appel, silence, prière litanique, imposition des mains silencieuse, prières. Il en va de même des riches rites de l'accueil dans l'Église par le signe de la croix sur les oreilles, les yeux, la bouche, le cœur, les épaules, le corps tout entier (signes de croix qui, précise le n°90, peuvent être faits par les accompagnateurs, tandis que le prêtre prononce les paroles) ... et de quasiment tout le reste ! Nul besoin, la plupart du temps, d'« expliquer » quoi que ce soit : il suffit de « faire », de faire simplement et bien ; l'expérience pastorale, maintes fois répétée, montre que cela parle quasiment tout seul ! Les paroissiens habituels se voient par là renvoyée l'image de la grandeur de ce qu'ils sont devenus eux-mêmes naguère par le baptême. Les rites permettent ainsi non seulement de conférer une identité chrétienne aux catéchumènes, mais de raffermir les anciens chrétiens dans leur identité.

### **« Chrétien, sois fier de ta dignité ! »**

Tant et si bien que le catéchuménat, avec ses rites, constitue pour les anciens chrétiens une véritable possibilité de « réveil » de la

grâce de leur propre baptême. C'est là une chance pour eux dans l'actuel contexte culturel et social déjà évoqué. Au total, on a envie de répéter après le grand pape que fut S. Léon au milieu du V<sup>e</sup> siècle : « chrétien, sois fier de ta dignité ! » Que les rites de l'initiation chrétienne puissent redonner à de nombreux chrétiens plus ou moins déstabilisés par le contexte actuel un sentiment de fierté de leur identité – d'humble fierté, bien sûr – (on n'a de leçon à faire à personne !), voilà qui mérite d'être souligné afin que cela soit davantage encore cultivé dans les communautés.

Louis-Marie Chauvet

## Adresse Spiritus

Rassurez-vous, Spiritus n'a pas déménagé ! Nous continuons à jouir de la généreuse hospitalité des spiritains à Chevilly-Larue. Hospitalité pour laquelle nous les remercions chaleureusement ! Cependant le **code postal** de Chevilly-Larue a changé : **94550** au lieu de 94669 et il faut supprimer « cedex ».

Voici l'adresse correcte :

**Revue Spiritus,  
12 rue du P. Mazurié  
94550 Chevilly-Larue**

## ***Dialogue de l'action***

*Franz Küberl*

***Franz Küberl (1953), originaire de Styrie, vient du milieu de la Jeunesse Ouvrière Catholique où il a exercé des fonctions de direction aux plans régional et national. Depuis décembre 1995, il est président de la Caritas Autriche.***

**L**e Congrès de la *Caritas internationalis* (Rome, février 2011) fut placé, entre autres, sous le signe du *veto* du Vatican contre le Dr Lesley-Anne Knight qui avait l'intention de se présenter pour un deuxième mandat de Secrétaire général de l'organisation. Le cardinal Bertone, Secrétaire d'État, donnait deux raisons pour ce refus du *nihil obstat*. D'abord, la plus grande organisation de développement de l'Église a besoin d'un dirigeant qui soit en mesure de renforcer l'identité catholique de la *Caritas*. Ensuite, le nouveau Secrétaire général devra mieux collaborer avec le Saint-Siège.

La *Caritas internationalis* est l'organisation de coordination des diverses *Caritas*. Celles-ci ont leur base dans les diocèses et elles forment des fédérations aux plans national et continental. *Caritas internationalis* compte ainsi 165 membres dans le monde entier. Le président de la *Caritas* Autriche, Franz Küberl, a eu un entretien avec Christian Tauchner, membre du comité de rédaction de *Spiritus*, concernant le conflit avec le Vatican et l'« identité catholique » de la *Caritas*.

C.T. : *Que pouvez-vous nous dire concernant le conflit avec Rome ?*

F.K. : Le conflit est né du fait que la Secrétairerie d'État n'a plus donné le *nihil obstat* nécessaire à la candidature de Lesley-Anne Knight. Cette décision a suscité énervement et inquiétude dans la famille *Caritas* du monde entier. Il y a eu une masse de lettres et de questions. Les correspondants ne comprenaient pas qu'une personne qui avait déjà obtenu une fois le *nihil obstat* et qui de plus est connue dans les cercles de l'Église catholique du monde entier, se voyait maintenant refuser ce même *nihil obstat*. En effet, Lesley-Anne Knight est connue partout comme une catholique énergique et très spirituelle. Voilà donc l'état de la question à l'ouverture de l'Assemblée générale. Au cours de la réunion, il y eut un débat très ouvert sur cette question, y compris avec les représentants présents de la Secrétairerie d'État. Dans les coulisses, on pouvait entendre qu'il y avait eu peut-être une erreur d'appréciation, mais que les décisions avaient été déjà prises et que, hélas, il n'y avait pas de retour en arrière possible.

Durant son mandat, Lesley-Anne Knight avait beaucoup insisté sur les questions de catholicité et de spiritualité. Elle y attachait tellement d'importance qu'elle demandait que ces thèmes soient discutés dans la famille *Caritas*, y compris au plan international. La spiritualité occupe une place significative dans sa vie et sa « catholicité » est perçue comme tout à fait crédible. Dans les milieux de la *Caritas*, on ne s'attend pas à ce que quelqu'un manifeste en permanence sa catholicité et sa spiritualité, mais la façon dont une personne se comporte avec les autres montre quel esprit l'habite.

La famille *Caritas* dans son ensemble tient Lesley-Anne Knight en haute estime. À la fin de son mot d'adieu, les applaudissements de toutes les représentations continentales et nationales de la *Caritas* internationale se changèrent en ovation. On ne rend pas un tel hommage à une personne dont on ne veut plus dans une organisation ! Ce merci unanime pour tout ce qu'elle a été et fait durant son mandat fut le plus beau cadeau de départ que la famille *Caritas* pouvait lui offrir. Elle s'est efforcée d'améliorer la qualité des communications entre les continents et sa coopération avec le cardinal Rodriguez (président de l'organisation) était excellente. Lors

de grandes catastrophes, elle contribuait avec succès à la mise en œuvre de structures qui favorisaient une meilleure coopération entre les *Caritas* nationales, ce qui est un véritable exploit pour la *Caritas* internationale. Le centre de gravité de la *Caritas* en tant qu'organisation se trouve dans les diocèses ; c'est là qu'elle émerge et se développe. Ces *Caritas* diocésaines autonomes peuvent librement adhérer à une *Caritas* nationale. L'influence exercée au plan national dépend entièrement du bon vouloir de chaque diocèse, de la qualité de la communication et de l'entente entre les membres. D'où les différences notables d'un pays à un autre, même si on ne prend en considération que la grande disparité entre les divers pays au niveau des possibilités de communication. Il y a aussi des différences transversales dans l'ensemble du monde en ce qui concerne les ressources, les infrastructures et la taille d'un pays. Il s'agit donc de coordonner et d'assurer une bonne collaboration entre ces organisations très différentes. On peut voir la *Caritas* internationale comme un navire. Pour mettre les machines sous pression et en marche, on a besoin de beaucoup de gens engagés dont un bon nombre doivent être des professionnels qualifiés.

### *Mais que reprochait-on alors à la Secrétaire générale sortante ?*

Voici le reproche contre Lesley-Anne Knight que l'on pouvait le plus souvent entendre et lire : elle est plus douée pour l'organisation que pour la spiritualité. De sources proches de la Secrétairerie d'État, on pouvait en même temps apprendre que cette autorité romaine ne doutait pas de la catholicité de Mme Knight. Je crois que dans la famille *Caritas*, on n'attend pas du Secrétaire général, poste traditionnellement confié à un laïc, qu'il soit le moteur spirituel de l'organisation. Mais il va de soi que tout candidat doit être un croyant convaincu, ce qui suppose une certaine spiritualité.

Après le *veto* contre Lesley-Anne Knight, plusieurs candidats pour le poste de Secrétaire général furent proposés. Il est intéressant de noter que le Vatican s'est opposé à toute candidature cléricale ; il ne veut donc pas de prêtre comme Secrétaire général. Cette prise de position n'a en rien levé le voile : était-il possible de formuler en

toute transparence une critique fondée et professionnelle de la façon dont le Dr Knight a exercé ses fonctions ou doit-on la considérer simplement comme la « victime d'un accident » ? Il est également possible que la communication entre les diverses instances supérieures du Vatican ne soit pas aussi bonne que ne pourrait le croire quelqu'un de l'extérieur.

### ***Qu'est-ce qui constitue l'identité catholique de la Caritas internationalis ?***

Toutes les entités de l'Église doivent se poser la question de leur « identité catholique ». La *Caritas* en tant que charité organisée fait partie de l'Église. Le Pape Benoît XVI a souligné à maintes reprises, entre autres au cours de son voyage en Allemagne (septembre 2011), que la *charité* est la tâche principale que l'Église doit accomplir dès « l'avant-midi ». Voilà donc un engagement qui permet d'identifier le catholique. De son côté, le cardinal Bertone a souligné durant le Congrès de la *Caritas internationalis* que l'insistance de l'organisation sur le respect des 0,7% pour la lutte contre la pauvreté<sup>1</sup> mérite le soutien inconditionnel de tous. Je crois que cette prise de position de la *Caritas* exprime bien son identité catholique qui est une forme d'obéissance à l'Évangile. L'objectif, c'est la libération de l'homme de la pauvreté et des autres fléaux qui tourmentent le monde.

La *Caritas* s'occupe tout le temps de l'aide aux hommes en détresse, de l'assistance à ceux qui ont besoin des autres afin qu'ils puissent se refaire eux-mêmes une vie. En ce qui me concerne, il s'agit d'un engagement qui nous occupe non seulement l'avant-midi, comme disait le Pape, mais toute la journée et même la nuit. Cette solidarité foncière avec les hommes en détresse exprime, sans conteste, l'essentiel d'une identité conforme à l'Évangile. J'ai moi-même visité beaucoup de pays où l'on trouve un grand nombre de projets mis en œuvre en collaboration avec la *Caritas* Autriche et soutenus par elle. Il s'agit de régions à dominante musulmane et d'autres fortement marquées par le catholicisme. Dans

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'un rappel de l'obligation que les États riches se sont imposé dans les années 70 de contribuer à hauteur de 0,7% de leur produit national au développement des pays pauvres (ndlr).

tous les cas, les gens savaient que la *Caritas* qui se tenait à leur côté était une organisation catholique. Il nous arrive en certains pays de faire face à des problèmes pour apporter notre soutien humanitaire. Dans beaucoup de cas, les difficultés rencontrées, voire le refus de toute proposition de notre part, sont liées au fait que les autorités savent que la *Caritas* est une organisation catholique. Voilà pourquoi je dis ouvertement que l'identité catholique de la *Caritas* n'a jamais été un casse-tête pour moi.

Je me pose cependant d'autres questions : est-ce que la *Caritas* est en mesure de convaincre les membres de l'Église catholique que le partage entre les hommes est bien le signe distinctif du vivre ensemble de l'unique l'humanité ? est-elle capable de les motiver pour qu'ils s'y engagent avec tous les hommes de bonne volonté ? Voilà une matière à discussion inépuisable et une mission qui nous donnera encore beaucoup à faire.

***La Caritas s'identifie comme catholique et elle est perçue comme telle. Quel est l'impact de cette identification sur la Caritas?***

À mon avis, l'élan de l'Évangile est un des éléments. La spiritualité de la *Caritas* est centrée sur le sermon sur la montagne, la parabole du bon Samaritain, le récit du jugement dernier, etc. Ces passages du Nouveau Testament nous disent que Dieu s'est enfoui de façon définitive en chaque personne humaine. Chaque être humain est unique et égal en dignité. Voilà un élément catholique tout à fait clair. À ceci s'ajoute encore un élément souvent sous-estimé. Benoît XVI le met en lumière dans son encyclique *Deus Caritas est* (2005). L'amour du « prochain » signifie toujours que « l'être humain le plus proche » est précisément celui qui est dans la détresse. Quiconque est dans la détresse doit être secouru. Le Pape rappelle clairement que l'aide apportée à l'être humain en détresse ne doit jamais être considérée comme un instrument de prosélytisme (cf. n°31). On ne peut être plus clair et c'est le Pape lui-même qui le dit. En regardant la réalité autour de moi, je dois dire qu'il s'agit là d'une compréhension révolutionnaire de l'aide. Partout dans le monde on aide en priorité ses proches, qu'il s'agisse de ses frères et sœurs en religion ou des membres de sa propre ethnie.

L'Église catholique ne se comporte pas comme tout le monde. Elle fait preuve d'une « identité autre » qui invite à l'imitation.

Je peux affirmer que la *Caritas* s'efforce de vivre cette exigence révolutionnaire de l'aide (j'admets aussi que cela ne nous réussit pas toujours et pas assez ; nous sommes encore imparfaits). Elle est convaincue que sa mission consiste essentiellement dans le *dialogue de l'action*. Les possibilités de dialogue sont omniprésentes pour ceux qui contribuent à la construction d'un monde meilleur, à l'élimination des abus qui font grand tort aux humains, etc. Voilà la raison d'être de la *Caritas*, 24 heures sur 24.

Permettez-moi de vous raconter à ce propos une expérience que j'ai vécue dans les environs de Kayes, l'ancienne capitale royale du Mali. J'y ai appris à connaître un projet des *Caritas* diocésaines du pays. Elles disposaient d'une excellente équipe spécialisée dans le creusement de puits. Avec le soutien de la *Caritas* Autriche, elles ont creusé un puits dans un village, construit un grenier à blé et mis en route une usine de savon dans le cadre d'un projet de soutien à l'emploi pour les femmes. Lors de ma visite, le chef du village a dit dans son discours : « Quand nous avons appris que la *Caritas* venait chez nous, nous avons eu peur. Aujourd'hui, trois ans plus tard, je peux dire : nous sommes restés musulmans, la *Caritas* est restée catholique, mais tout va mieux pour nous tous. » Je ne puis m'imaginer un plus beau compliment : il exprime succinctement l'identité de la *Caritas* et montre en même temps que celle-ci est perçue comme telle par les gens.

### *Quelle est l'identité de la Caritas Autriche ?*

J'aimerais utiliser une image pour décrire l'engagement de la *Caritas* en Autriche. Il existe une coutume magnifique dans la paroisse de Ste Anna am Aigen, en Styrie. Les gens qui ont célébré l'Eucharistie du dimanche et ceux qui, en ce jour, n'y ont pas participé se rencontrent sur la place de l'église. C'est pour moi une image éloquente de la *Caritas* : nous sommes ce lieu de rencontre où les gens qui ont célébré l'Eucharistie se retrouvent avec ceux qui n'ont pas encore mis les pieds à l'église. Certains y entreront peut-être un jour tandis que d'autres ne savent pas du tout ce

qu'ils feront plus tard. Lorsqu'il s'agit de projets concrets comme le service aux SDF, aux pauvres, en définitive toutes les œuvres de miséricorde, l'esprit de service marque les personnes et les soude entre elles.

Le débat continue dans la *Caritas* Autriche. Nos échanges portent sur nos imperfections spirituelles, organisationnelles et professionnelles. Nous ne prétendons pas être une voie à sens unique qui conduit automatiquement au bonheur. Il reste des questions concernant notre identité et nous devons nous imposer toujours davantage d'efforts pour y répondre, même s'ils peuvent être pénibles. Il est cependant clair que la *Caritas* jouit d'une grande confiance chez les catholiques et aussi chez les personnes qui tiennent l'Église à distance. Confiance que l'on peut également observer chez les croyants des autres religions. Je connais par exemple une communauté musulmane en Autriche qui, après avoir collecté de l'argent pour un projet en Afrique, faisait appel aux services de la *Caritas* pour transférer le montant aux bénéficiaires. Lors des collectes à domicile<sup>2</sup> de la *Caritas*, nous faisons des expériences semblables : des musulmans d'origine turque versent aussi quelque chose lorsqu'ils sont sollicités au nom de la *Caritas*.

### *Une organisation d'entraide a-t-elle besoin d'une identité ?*

Oui, c'est absolument nécessaire dans une société multi-optionnelle. J'ai besoin d'une identité claire pour parvenir à une entente avec les autres. Cela suppose aussi que je respecte l'identité propre de l'autre et le fait qu'il approche la réalité autrement que moi. Je dois être en mesure de parler de ce qui me porte dans la vie, d'écouter les autres quand ils me parlent de ce qui les porte et d'apprendre d'eux.

Ici je me pose souvent la question : comment nourrir mon identité pour éviter qu'elle s'estompe. Dans le domaine de l'entraide, il est évident que je ne puis aider les autres que si je suis moi-même

---

<sup>2</sup> En Autriche, la *Caritas* organise une collecte annuelle pour ses projets. Les collaborateurs vont de maison en maison (ou de famille en famille). À Vienne ils rencontrent ainsi des gens qui n'ont aucun contact avec l'Église ou qui appartiennent à d'autres religions (ndlr).

capable de souffrir. En termes spirituels cela peut se dire comme suit : je dois être en mesure d'accepter que Dieu m'aime tout autant que la personne que je veux secourir. Il n'est évidemment pas nécessaire de se dire sans cesse : « Ah ! qu'il est bon de savoir que Dieu m'aime et que cela me permet maintenant d'aider une autre personne », car souvent on agit par intuition. On ne doit pas en permanence faire état de sa propre identité et de ses convictions pour être capable de faire quelque chose de concret.

Voici ce que j'ai appris de Erich Edegger<sup>3</sup>, un politicien qui a été maire adjoint de Graz. Lors d'une discussion, il disait : « En tant que chrétien il est évidemment important que je sache sur quelles valeurs repose ma vie. Mais dans la vie quotidienne, il n'est pas important de faire continuellement état de ces valeurs, il s'agit plutôt de m'évertuer à en traduire l'une ou l'autre dans les faits ».

Franz Küberl  
Propos recueillis par Christian Tauchner

---

<sup>3</sup> Erich Edegger (1940 – 1992) : un politicien local de Graz (Steiermark).

## ***Que de complots !***

***Quand on se forge une identité  
fondée sur l'exclusion et la division***

*Bernard Ugeux et Eric Manhaeghe*

*Missionnaire d'Afrique (Père Blanc), Bernard Ugeux partit en RDC en 1971 et fut ordonné prêtre en 1976. Il est docteur en Théologie (Institut Catholique de Paris) et en Histoire et Anthropologie des Religions (Sorbonne Paris IV) : thèse sur les Communautés ecclésiales de base au Zaïre. Après avoir exercé pendant seize ans en RDC et en Tanzanie, il a enseigné à la Faculté de Théologie de Toulouse (1992 à 2009). Cofondateur (1995) puis directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions de Toulouse jusqu'en 2009, il réside depuis deux ans en RDC (Bukavu) où il est responsable de la formation continue des Missionnaires d'Afrique pour le continent africain et à Rome. Parmi ses publications, signalons : Vivre de tout son être. Pour une spiritualité chrétienne incarnée, Paris, Presses de la Renaissance/Prier, 2009, 175 p. ; La fragilité, faiblesse ou richesse ?, (direction du collectif), Paris, Albin-Michel, 2009, 218 p. ; Chemin de croix, tu nous as aimés jusqu'à l'extrême, Paris, Salvator, 2010. Eric Manhaeghe est directeur de Spiritus.*

Quand les médiations politiques ou socio-économiques ne constituent plus une sécurité suffisante, on note dans toutes les grandes traditions spirituelles, y compris dans le christianisme, un repli sur les identités religieuses. Repli qui devient parfois élévation du particulier et du passé à la dignité d'un universel seul vrai et bon, tout en excluant l'ouverture à l'autre, l'écoute mutuelle et l'engagement pour un avenir commun. Dans cet article, nous présenterons d'abord un livret qui encourage les catholiques à se réfugier dans un tel repli en Afrique. Nous mon-

trerons ensuite que le courant de pensée dans lequel les auteurs se situent n'aide pas les Africains à assumer leurs pleines responsabilités, mais risque au contraire de les enfermer dans un isolement asservissant. L'analyse du livret est assez longue par souci d'objectivité. Nous pensons qu'il est important de permettre à l'autre d'exprimer ce qu'il veut réellement dire, même si nous sommes en désaccord avec lui. D'où notre appel à la patience du lecteur.

## **Ce que personne ne savait...**

Un livret assez particulier, largement diffusé en République Démocratique du Congo, a attiré notre attention : Marguerite A. Peeters et Paul L. Peeters, *La nouvelle éthique mondiale, défi pour l'Église*, Kinshasa, Médiaspaul, 2007, 77 pages. En voici la thèse centrale. Une *nouvelle éthique mondiale* se serait imposée depuis la fin de la guerre froide dans le monde entier. Celle-ci est postmoderne et post-judéo-chrétienne et s'est imposée avec un succès foudroyant. Elle se veut mondialement normative et gouverne déjà le monde. Il n'y a pas eu de résistance, car la majorité des intellectuels et des décideurs l'ont adoptée sans l'étudier, et seule une infime minorité s'y est opposée. Le lecteur a l'impression que personne au monde n'a fait le discernement nécessaire avant nos deux auteurs.

## **Nouveau langage mondial**

Toujours selon nos auteurs, cette éthique provient de *l'apostasie occidentale et cache un agenda anti-chrétien*. De nombreux chrétiens la confondent déjà avec la doctrine sociale de l'Église, surtout dans les pays en voie de développement. Elle s'exprime à travers des « centaines de nouveaux concepts ». Un grand nombre sont cités pêle-mêle dans un ensemble qui va de la mondialisation à visage humain, du consentement informé, du développement durable, de l'homoparentalité, de l'homophobie, au droit de choisir (dans le domaine de la sexualité et du genre), aux organisations non gouvernementales (ONG), au principe de précaution..., la liste est lon-

gue, d'une page, et les auteurs insistent sur le fait que selon eux *tous* ces concepts sont étroitement inter-reliés (cf. p. 5-6).

À la lecture de cet ouvrage, il apparaît que *la cible principale de ce livre concerne le statut de la femme et la reproduction*. Il stigmatise un « féminisme radical » qui serait sous-tendu par l'égalitarisme, le dualisme, le libéralisme, le marxisme, le socialisme, l'éco-féminisme, la franc-maçonnerie, le protectionnisme, le spiritualisme (celui-ci impliquant la sorcellerie), la postmodernité, l'anarchisme, le lesbianisme, le post-colonialisme, l'existentialisme, l'individualisme, le tiers-mondisme... Ces concepts reçoivent des définitions nouvelles dans cet ouvrage. Ainsi, le protectionnisme devient-il « l'acquisition de protections légales pour les femmes par exemple dans le domaine du divorce » (p. 8).

*L'objectif* de ces courants et de la nouvelle éthique dans son ensemble serait « la déconstruction de la structure anthropologique de l'être humain telle qu'elle a été créée par Dieu. Ils sont par conséquent porteurs d'une culture de mort » (p. 8). Par ailleurs, le nouveau langage mondial tend à *exclure tout le « vocabulaire de la tradition judéo-chrétienne »* : vérité, morale, conscience, raison, parents, époux, autorité, hiérarchie, justice, loi, espérance, etc. Certains nouveaux concepts se sont transformés en *paradigmes mondiaux* dans un *processus normatif* à travers lequel les minorités au pouvoir de la gouvernance mondiale<sup>1</sup> en ont imposé leur interprétation idéologique. Il existe une *radicalisation idéologique* de ces concepts. Ils reflètent les dramatiques changements culturels marquant le passage des paradigmes de la modernité à la postmodernité. Les auteurs présentent ensuite un tableau des équivalences tout en insistant sur le fait que les paradigmes de la postmodernité représenteraient de graves dangers de « déconstruction ». Or, il s'agit de concepts non définis et les auteurs ne précisent pas en quoi les uns sont modernes (gouvernement, connaissance, croissance, international, etc.) et les autres postmodernes (gouvernance, compétences, équilibre, mondial, etc.). Ils ne disent pas non plus pourquoi les concepts postmodernes posent problème à l'éthique judéo-chrétienne.

---

<sup>1</sup> Sans autre précision quant aux acteurs concernés ce qui est généralement le cas dans cet ouvrage.

## Nouveau cadre conceptuel

Ces nouvelles normes constitueraient un nouveau *cadre conceptuel* déjà mondialement adopté avec des *principes d'action dynamiques* « ayant déjà mené à des transformations concrètes et irréversibles dans tous les secteurs de la vie sociale » (p. 11). Ces transformations influent sur *tous* les domaines et nous affectent *tous* directement à travers les nouvelles normes imposées à la moralité personnelle et sociale. Ces normes sont *omniprésentes* et cette culture nouvelle « imbibe » *toutes* les instances de décision à *tous* les niveaux (au niveau international et local, dans l'éducation, la santé, les ONG, *partout*) (cf. p. 12). Les ONG (prises en bloc) représentent une des cibles principales des auteurs comme vecteurs mondiaux et pervers de la nouvelle éthique. Même les organisations caritatives catholiques n'ont pas résisté. Le monde parle désormais de « durabilité », de « consensus », de « libre choix », d'« équité [sic] des sexes », de « diversité », de « holisme », de « participation de la base », etc. Ces concepts seraient ambivalents. Or, pour les auteurs, l'ambivalence est « un processus de déconstruction de la réalité et de la vérité, qui mène à l'exercice arbitraire du pouvoir et à l'intolérance ; à l'imposition de l'agenda des minorités manipulatrices aux majorités inconscientes » (p. 13). La postmodernité cherche à déconstruire le pouvoir tel qu'il était exercé sous la modernité pour l'imposer d'une manière nouvelle très réelle bien que subtile...<sup>2</sup>

Tous ces concepts seraient interactifs et feraient système, les nouveaux paradigmes sont holistiques et inclusifs les uns par rapport aux autres. Par exemple, sans que ce soit dit clairement par leurs responsables, la bonne gouvernance va aboutir à l'égalité des sexes, à l'accès universel à la santé reproductive, elle-même fondée sur le « droit de choisir » et sur l'avortement dit sans risque. Il est intéressant de noter qu'ici comme tout au long du livret, la démonstration des auteurs finit chaque fois par déboucher sur la santé reproductive ou la sexualité, quel que soit le concept ou la norme abordée, du haut en bas de l'échelle des décisions. Cette éthique mondiale remplace l'ordre des valeurs dites universelles

---

<sup>2</sup> « Dans ses aspects radicaux, la postmodernité pousse surtout l'apostasie occidentale encore plus loin que la modernité » (p. 35).

datant de 1945 dont on ne parle presque plus aujourd'hui. Il faut mettre tout cela en relation avec « la "nouvelle théologie"<sup>3</sup> qui a précédé la révolution culturelle et refoulé la transdescendance de Dieu "de l'autre côté", confiant l'immanence à l'homme » (p. 15).

La nouvelle éthique serait un *Diktat*, elle s'est déjà imposée au droit national et international et gouverne déjà le monde. Aucun chef d'État, aucune organisation, aucune culture n'a osé mettre en question ses principes sous-jacents. Tous les acteurs sociaux et politiques influents, partout dans le monde, ont internalisé et se sont appropriés les nouveaux paradigmes. « L'alignement a été général » (p. 15). La révolution silencieuse s'est imposée de façon foudroyante. Il n'y a eu nulle part un débat démocratique et personne n'a été capable de résister à son influence mondiale. C'est en travaillant par consensus et partenariat (deux concepts dangereux !), et avec d'autres « techniques de changement social manipulatrices » que les agents cachent et visent à imposer cet agenda. Le consensus adopté par la majorité cache l'agenda des agents de la déconstruction. Minoritaires, ils cherchent à s'emparer du pouvoir pour imposer leurs objectifs radicaux. C'est un faux consensus !

## **L'Organisation des Nations Unies (ONU) et ses agences**

Selon les auteurs, la révolution s'est produite *au-dessus* du niveau national, à l'ONU (et ses agences qui seraient toutes concernées), et *en-dessous*, c.-à-d. dans ce qu'on appelle « le mouvement de la société civile » (cf. p. 18). Les experts qui y travaillent ont contourné les institutions politiques qui existent toujours, et ils ont agi sur les mentalités à l'intérieur des institutions, des familles, des écoles, des hôpitaux, des entreprises, des organisations religieuses, des Églises, etc. *La façade institutionnelle est restée debout, mais des étrangers occupent les chambres.* « L'ennemi est à chercher à l'intérieur. Le lieu postmoderne du combat est interne, ce qui explique qu'il n'ait pas encore été identifié par la majorité » (p. 19). Comment cela s'est-il passé ?

Après la guerre froide, l'ONU s'est attribué un mandat éthique et une autorité morale universelle. Elle se présentait comme la seule

---

<sup>3</sup> Non autrement identifiée...

institution capable de rendre la mondialisation *humaine, éthique et durable*. C'est elle qui a voulu promouvoir non seulement des solutions mondiales mais des valeurs et une éthique mondiales. Elle a donc organisé des conférences intergouvernementales entre 1990 et 1996 : sur l'éducation (Jomtien, 1990), les enfants (New-York, 1990), l'environnement (Rio, 1992), les droits humains (Vienne, 1993), la population (Le Caire, 1994), le développement social (Copenhague, 1995), les femmes (Pékin, 1995), l'habitat (Istanbul, 1996), et la sécurité alimentaire (Rome, 1996). Ce *continuum* consistait dans un « paquet [...] intégrant tous les nouveaux paradigmes à l'intérieur d'une nouvelle synthèse culturelle et éthique » (p. 23). Le processus fut adopté en six ans et la phase d'application commença à partir de 1996. « Les agents de la révolution ont veillé jalousement à éviter tout débat qui "rouvrirait" et remettrait en cause le prétendu consensus » (p. 24). Il s'agit donc bien, pour les auteurs, d'un complot programmé de longue date. Les acquis de la mondialisation ont servi à appliquer l'agenda mondial au niveau local, à travers les niveaux régional et national. « D'ores et déjà, la révolution est achevée » (p. 24).

L'ONU a ainsi trahi la déclaration universelle des droits de l'homme en grande partie inspirée par la tradition judéo-chrétienne. Les droits humains ont été corrompus. Le nouveau consensus mondial et ses normes ont été construits par des « experts »<sup>4</sup> qui auraient été choisis en fonction de l'élan idéologique qu'ils ont donné à la révolution. La cible principale des auteurs est à nouveau le protocole de Maputo, dans l'art. 14.2c concernant l'avortement. Désormais, il est clair que l'Occident est à la merci de la contraception, de l'avortement, de la pornographie, etc. (p. 26). On y trouve les nouveaux droits introduits par « les individus ou groupes "fer de lance" de la révolution érotique occidentale » (p. 26) : droits à l'amour libre, de disposer de son corps, à la contraception, à l'avortement, de « choisir » (sic), à la fécondation artificielle, à l'orientation sexuelle. Tous ces droits sont stigmatisés au même titre, sans qu'il y ait de justification ou d'explication d'un tel alignement.

---

<sup>4</sup> On ne dit jamais de qui il s'agit.

Plus grave, « en 1990, les idéologues de la révolution des droits ont pris le pouvoir normatif mondial » (p. 27). Ils y sont parvenus dès 1989 en faisant croire que la « fin des idéologies » entraînait un consensus mondial. Les problèmes de l'humanité seraient selon ces personnes : la dégradation de l'environnement, l'inégalité des sexes, la croissance démographique, les abus contre les droits humains, la pauvreté croissante, le manque d'accès à la santé et à l'éducation, etc. L'ONU prétendrait que ces problèmes sont mondiaux. Alors, l'erreur de « la majorité » fut de croire aveuglément dans la *neutralité de la science* sans prêter attention aux enjeux idéologiques et anthropologiques.

### **Les ONG et « autres acteurs non étatiques »**

Qui sont les experts et agents responsables d'un tel désastre ? « La génération de mai 68, le puissant lobby de contrôle de la population et son industrie multimilliardaire, des ONG éco-féministes et des groupes et universitaires de mouvance postmoderne marqués par l'apostasie occidentale avaient occupé les postes-clefs de l'ONU et dans ses organes spécialisés depuis les années 60. [...] Après 1989, ils se sont présentés comme "les" experts dont la communauté internationale avait besoin pour répondre aux nouveaux défis de l'humanité »<sup>5</sup>. Tout a donc commencé il y a déjà cinquante ans. En outre, les moteurs de la révolution sont « les ONG » et « autres acteurs non-étatiques » qui ont exercé le contrôle effectif sur la machinerie onusienne, et par le Secrétariat de l'ONU sur les États-membres. Les « grandes ONG » ont augmenté leur influence de manière exponentielle et ont été les partenaires du Secrétariat et des agences de l'ONU. Avec ce partenariat ONU-ONG, « il s'est vérifié depuis l'adoption de ce principe que les normes postmodernes de la nouvelle éthique mondiale ont fourni à tous les partenaires leur unique vision commune » (p. 30).

Ce partenariat contribue à déconstruire la démocratie représentative traditionnelle et l'État de droit. Une culture mondiale du partenariat s'est imposée. Elle a imposé ses standards politiques : en-

---

<sup>5</sup> Encore une fois, les acteurs ne sont pas spécifiés... Pourtant, cinquante ans après les faits, on devrait les connaître...

tre autres « la bonne gouvernance, la démocratie participative, le consensus pluri actionnaire, les réseaux transnationaux de gouvernance... » (p. 30). Pour les auteurs, ce qu'on appelle bonne gouvernance implique qu'un gouvernement donne une partie de son autorité morale aux ONG et une partie de ses fonctions au secteur privé. Il serait donc sans cesse tenu à se conformer aux deux partenaires avec lesquels il partage son pouvoir. Un gouvernement devrait renier son identité propre au nom de la bonne gouvernance et renoncer à diriger véritablement les actions de l'État<sup>6</sup>.

Les objectifs des grandes conférences ont été reformulés par l'ONU en Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD). Eux aussi sont contrôlés par « les ONG ». Ces objectifs qui « semblent bons », disent les auteurs, s'imposent cependant de manière à fragiliser notre responsabilité à l'autodétermination. Ils cachent aussi sous « couvert d'égalité des genres » (le thème revient) tout le programme de la *révolution féministe et sexuelle occidentale mondialisée* par l'ONU dans les années 1990. En considérant les huit objectifs du millénaire, on constate que les auteurs les ont réduits au troisième sur l'égalité des genres. Donc cet objectif corromprait tous les autres qui, bien que priorités vitales pour la planète, ne seraient que des paravents. Car tout est interconnecté. Voici les OMD, tous suspectés :

1. Réduire l'extrême pauvreté et la faim.
2. Assurer l'éducation primaire pour tous.
3. *Promouvoir l'égalité des genres et l'autonomisation des femmes.*
4. Réduire la mortalité infantile des deux tiers.
5. Réduire des trois quarts le taux de mortalité maternelle.
6. Combattre le VIH/Sida, le paludisme et autres maladies.
7. Assurer un environnement durable.
8. Mettre en place un partenariat mondial pour le développement.

Pour les auteurs, les OMD (pris dans leur ensemble) « cachent aussi, sous couvert d'« égalité des genres », tout le programme de la révolution féministe et sexuelle occidentale, qui s'est mondialisée à travers l'ONU dans les années 1990. Aussi, est-ce le droit à l'avortement, à la contraception, à l'union libre, à la déconstruction

---

<sup>6</sup> Cette théorie ne repose sur aucune source fiable ni démonstration : c'est une certitude.

de la maternité et de la paternité et ainsi de suite qui finissent par nous être imposés à travers les OMD » (p. 33).

La bonne gouvernance ne relève pas de la représentation démocratique, mais du principe de partenariat qui dépendrait *de facto* de la nouvelle éthique mondiale. Donc la légitimité des gouvernements serait redistribuée à des groupes d'intérêts particuliers souvent radicaux. Il s'agit d'un pouvoir parallèle aux pouvoirs légitimes. Le consensus mondial serait « pluriactionnaire ». Tous les citoyens du monde sont censés s'impliquer et le promouvoir dans tous les secteurs de la vie publique ou privée (cf liste p. 34). C'est une éthique « méta », *au-dessus de tout*. Cette éthique s'impose à tous les niveaux de gouvernement et d'enseignement, même à celui des grandes religions. « Elle crée un lien direct entre elle-même et le citoyen individuel : c'est le propre d'une dictature » (p. 34).

### **Précisions concernant la postmodernité**

« La postmodernité implique une *déstabilisation* de notre appréhension rationnelle et théologique [sic] de la réalité ; de la structure anthropologique donnée par Dieu à l'homme et à la femme ; de l'ordre de l'univers tel qu'il a été créé par Dieu. Le postulat de base de la postmodernité est que la réalité est une construction sociale, que la vérité et la réalité n'ont pas de contenu stable et objectif, qu'en fait elles n'existent pas en soi » (p. 36)<sup>7</sup>. Donc, puisque le « donné » n'existe plus, on peut déconstruire et reconstruire toutes les normes et structures sociales, politiques, juridiques, spirituelles. C'est le droit absolu de choisir. « L'éthique postmoderne célèbre les *différences*, la *diversité des choix*, la *diversité culturelle*, la *liberté culturelle*, la *diversité sexuelle* (différentes orientations sexuelles) »<sup>8</sup>.

Cette exaltation du droit de choisir nous paraît contredire l'affirmation que les valeurs postmodernes auraient un caractère *normatif*. Car, selon les auteurs, pour exercer son droit de choisir,

---

<sup>7</sup> Juste avant, les auteurs se réfèrent à mai 68 et à Marcuse « père postmoderne de la révolution culturelle occidentale ». Seul auteur cité dans la démonstration, sans référence à une œuvre ou à une théorie particulière.

<sup>8</sup> Toujours cette référence.

l'individu *doit* pouvoir se libérer de *tout* cadre normatif (sémantique, ontologique, politique, moral, social ou religieux). Cette libération est un impératif, elle passe par la *déstabilisation* et la *déconstruction* de tous les repères (langage, tradition, l'être [sic], institutions, vérité, identité, etc.). Cela concerne *tout ce qui est considéré comme universel, c'est-à-dire relevant des valeurs judéo-chrétiennes* et de la révélation divine. Les auteurs renvoient à la déclaration universelle des droits de l'homme où tous les hommes sont déclarés libres et égaux en dignité. Celle-ci avait une « dimension transcendante » (cf. p. 38-39).

Le droit de choisir s'exerce *contre* la loi naturelle, les traditions, la révélation divine. Il n'y aurait plus de cadre moral objectif et transcendant. Cela permet de faire des choix intrinsèquement mauvais « avortement, homosexualité, "amour libre", euthanasie, suicide assisté, rejet de toute forme d'autorité, "tolérance" obligatoire de toutes les opinions » (p. 39), etc. « Le droit de choisir l'arbitraire est devenu la norme fondamentale de l'interprétation actuelle des droits et le référent [sic] fondamental de la nouvelle éthique mondiale. Il remplace et "transcende" le concept traditionnel d'universalité » (p. 39). Il n'y a plus de référence « aux valeurs divines, chrétiennes et même pas à la "loi éternelle" inscrite dans le cœur des hommes » (p. 39). Bien plus, le droit n'a pas à être « *construit* car une loi éternelle est inscrite au cœur de tout homme, le droit doit seulement être *reconnu* et *éclairé* » (p. 40). C'est le fondement de l'universalité et il est déclaré universel. La nouvelle éthique post-judéo-chrétienne veut légaliser la « liberté sexuelle » (de nouveau). Ce droit est le résultat d'un « processus constructiviste » sans légitimité mais qui déconstruit les fondements du droit.

Les auteurs affirment ne pouvoir définir clairement les mots et expressions qu'ils attaquent parce que « les experts les ont forgés en refusant *explicitement* de les définir, car cela limiterait la possibilité de les interpréter et cela contredirait la *norme* du droit de choisir ». Cette fluidité des concepts qui s'élargissent sans cesse et leur absence de définition claire n'empêchent pas les auteurs de les déclarer pervers et destructeurs. « Les ingénieurs sociaux disent qu'ils sont holistiques parce qu'ils seraient *inclusifs* de tous les

choix possibles » (p. 42). Le flou ne fait donc que s'approfondir, ce qui n'empêche qu'ils seraient tous condamnables. L'identité des « ingénieurs sociaux » n'est pas précisée. Un autre exemple présenté concerne à nouveau la santé reproductive et le « gender » à propos de la « pseudo-définition » de la santé reproductive de la conférence du Caire de 1994 (§ 7.2). L'imprécision du texte permet aux auteurs d'y déceler tout ce qu'ils veulent combattre dans ce domaine (voir plus haut). Leur position est claire : « Aussi la santé reproductive est-elle le cheval de Troie du lobby du droit à l'avortement et de la révolution sexuelle. [...] Elle] est devenue l'une des normes les plus appliquées de la nouvelle éthique mondiale » (p. 42).

De même pour le « concept-clef » du « gender » à la conférence de Pékin de 1995. Il intègre lui aussi la santé reproductive. C'est aussi un principe de déconstruction de la structure anthropologique de l'homme et de la femme. « Le gender est le cheval de Troie de la révolution féministe occidentale dans ce qu'elle a de plus radical. Il est au cœur des priorités mondiales de développement et en particulier des Objectifs pour le Développement du Millénaire » (p. 43). D'après les auteurs, l'éthique mondiale mettrait l'« orientation sexuelle » (bisexualité, homosexualité, lesbianisme, hétérosexualité) et l'idéologie du genre sur un même pied d'égalité. De même, la conférence du Caire a introduit le concept de « famille sous toutes ses formes » qui inclut les familles traditionnelles, reconstituées et constituées de parents du même sexe.

Selon l'éthique postmoderne, l'individu est le « libre créateur » de son destin et d'un nouvel ordre social. Il peut choisir d'être homosexuel aujourd'hui et bisexuel demain (orientation sexuelle). Les enfants peuvent choisir leur propre opinion, indépendamment des valeurs qu'ils reçoivent de leurs parents (droits des enfants). Traités comme des citoyens égaux, ils participent maintenant aux décisions politiques qui affectent leur vie (parlements des enfants, parlements des jeunes) [...], le contenu de l'éducation ne comporte plus de connaissances stables et objectives, mais devient un moyen d'acquérir des compétences pour vivre [...] et jouir d'un maximum de bien-être. Les femmes jouent des rôles masculins dans la société (société *unisexe*) (p. 45-46).

Les accusations se poursuivent. « Les ONG font la politique mondiale et les gouvernements s'alignent sur leur éthique (bonne gouvernance). Les groupes de femmes "clarifient" la doctrine de l'Église et la démocratisent (clarification des valeurs, démocratie participative). [...] La santé reproductive représente le droit de ne pas procréer. Nous sommes des citoyens égaux jouissant de droits égaux et reliés entre nous par un contrat sans amour » (p. 46). La nouvelle éthique impose une nouvelle hiérarchie des valeurs, comme le plaisir *au-dessus* de l'amour, le droit des femmes *au-dessus* de la maternité, le droit de choisir *au-dessus* de la loi éternelle inscrite dans le cœur des hommes, etc. Bref, l'immanence *au-dessus* de la transcendance. « Dans la société postmoderne, l'ennemi est insaisissable, caché, légions, interne aux institutions, "amical", diffus, incohérent, décentralisé, silencieux, invisible, mondial » (p. 47-48). Tout cela est au service de la propagation culturelle de l'apostasie. La description du mal qui mine l'humanité est donc proprement affolante.

### « L'Église a choisi l'esprit du monde »

Les chrétiens sont accusés de ne pas faire la différence entre l'Évangile et l'agenda des ONG. Les nouveaux concepts remplacent l'Évangile. « Nous prêchons les droits de l'homme, le développement durable et les *Objectifs pour le développement du Millénaire* au lieu de prêcher l'Évangile » (p. 51). Le « nous » ici n'est pas précisé. Par conséquent, les fidèles qui n'ont pas la conscience aussi formée que celle de nos auteurs peuvent perdre graduellement la foi. Il semble y avoir incompatibilité totale entre la doctrine sociale de l'Église et les grands objectifs humanitaires de l'ONU, quel que soit le domaine concerné. Il ne s'agit pas de favoriser l'autodétermination, la créativité et l'autonomie des identités. Ces attitudes sont visiblement immorales pour les auteurs (cf. p. 53). L'Église a choisi l'esprit du monde, « finissant par ne plus être elle-même, mais cependant radicale dans ses égarements » (p. 55). La gouvernance ecclésiale doit retrouver sa vocation profonde de peuple de Dieu. L'Église a abusé de son titre d'« experte en humanité ».

Loin d'avoir fait preuve d'expertise et de zèle missionnaire, la communauté chrétienne occidentale a ignoré les implications de la

nouvelle éthique mondiale dans les domaines les plus vitaux pour la personne et l'avenir de l'Église, ceux précisément dont l'intelligentsia chrétienne [il n'est pas dit de qui il s'agit] a d'ailleurs parlé *ad nauseam*, livre sur livre, conférence après conférence : l'amour humain, la famille, l'éducation, la santé, la théologie du corps, la vie et la mort, Dieu « sans être », la culture et la nature, les grands thèmes où, malgré les apparences pléthoriques, l'incurie et la confusion des décideurs se sont avérés les plus notoires. [...] Une faillite intellectuelle analogue [à ceux qui n'ont pas eu le courage de lire en temps opportun *Le manifeste communiste* et *Mein Kampf*] s'est produite sous nos yeux. Les documents de l'ONU et de ses agences n'ont pas été pris au sérieux. La révolution culturelle des années 1968-2000 a été précédée d'une *génération de théologie en désarroi*. Elle a envahi sans résistance les communautés anciennes et les organes vitaux de la culture chrétienne (monastère, maison de formation des religieux, séminaire, université, média et soins de santé) dont beaucoup ont accepté [...] de se soumettre à la gouvernance des experts du *Zeitgeist* (p.61-62)<sup>9</sup>.

La fin du document (p. 62-73) donne des conseils à l'Église pour qu'elle se réforme enfin dans le sens de l'analyse des auteurs pour faire face à l'apostasie générale de l'humanité.

## Une identité fondée sur l'exclusion

À la fin de cette démonstration, le lecteur qui y adhère se sent inévitablement seul, très seul... entouré de comploteurs ! Ceux et celles qui refusent de donner leur assentiment se sentent agressés : ils sont eux-mêmes du côté des comploteurs, donc complices ! C'est ce qu'on appelle un discours qui divise, qui oppose les gens les uns aux autres, qui pousse au conflit... et pourtant il plaît à un nombre limité de hauts responsables catholiques. Comment expliquer autrement qu'un tel discours ait figuré aux programmes du Congrès *Mulieris Dignitatem* (Rome, 2008), du deuxième Synode Africain (Rome, 2009) et de l'Assemblée plénière du Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar (SCEAM, Accra 2010) ? Voilà ce qui a poussé *Spiritus* à inviter ses lecteurs à

---

<sup>9</sup> Le terme *Zeitgeist* n'est pas défini mais semble avoir contaminé tous les rouages de l'Église.

réfléchir un moment à l'objectif et aux effets de ce discours dans un continent qui a inscrit la réconciliation en tête de la liste de ses priorités<sup>10</sup>.

## **Se méfier de tous les autres**

La prétendue approche « sémantique » au début du livret peut séduire par sa simplicité et paraît à première vue justifiée. Personne ne peut nier que les mœurs évoluent, qu'on assiste à des glissements non désirables, que des responsables d'agences de l'ONU et des ONG les plus influents abusent de leur position pour forcer certains gouvernements africains à entériner des mesures qui vont à l'encontre de la culture et plus particulièrement des normes éthiques auxquelles la population est attachée. Ces basses manœuvres ont sans doute un effet déstabilisateur et contribuent à la confusion généralisée, y compris chez les catholiques. De la part d'une journaliste qui côtoie les milieux internationaux depuis plus d'une décennie<sup>11</sup> on s'attendrait cependant à une information solide sur de tels développements.

Le problème, c'est que la démonstration ne s'appuie sur rien de concret. Le lecteur est tout simplement inondé de théories de complot ! L'histoire des temps modernes montre que la théorie du complot apparaît dès que des personnes se sentent menacées dans leurs certitudes par des événements qu'elles ne maîtrisent pas et qu'elles cherchent cependant à contrer. La mondialisation a déjà donné naissance à diverses théories à propos d'un « nouvel ordre mondial ». Des « maîtres du monde », occultes et bien organisés en

---

<sup>10</sup> Il serait également intéressant de soumettre ce discours à une critique du point de vue de la théologie morale, de l'éthique, etc. La place disponible à l'intérieur de ce dossier nous oblige de faire un choix. Par ailleurs, les fondements scientifiques de ce livret sont tellement faibles qu'il ne vaut pas vraiment la peine d'y prêter attention. Nous parlons de cet ouvrage, non parce qu'il est important, mais parce qu'on lui a accordé beaucoup d'importance ! Pour un éloge inconditionnel voir [www.vatican-magazin.de/archiv:2007:35-44%20disputa.pdf](http://www.vatican-magazin.de/archiv:2007:35-44%20disputa.pdf).

<sup>11</sup> Sur la toile (entrez le nom Marguerite Peeters dans google et vous serez servis, du moins en anglais) M. Peeters se présente et est souvent présentée comme journaliste, spécialisée en organisations internationales, droits humains, changements culturels et postmodernité.

réseaux, déploient un projet de conquête ourdi de longue main. Ces ennemis de l'humanité sont la cause principale de tous les maux actuels. Ils ont des complices dans toutes les institutions. Ce type de théorie – qui devient vite idéologique et qui est sans vraie démonstration comme dans le cas qui nous préoccupe – « constitue un simulacre de science sociale »<sup>12</sup>, écrit P. A. Taguieff. Ce schéma explicatif de la domination du monde par une minorité de puissants rassure leurs auteurs (qui donnent ainsi un sens à leur combat) mais trouble les destinataires.

Les auteurs jonglent avec un nombre démesuré de notions supposées trahir les intentions réelles de ceux qui les utilisent. Certaines, comme « connaissance », « croissance » et « identité culturelle » se situent dans le contexte judéo-chrétien et sont donc bonnes. Entendez : ceux qui les utilisent sont bons. D'autres notions, par contre, comme « compétences », « équilibre » et « diversité culturelle » se situent en dehors du contexte judéo-chrétien et sont donc mauvaises. Entendez : ceux qui les utilisent sont mauvais, ce sont des comploteurs. Les auteurs ne font pas le moindre effort dans le cadre de cet ouvrage pour apporter des justifications scientifiques<sup>13</sup>, mais pointent du doigt tous les ONG, les agences de l'ONU, les chrétiens dits progressistes, etc. Le terme « tous » revient constamment... Les auteurs ne parlent pas en tant qu'analystes, mais plutôt comme des activistes politiques<sup>14</sup> en pleine campagne électorale ! Le message au lecteur est clair : méfiez-vous et tenez-vous loin de tous ceux qui ne parlent pas comme nous, ce sont des

---

<sup>12</sup> P. A. Taguieff, *L'imaginaire du complot mondial, aspects d'un mythe moderne*, Paris, Mille et une Nuits, 2006, p. 17. Plus loin, il ajoute : « Pour celui qui croit à un complot, contester l'existence du complot, c'est prouver qu'on en fait partie » (p. 45).

<sup>13</sup> Il est vrai qu'on peut en trouver dans d'autres écrits de M. Peeters (surtout des références à des rapports de l'ONU), mais c'est ce livret qui est largement diffusé en Afrique.

<sup>14</sup> Il suffit de consulter le site de M. Peeters pour se rendre compte qu'elle se situe effectivement dans le camp de « Conservative America » qui combat ce que ce courant appelle le « Global Left » et ses complices. Les cibles principales de leur colère (approche dont les protagonistes de ce courant sont très fiers) sont l'ONU et ses agences, l'Union Européenne et les ONG. Ils défendent *la famille, la patrie, la tradition*. D'où les réactions excessives contre tout ce qui affecte les traditions familiales (théorie du genre, santé reproductive, etc.). Pour un aperçu général de ce courant aux États-Unis, lire l'article « Conservatism in the United States » dans *Wikipedia*.

comploteurs, vous êtes en danger ! Cessez de fréquenter les autres, fiez-vous uniquement aux « nôtres ».

## **Le fantasme de persécution mondiale**

Encore une fois, nul ne nie qu'il y ait actuellement des déplacements graves en matière de morale reproductive et sexuelle, et que des agences internationales ont tenté de généraliser leurs options et même parfois de les imposer aux pays en développement, faisant fi de leurs cultures et de leurs religions. L'Église ainsi que certains pays plus lucides ont critiqué les excès du protocole de Maputo. Ce combat se poursuit, entre autres dans le débat éthique qui agite actuellement la France<sup>15</sup>. L'apport d'une journaliste qui a suivi ces développements pendant plus d'une décennie devrait être a priori intéressant, surtout quand elle est en mesure d'identifier les acteurs principaux, les mécanismes de transfert et d'imposition, la frustration des dirigeants africains, etc. Au lieu d'éclairer le lecteur sur ces points, les auteurs se bornent à décrire la débauche sexuelle et pornographique de l'Occident qui s'enfonce dans l'apostasie généralisée. Description tellement caricaturale qu'elle en devient risible.

Il apparaît que les auteurs réduisent ce qu'ils appellent la « nouvelle éthique mondiale » aux questions de morale sexuelle et reproductive. Leur inquiétude pour les questions de sexualité (présentées souvent dans un amalgame entre contraception, avortement, famille recomposée, lesbianisme, etc.) les pousse à imaginer un complot mondial qui est déjà arrivé à ses fins et que ni les intellectuels ni l'Église n'ont décelé avant eux. Dans ce document, les questions de sexualité et de reproduction reviennent dans 23 des 40 premières pages, au moins sous forme allusive).

---

<sup>15</sup> Voici un ouvrage d'une féministe radicale, protagoniste de la théorie du genre, qui a été traduit en français : Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, la Découverte, 2005, 284 p. Il s'agit effectivement d'une mise en cause des fondements de la société. Courant de pensée qui séduit certains intellectuels en France, mais nous doutons qu'il puisse avoir une réelle influence en Afrique. Pour un aperçu et une bonne réflexion pastorale sur les défis réels en Afrique, lire Emmanuel Kwazifwanga, *Identité et mission du chrétien aujourd'hui*, Kinshasa, Mediaspaul, 2009, 94 p.

Ce qui semble être une obsession par rapport aux questions de sexualité et de reproduction les pousse à ramener toutes les évolutions récentes de la planète à ce problème. Même la nouvelle gouvernance et l'élaboration des lois sont évaluées par rapport à celles-ci. Bien plus, tout le travail « des ONG » sans autre précision et des « agences de l'ONU », aussi bien que les OMD sont réduits à ces questions de sexualité et de reproduction, dans ce qui semble être un fantasme de persécution mondiale. On l'a vu, les huit objectifs du millénaire qui touchent des enjeux humains, économiques, politiques mondiaux de première importance sont réduits au troisième objectif concernant le genre et la reproduction. Le reste des problèmes du monde (lutte contre la pauvreté, amélioration de la santé, lutte contre les grandes pandémies) semble être tout à fait secondaire<sup>16</sup>. Le complot est « démontré » à propos des grandes conférences gouvernementales de l'ONU qui ont été programmées dans un continuum afin d'y infiltrer en six ans toutes les dérives de la nouvelle culture mondiale. Ce fut le travail occulte des experts non identifiés qui ont travaillé durant cinquante ans pour s'infiltrer partout et tout noyauter. Jamais on ne cite un nom ou un document à leur sujet. Il s'agit donc d'un journalisme médiocre : très peu d'informations, la plupart vagues (invérifiables), sur un champ aussi vaste que la planète, des théories de complot à volonté, et beaucoup d'interprétations sous forme d'avalanche d'évidences irréfutables. Par contre, un journalisme de qualité se caractérise par une information riche, soigneusement ciblée et identifiée (ce qui permet au lecteur de la vérifier) et une interprétation prudente<sup>17</sup>.

---

<sup>16</sup> Ce qui est tout à fait cohérent avec l'agenda de « Conservative America » qui s'oppose aux huit objectifs. « Réduire la faim dans le monde », par exemple, est traduit comme « mettre fin à... », ce qui suppose « une vision utopique » qui conduit à l'action politique visant à limiter la liberté des gens aisés (conservateurs). Ceux-ci sont prêts à contribuer à la distribution de vivres aux pauvres, mais s'opposent avec acharnement à tout ce qui pourrait conduire à une modification de la situation sociale de ceux-ci. Il est permis d'aider celui qui est dans la misère, mais pas d'éliminer la misère. Idée peu compatible avec l'Évangile, d'où la nécessité de réduire tous les objectifs au troisième pour les dénoncer ensuite comme faisant partie d'une culture de la mort.

<sup>17</sup> Cf. infra p. 491-497 pour un exemple de journalisme de qualité.

## Fermeture totale

Bien sûr, il n'est pas raisonnable d'exiger la rigueur scientifique habituelle dans un pamphlet de popularisation. Mais ce livret se passe de toute rigueur scientifique et se lance sans réserve dans les amalgames entre les concepts et les situations évoqués et l'absence de démonstration comme de référence. Il s'agit d'affirmations unilatérales sans aucun moyen d'en vérifier la pertinence. La notion de postmodernité, par exemple, est montée de toutes pièces selon des critères jamais clairement définis. La façon d'affirmer le caractère systémique de tous les concepts les plus variés sans jamais définir leur teneur montre un déficit de formation philosophique, théologique et en sciences humaines. Déficit qui explique probablement pourquoi les auteurs se sentent autorisés à donner des leçons aux intellectuels<sup>18</sup> et à l'Église qui n'ont rien compris avant eux. Quelle est cette « génération de théologie en désarroi » ? Quels en sont les auteurs et leurs œuvres ? Qu'est-ce que la gouvernance des experts du *Zeitgeist* qui ont tout infiltré ? Autant de questions qui ne reçoivent pas de réponse.

À propos de quelques questions de fond, notons la fermeture totale par rapport à d'autres apports culturels ou religieux dans le monde. Ce qui est judéo-chrétien est universel et les droits de l'homme en sont le produit. Il y a un refus total de l'égalité de valeur des cultures. Il y a ensuite la présentation de l'homosexualité comme un libre choix, allant à l'encontre de toutes les recherches en ce domaine (dont les publications de feu X. Thévenot, moraliste réputé de la catho de Paris). Les auteurs parlent d'une définition des « rôles » masculins et féminins sans donner les critères de diversification et leur justification. Ils dénoncent l'égalité des citoyens et des droits et toute forme de démocratie participative. Les femmes sont faites pour la maternité et les étudiants n'ont pas à choisir leur cursus ni à organiser leur parlement comme espace d'apprentissage de la démocratie.

Une critique adressée par eux à une catégorie de chrétiens ne pourrait-elle pas s'appliquer aux auteurs ? « Les uns se sont cou-

---

<sup>18</sup> Le courant « Conservative America » dont le « Tea Party » fait partie, se vante publiquement de son anti-intellectualisme.

pés à des degrés divers du concile et du pape par conservatisme, une attitude qui n'est jamais à court d'arguments et interprète la situation présente de l'Église et du monde à la lumière de leurs propres pensées de manière pessimiste et faussement apocalyptique » (p. 58).

## **Se prendre en charge soi-même au lieu de se présenter comme la victime d'un complot**

Nous sommes quelque peu étonnés de voir comment certains théologiens africains, si jaloux de leur autonomie et fiers de leur indépendance et de leur créativité, s'alignent sans aucun esprit critique sur ce discours dans des publications destinées à la formation ou dans le cadre de colloques<sup>19</sup>. Ainsi que certains évêques et même des conférences épiscopales.

On peut envisager quelques réponses. Il y a d'abord le fait que M. Peeters aurait été introduite au Vatican par certaines autorités ecclésiastiques très proches du courant républicain américain, avec de puissants moyens financiers. Ensuite, en dénonçant les dérives réelles en matière de reproduction et de sexualité, elle rencontre les préoccupations de nombreux évêques devant un laxisme moral parmi les populations africaines. Ils sont ravis d'entendre finalement quelqu'un qui dit ce qu'ils aiment entendre. Cela peut être un piège. Il est beaucoup plus facile de dénoncer les agences de l'ONU et les ONG en général et de les accuser de tous les maux que de faire son examen de conscience. L'Église d'Afrique ne risque-t-elle pas de continuer à expliquer tous ses maux en accusant l'étranger – et particulièrement les Occidentaux – tout en multipliant les demandes d'aides extérieures, qui ne vont pas toujours aux plus pauvres ?

Il existe une dérive morale en Afrique : une licence sexuelle et des ruptures familiales nombreuses. Elles ne peuvent être expliquées

---

<sup>19</sup> Voici un exemple éclairant: A. Kibadi Moshe, « La vie consacrée au défi de la "nouvelle éthique mondiale" », dans *L'identité des consacrés à l'épreuve des cultures*. Actes du II<sup>e</sup> colloque national sur la vie consacrée en R.D. Congo, 26/1-2/2009, Kinshasa, Médiaspaul, 2010, p. 172-184. L'auteur reprend ce discours presque mot à mot et sans aucune critique ou preuve.

uniquement par l'influence étrangère pervertie par la postmodernité. Elles sont aussi la conséquence, dans de nombreux pays, de l'irresponsabilité des élites catholiques elles-mêmes en matière matrimoniale et économique. Dès que certains hommes politiques catholiques gravissent des échelons ou que des hommes d'affaires s'enrichissent, une des premières décisions est de renouer avec la polygamie (système diamétralement opposé à l'autonomie absolue de la femme propagée par les théoriciennes du genre !), dans sa version contemporaine, c'est-à-dire sans engagement légal vis-à-vis des femmes mais en multipliant les « bureaux ».

Les enseignants catholiques, de leur côté, sont fréquemment accusés d'avoir engrossé leurs élèves et les curés sont régulièrement obligés d'intervenir dans les écoles catholiques. Il ne fait pas de doute que la mondialisation accélère les mutations en Afrique et donne accès à des informations et à des modèles de comportement qui posent problèmes. D'où la nécessité d'éduquer les jeunes et les communautés religieuses à une bonne gestion des médias et de... leur liberté<sup>20</sup>. Se présenter en victime d'un complot mondial pour au final culpabiliser l'Europe... et en même temps lui demander plus de subventions n'est pas cohérent de la part des responsables qui diffusent le discours de ce livret. Que celui-ci ouvre un débat, pourquoi pas, mais que les théologiens et responsables religieux citent ce document mot à mot et sans esprit critique pour effrayer et culpabiliser les chrétiens d'Afrique, après ceux d'Occident, cela nous paraît discutable et risqué. L'Afrique se sent déjà souvent marginalisée. Promouvoir une identité catholique fondée sur l'exclusion et la division (il y a des ennemis parmi nous !) n'aidera pas à la sortir de cet isolement imposé.

Bernard Ugeux et Eric Manhaeghe

---

<sup>20</sup> La première session de formation continue qui a été demandée l'an dernier (2010) à l'un des auteurs de cet article portait sur « l'impact de la mondialisation sur la vie consacrée ».

**« Venez à l'écart...**

***pour vous reposer un peu »***

***Le Centre de spiritualité missionnaire Théophile Verbist  
à Kinshasa (RDC)***

*Jos Das*

*Membre de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (CICM –  
scheutistes), le P. Jos Das exerce depuis 46 ans comme missionnaire en  
République Démocratique du Congo. Il a occupé plusieurs fonctions dans  
sa congrégation et dans la pastorale, surtout dans la formation de laïcs  
en charge de communautés de village. Il a en outre été membre de  
l'équipe du Centre d'Information et d'Animation Missionnaire (CIAM) à  
Kinshasa et directeur des éditions de l'Épiphanie. Depuis un an, il est le  
directeur et un des animateurs du Centre Théophile Verbist à Mbudi  
(CTV-Mbudi) dans la périphérie de Kinshasa.*

L'identité catholique est une identité de relation, donc toujours en devenir. Ouverte à tous nos frères et sœurs en humanité, elle se définit davantage par l'agir que par le dire, ce qui peut devenir « stressant », surtout dans des situations de précarité telles que nous les connaissons en République Démocratique du Congo (RDC). Ceci est particulièrement vrai pour les hommes et les femmes d'Église qui consacrent toute leur vie au service du prochain et se sentent parfois dépassés, voire épuisés. Jésus lui-même les invite à ralentir de temps en temps leur rythme de vie et de travail. « Les apôtres se réunissent auprès de Jésus, et ils lui rapportèrent tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné. Et il leur dit : "Venez-vous-mêmes à l'écart, dans un lieu désert, et reposez-vous un peu." De fait, les arrivants et les

partants étaient si nombreux que les apôtres n'avaient pas même le temps de manger. Ils partirent donc dans la barque vers un lieu désert, à l'écart » (Mc 6, 30-32).

Le Centre Théophile Verbist (CTV) à Mbudi près de Kinshasa se veut un tel « endroit à l'écart » où l'agent pastoral ou le missionnaire peut se retirer pour être avec Jésus et d'autres disciples... Le CTV propose des temps de mise à jour en vue d'un renouveau personnel : renforcer la relation avec le Seigneur pour donner ensuite une nouvelle vigueur aux relations avec les gens auxquels le missionnaire se sait envoyé. Il s'agit d'un ensemble de services proposés aux diocèses et instituts de vie consacrée de la RDC et d'autres pays d'Afrique francophone dont les moyens financiers sont limités. Pas question de rêver de grandes innovations, de programmes sophistiqués qui s'étendent sur un an ou davantage... Les sessions sont brèves (six et douze semaines), la vie communautaire est caractérisée par une grande sobriété, les séances sont animées par des confrères et consœurs compétents dont la plupart exercent dans les environs... Dans cet article, je ne présenterai aucune nouveauté au lecteur, mais je montrerai qu'il est possible de se ressourcer, même si on ne dispose que de moyens très modestes.

## **Expérience communautaire**

Le CTV ne propose pas des programmes de cours magistraux, mais bien deux types différents d'expérience communautaire où la contribution de chaque participant est plus importante que l'apport intellectuel de l'intervenant. Celui-ci présente un état de la question (aperçu de plusieurs points de vue, perspectives, etc.) qui constitue le point de départ pour le travail en petits groupes. Au cours de ces échanges, les participants enrichissent le thème proposé de leurs propres expériences, ce qui conduit normalement à un élargissement et un approfondissement considérables. La mise en commun des échanges en petits groupes est souvent l'occasion de débats vifs qui permettent à l'intervenant de proposer une synthèse originale reflétant la situation réelle sur le terrain.

L'équipe des intervenants est constituée majoritairement d'Africains, religieux, religieuses, prêtres diocésains et laïcs, et de quelques missionnaires étrangers qui vivent et travaillent depuis de nombreuses années en Afrique. Il s'agit d'hommes et de femmes qui ont réussi à s'intégrer dans une culture locale, qui connaissent la pensée africaine et l'apprécient. Tous les intervenants sont des personnes dévouées et compétentes ; leur contribution est importante, mais doit être complétée par l'interaction avec les participants. Ceux-ci vivent pendant six semaines ou trois mois en communauté mixte (multicongrégationnelle, multiculturelle, etc.). Expérience qui aide les participants à s'ouvrir davantage à l'autre, à acquérir une plus grande maturité humaine, ce qui conduit à une consolidation des relations avec les autres, y compris ceux qui sont vraiment « autres », c.-à-d. très différents de moi. Expérience donc qui contribue à vivre l'identité catholique, l'ouverture à tous...

## **Session de ressourcement**

L'équipe du CTV propose un programme de ressourcement de douze semaines, appelé R-12, destiné à des religieuses, religieux et prêtres diocésains. L'objectif est d'aider les participants à évaluer leur propre vie sous tous les aspects : humain, psychologique, théologique, spirituel, apostolique, pastoral, communautaire. Des animateurs et animatrices compétents et expérimentés les accompagnent pendant les trois mois. Il s'agit d'une expérience communautaire qui se fait dans un environnement africain et la majorité des animateurs et animatrices sont des Africains, ce qui devrait conduire à un ressourcement qui colle à la vie concrète de chaque participant. Beaucoup font de cette période d'arrêt et de recul un temps d'action de grâce pour la bonté et la présence de Dieu dans leur vie. D'autres la vivent comme un temps de guérison de blessures intérieures, un temps pour un nouveau départ... À la fin de la session, les participants se rendent compte qu'ils viennent de prendre un nouvel élan pour une vie plus belle et plus épanouie, sous le regard de l'amour de Dieu.

Le contenu du programme de ressourcement (R-12) est interdisciplinaire. Le participant est invité à réfléchir à sa vie personnelle : qui suis-je vraiment à cette étape de mon parcours ? quelle personne veux-je devenir ? quelles étapes de croissance d'épanouissement humain, psychologique et spirituel puis-je discerner ? (semaine 1). Un temps assez long est consacré à la place de l'affectivité et du développement de la maturité dans le contexte du ministère de chacun (semaine 4). D'autres temps de réflexion en commun aident le participant à examiner sa propre spiritualité par rapport à son engagement concret, avec une attention particulière pour la coopération entre hommes et femmes responsables dans l'Église d'aujourd'hui (semaine 7). Vers la fin de la session, chacun, aidé par les autres, s'efforce de répondre honnêtement à la question : comment suis-je en train de vivre le « milieu de ma vie » ? (semaine 11, les participants ont entre 35 et 55 ans).

D'autres thèmes concernent plutôt des questions théologiques et les problèmes concrets que le participant rencontre dans son ministère. En premier lieu, le développement actuel de la pensée et du langage théologiques en Afrique avec une attention particulière pour le dialogue interreligieux (semaine 2). Ensuite, des questions de droit canonique et de célébration de la liturgie (semaine 3). La RDC et bien d'autres pays d'Afrique sont déchirés par des conflits, le plus souvent violents. D'où la préoccupation des responsables de l'Église de mettre en œuvre et d'accompagner des processus de réconciliation. L'apprentissage de méthodes de communication sociale et la réflexion approfondie sur la communication non violente se situent dans ce contexte (semaine 5). Une autre semaine est consacrée aux questions de bioéthique et de morale en général, surtout en ce qui concerne la gestion des biens et des personnes (semaine 6). En Afrique, la mondialisation est parfois considérée comme une menace mortelle (cf. article précédent, p. 438-457), d'où l'utilité d'une réflexion sereine sur ce phénomène qui peut acquérir une nouvelle signification dans le cadre de l'interculturalité (semaine 8). Cet ensemble de réflexions et d'échanges prépare les participants à l'élaboration d'une synthèse : que signifie la mission de l'Église au service du Royaume dans mon contexte concret ? Il va de soi que l'attention des participants porte surtout sur les aspects « justice, paix et intégrité

de la création » (semaine 9). La dernière semaine de cette série est centrée sur l'exercice du leadership dans l'Église d'aujourd'hui (semaine 10).

Tout cela ne ressemble pas beaucoup à un repos... et pourtant ! Le fait que la session ait lieu dans une communauté qui partage tout (prière, repas, petits services communautaires quotidiens, récréation) et que l'on respecte le rythme de chacun, crée déjà un climat de repos pour des gens habitués à vivre dans un environnement très exigeant (tensions, conflits, misère, etc.). Pas besoin de courir continuellement au plus pressé... on a le temps de réfléchir et d'échanger. Il y a surtout le temps de se trouver en présence du Seigneur, seul ou en communauté. En dehors des temps quotidiens de prière, une récollection de fin de semaine et une retraite d'une semaine (12) sont programmées. Malgré cela, des rumeurs circulent prétendant que le CTV à Mbudi est un Centre ecclésial de réclusion ou de réforme disciplinaire ! Il s'agit au contraire d'une source d'eau vive, qui redonne de l'énergie aux participants et améliore leur qualité de vie, ce qui conduit à une plus grande efficacité et à de meilleurs résultats dans leur ministère.

## **Session pour formateurs et formatrices**

La session pour formateurs et formatrices (R-6) est un programme de formation de six semaines destiné à des hommes et des femmes appelés à un ministère de formation initiale dans l'institut de vie consacrée auquel ils appartiennent. Dans certains continents, on peut facilement proposer un programme qui dure environ un an. Les moyens financiers de la plupart des familles religieuses en RDC et dans d'autres pays d'Afrique nous obligent à offrir un programme plus modeste, mais faisable, fût-ce au prix de sacrifices. La session de six semaines aide les confrères et consœurs à se mettre un moment à l'écart et à réfléchir dans une atmosphère détendue à ce nouvel appel du Seigneur. Nous savons que c'est Dieu qui est le premier et principal formateur des cœurs, mais il n'agit pas dans le vide. Sa sollicitude pour ceux qu'il appelle à suivre son Fils de façon radicale passe par d'autres personnes, des aînés. Ceux-ci désirent accomplir cette mission avec compétence,

avec confiance et dans un esprit de foi. Même dans une situation de précarité, il est nécessaire de faire ce qui est possible pour se préparer à cette tâche car il s'agit de la vocation et de l'avenir de jeunes gens qui répondent généreusement à un appel de Dieu. Il s'agit donc d'une tâche de collaboration avec Dieu lui-même.

Six semaines, c'est peu ! D'où l'accent mis sur les enseignements et orientations bénéfiques pour la vie de consacrés des participants, ainsi que pour leur ministère comme formateurs ou formatrices. Il y a évidemment aussi du temps pour des échanges en petits groupes accompagnés par les intervenants. La plupart des participants assument déjà une tâche dans la formation initiale, ce qui rend les ateliers plus riches et proches de la réalité vécue.

Le contenu de cette session veut aider chaque participant à répondre à la question : quels religieux, quelles religieuses voulons-nous former pour quelle Église dans le monde d'aujourd'hui ? Ici aussi, la première question est celle de l'identité du participant : qui suis-je ? qui suis-je appelé à devenir comme formateur ? Il est évident que Dieu ne choisit pas des notions, des types ou des figures pour accompagner les jeunes qui répondent à son appel. Il a besoin de personnes réelles avec une identité propre. Pendant la première semaine, les participants s'efforcent de se comprendre eux-mêmes comme collaborateurs étroits du Dieu qui appelle. La deuxième semaine est consacrée à l'acquisition des aptitudes pédagogiques indispensables au plan émotionnel. L'accompagnement suppose le discernement, d'où la nécessité de se familiariser avec les critères de discernement (semaine 3). Les participants vivent le charisme de leur institut. Un partage sur la façon dont ils le font est toujours intéressant et peut déjà les aider à découvrir comment transmettre ce charisme aux jeunes qu'ils accompagnent (semaine 4). Une réflexion sur Église, vie consacrée et mission permet de faire une synthèse (semaine 5) et prépare déjà à l'exercice du leadership religieux (semaine 6).

## **En guise de conclusion**

La formation continue n'est pas évidente dans une Église qui doit faire face à d'énormes défis. On est facilement tenté de la considé-

rer comme un luxe qu'on ne peut plus se permettre. Tentation à laquelle il faut résister avec la plus grande détermination. Même dans une situation de précarité, il est possible de répondre à l'invitation du Seigneur : « Venez à l'écart... pour vous reposer un peu. » Il est d'autant plus nécessaire de se situer de temps à autre à l'écart lorsqu'on est complètement immergé dans un monde exigeant, ne fût-ce que pour réfléchir un moment à la question : qui suis-je ? suis-je encore ce disciple qui répondit il y a x années à l'appel du Seigneur ? qui suis-je en train de devenir ? Questions qui attendent une réponse honnête de la part de tous ceux qui prennent leur catholicité au sérieux. L'ouverture à tous suppose un moi en mesure de contribuer personnellement au rassemblement de tous ceux qui désirent accueillir le Royaume annoncé par le Seigneur.

Jos Das

# ***Une identité essentiellement hospitalière***

*François Bousquet*

***Prêtre et docteur en Théologie et Histoire des religions, François Bousquet a été directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) et vice-recteur à la Recherche de l'Institut catholique de Paris. Depuis octobre 2011, il est recteur de Saint-Louis-des-Français à Rome. Il est auteur ou co-auteur de plusieurs ouvrages, dont Le Christ de Kierkegaard (1999), La Trinité (2000) et Dieu et la Raison (2005).***

L'impressionnant dossier ici rassemblé aura décliné notre thème à partir de ses fondamentaux. Nous pourrions en ressaisir quelques éléments d'une manière synthétique, pour bien montrer combien il en va de l'essence même de l'identité catholique, et non d'une quelconque stratégie pour période de mondialisation. En disant que l'identité catholique est essentiellement hospitalière, il faut comprendre cette essence non sur le mode d'une idée philosophique fixée dans le ciel immuable, mais de ce que la foi elle-même entend par « essence » : une réalité à laquelle Dieu prend part, en son mystère inépuisable, et une réalité qui se déploie dans le temps, selon une logique de création, d'incarnation et de pâque. Ce sera l'objet de notre première méditation : une identité catholique, c'est-à-dire *d'alliance, de mission et d'avenir*. Mais comme il ne faut pas renoncer à la rigueur du concept, en un temps saturé d'opinions qui voudraient se faire passer pour théologie, nous aurons à déterminer *le concept d'hospitalité*, pour voir en quoi il enrichit la compréhension de

l'identité chrétienne, et précisément de l'identité catholique. Cette deuxième étape nous conduira à quelques réflexions conclusives, *d'ordre plus pratique*, à visée missionnaire.

## **Une identité catholique, c'est-à-dire d'alliance, de mission et d'avenir**

Aux sources de la Parole de Dieu consignée dans les Écritures, le Peuple de Dieu reçoit son identité d'une alliance qui implique une mission. Le Nom qui se révèle, et garde pourtant sa réserve dans un mystère qui n'a pas fini de se révéler, construit et transforme les personnes, dont les noms sont modifiés quand leur est confiée une mission. L'identité se construit à partir d'un avenir, dont la promesse fait vivre un présent qui déborde l'immédiat, qu'il s'agisse du peuple ou des personnes. Ainsi elle ne peut être comprise à partir d'un sang, d'une lignée, ou d'un territoire, sans que ces fondements de toute identité, archaïques et donc nobles, ne se voient élargis. Il y a dans la lignée la promesse d'une humanité entière, rassemblée et réconciliée ; il y a dans le territoire, reçu comme un don même quand il s'agit de conquête, une exigence d'être habité selon la justice et le partage. Ces ouvertures sont les prémisses pour *l'oikouménè*, l'ensemble de la terre habitée, d'une manière de figurer le monde à venir, le Royaume de Dieu. Il n'est aucune identité dans la Bible pour le Peuple de Dieu qui ne soit lourde de l'Alliance première qui fonde et appelle toutes sortes d'alliances à vivre sous le signe du don et de la miséricorde. Il n'est aucune identité qui ne soit portée par la Promesse initiale, qui permet d'endurer les séquences d'une histoire traversée d'épreuves, mais qui résiste grâce à la fidélité à l'universel que tisse cette promesse.

### **D'emblée le frère, la sœur de tous...**

Aux sources de la liturgie, en particulier dans l'initiation chrétienne, l'identité se déchiffre avec force et clarté comme un rapport au temps, avec des seuils mais aussi une durée, et cela élargit toute identité humaine qui devient chrétienne à l'échelle d'une fraternité

vraiment catholique, vraiment universelle. L'identité des « nations » se prend, on l'a dit, de la lignée ou du sang, et du territoire ou du sol. Dans les sociétés les plus anciennes comme les plus contemporaines, on est « fils ou fille de », et provenant d'un territoire ou d'un peuple. En christianisme, voilà que se manifeste un Père, de qui découle toute paternité, et qui modifie celle-ci dans sa responsabilité : l'autorité ultime ne vient pas de l'ancienneté ou de la précedence dans le temps, comme l'expriment les sagesseS anciennes, mais de la manière dont est transmise la vie éternelle pour être partagée sans exclusive. Voilà que le Peuple de Dieu auquel l'initiation fait appartenir, l'Église, n'est pas une nation parmi les autres, mais un peuple qui traverse toutes les frontières, et qui se comprend comme coextensif à toute l'humanité, avec la mission de travailler à la réconciliation des peuples. En un mot, un chrétien est d'emblée le frère de tous, qui sont fils d'un même Père qui est aux cieux, et ceci le rend catholique, comme l'Église, c'est-à-dire ayant part à un universel sans lequel une identité définie à partir des particularités reste incomplète.

Évidemment, au terme de l'initiation, l'Eucharistie, qui façonne la durée au-delà des seuils franchis, place la construction de cette identité chrétienne sous le signe de la Pâque. La loi pascale de l'identité chrétienne est celle d'un attachement au Peuple de Dieu, et donc potentiellement à toute humanité, vécu simultanément dans un détachement, qui ne retient pas « comme une proie » les déterminations, non pas seulement secondaires, mais même les plus fondamentales. Ainsi, quand le Fils de Dieu lui-même doit d'abord veiller aux affaires de son Père, cela ne réduit en rien son attachement à ses parents, et cela met en valeur par la même occasion ce que coûte à ceux-ci leur détachement. À chaque baptême, l'enfant qui entre dans l'Église en étant reconnu comme enfant de Dieu, se trouve devenir de même rang que ses parents, enfants de Dieu comme lui, dans la mise en perspective que procure l'attente du Royaume. Cela ne diminue en rien la responsabilité des parents, mais au contraire met en valeur la profondeur à laquelle celle-ci s'enracine. Il s'agit en effet d'une responsabilité qui envisage pour le bonheur et la réussite de l'enfant, à travers l'humain à bien accomplir, rien de moins que l'Éternel.

## Une loi de conjonction et non d'exclusive

Aux sources de la tradition missionnaire de l'Église, il est significatif que l'identité du croyant soit une identité qui unifie une pluralité de déterminations. Car non seulement une identité se construit, mais elle est faite aussi d'un emboîtement de solidarités et d'appartenances, qui tiennent à l'histoire personnelle insérée dans une histoire communautaire aux déterminations multiples. Quelqu'un peut être franc-comtois, français, européen, ou bien arabe, de nationalité israélienne et de confession chrétienne, ou bien encore malais d'ascendance chinoise, mais aussi homme ou femme, de culture rurale ou urbaine, de telle classe d'âge, engagé ou non dans telle ou telle association ou corps de métier, etc. Déjà, de par la parenté et le brassage des gènes, les héritages sont multiples dans l'ordre de la nature ; mais dans l'ordre de la liberté et de l'histoire, la complexité des appartenances et affinités devient immense. L'identité chrétienne est une dimension qui permet de vivre cette diversité sans faire le caméléon sur une jupe écossaise, parce que les tensions et contradictions seront portées sous l'horizon d'un universel qui ne nie pas la diversité, mais la fait vivre comme la multiplicité des dons et charismes à l'intérieur d'un même corps. Le modèle théologique d'une ecclésiologie de communion peut servir ici de référent, à l'échelle de l'humanité entière. Plus Dieu est unique, plus sa puissance créatrice est capable de susciter cette étonnante diversité non seulement de la création naturelle, mais des créatures spirituelles, dont les dons sont une image concrète de l'infini.

Par ailleurs, le chrétien, conformément à la loi de l'incarnation, que l'on pourrait exprimer sous un principe mis en valeur par le concile de Chalcédoine (parlant de l'union des deux natures, humaine et divine, dans la personne du Christ : union sans confusion, distinction sans séparation), sait bien que son identité d'enfant de Dieu ne se sépare pas de son humanité. Il y a, avec et à cause de cette adoption filiale qui est un don de Dieu, dans l'humain plus que l'humain. La loi de l'incarnation est une loi de conjonction et non d'exclusive : tout comme Jésus n'est pas moins Fils de Dieu en étant homme, de la même manière le chrétien trouve son identité en étant toujours chrétien et humain indissolu-

blement, d'une humanité certes appelée à conversion et transfiguration, mais qui doit être honorée en ses déterminations essentielles pour être assumées chrétiennement. Parmi ces déterminations essentielles, la culture n'est pas la moindre, en raison de la nature spirituelle et sociable de l'être humain, qui fait partie de ce qui constitue son être à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ce nouvel aspect du caractère hospitalier de l'identité chrétienne est décisif. Un Africain qui devient chrétien, cela fait un chrétien de plus, mais pas un Africain de moins. C'est pourquoi il ne faut pas parler seulement d'*Ecclesia in Africa*, mais d'*Africa in Ecclesia*...

Aux sources enfin de la pratique de la charité, si centrale pour l'affirmation de l'identité chrétienne, le paradoxe est fort : la charité est bien ce qui nous identifie, nous les chrétiens, alors qu'elle ne nous appartient pas. Pourquoi sommes-nous si lents à comprendre que cela ne nous enlève rien, au contraire, puisque c'est par là que Dieu commence en eux son œuvre, quand la charité est mise en œuvre par des non-chrétiens ?

## **L'hospitalité, loi trinitaire de l'identité catholique**

Personne n'est ou ne naît chrétien ; il s'agit toujours, même pour les chrétiens d'héritage, de le devenir. Alors que beaucoup de questions sont posées aujourd'hui autour de l'identité chrétienne, il y a toujours un risque de « bétonner » celle-ci, de produire des forteresses au lieu d'aménager des espaces de rencontre, de sécréter des carapaces au lieu de vertébrer le vivant. La qualité de « l'être chrétien » ne tombe pas du ciel : dès l'origine, ce sont des juifs, puis des païens, qui deviennent chrétiens. À chaque fois, le chrétien a besoin de l'autre pour devenir ce qu'il est. Il ne peut pas se comprendre sans le juif. Par ailleurs, il reçoit la tradition de foi par la parole et non par les liens du sang. Et aussi, tout comme l'Église vit d'une double fidélité au monde et au Royaume, pour assurer la pâque de l'un vers l'autre, de la même manière le chrétien ne vit que de sa double fidélité envers Dieu et envers son humanité. Cette tension dynamique n'est jamais confortable, mais elle est salutaire.

## Accueillir les différences de l'autre

Tout un travail, qui ne requiert rien de moins que l'Esprit du Christ et de son Père, est nécessaire pour qu'au sein de l'altérité qui fait vivre, un passage s'opère de l'aliénation mutuelle toujours possible à l'alliance. L'autre en effet est toujours éprouvant, et la relation à l'autre peut se détériorer de mille façons, par orgueil, envie, haine, exclusion ou refus. Faire la vérité n'est pas si simple, parce que cela demande de laisser l'autre être autre, et sujet de sa propre histoire. Vouloir mutuellement la liberté pour chacun et pour tous, la liberté créatrice à l'image de Dieu, demande une vigilance constante vis-à-vis de toutes les formes d'aliénation possibles. La merveille dans l'Alliance entre Dieu et l'homme, telle que l'Ancien Testament nous en livre le récit, est le rapport réel voulu par Dieu avec celui-là, l'humain, qui ne lui est d'aucune manière proportionné. Pour l'expérimenter vraiment, il ne faut rien de moins que les exigences de la Loi, qui se résume en l'amour de l'autre comme soi-même.

Mais du coup, la figure de l'Église se donne à voir, au fil des temps, dans le passage incessant de Babel à la Pentecôte. Elle signifie l'être et la tâche qu'elle a reçus par don gratuit en se rassemblant périodiquement en tant que communauté missionnaire, comme assemblée ouverte, réceptive, communicante, dynamique. L'accueil des différences de l'autre, dans son humanité comme dans l'expression de sa foi, dans sa culture comme dans sa prière, devient le signe opérant de l'accueil de cet Autre qui incessamment nous suscite non seulement différents de lui, mais si différents entre nous. L'entrelacement de nos histoires diverses peut ainsi se faire projet d'avenir, un avenir vraiment commun alors même qu'il restera différencié. J'aime cette histoire juive racontée par Marie Balmory : « Rabbi, rabbi, dit l'enfant, pourquoi les hommes sont-ils tous différents ? – Parce qu'ils sont à l'image de Dieu... »

## **Se placer ensemble sous l'Évangile**

Pour bien entendre la loi constitutive du devenir chrétien, qui allie différences et rencontre, il nous faut aller jusqu'au plus profond. Parmi les différences de l'autre, il y a celles, extérieures, et parfois folkloriques, dont on fait un objet de curiosité. Mais il est une différence dont il est infiniment plus difficile de parler : l'histoire des épreuves et des souffrances de chacun. Cela ne se livre pas et ne s'échange pas n'importe comment. Nous voilà bien plus loin, dans la rencontre et le partage des différences, qu'au stade de la simple découverte de la diversité des langues et des coutumes. La différence ici, pour devenir richesse mutuelle, et permettre à la fin la louange, ne peut s'accueillir que dans la compassion au sens propre, la volonté de faire sien ce qui a pu atteindre l'autre. Devant Dieu alors le négatif peut changer de signe, et comme dans l'échange merveilleux où le Seigneur a pris sur lui notre épreuve et nos morts, à cause même du partage qui surmonte déjà ce négatif, laisser paraître un signe d'espérance.

L'Église sait le secret de cet approfondissement possible : se placer ensemble sous l'Évangile, ou à la lumière de la bonne nouvelle du Crucifié-Ressuscité. Alors chacune de nos histoires, et leur mise en commun, deviennent une part de l'histoire sainte où Dieu rencontre l'homme, bien plus : où jour après jour, par son Fils et par son Souffle, il fait corps avec ce que nous devenons, avec nos désirs et avec nos peines, avec nos labours et avec nos joies. Oui, l'hospitalité est bien la loi trinitaire de l'identité catholique.

## **L'hospitalité d'Abraham**

Il est très frappant de voir, dans la tradition des Églises orientales, l'iconographie de la Trinité presque tout entière fixée autour de la représentation dite de « l'hospitalité d'Abraham ». À Mambré, les trois hôtes mystérieux ont pris place autour de la table et de la coupe qui ont été préparées pour eux, et cette table est ouverte vers ceux qui la contemplent. Ainsi doivent être transfigurées nos assemblées et nos pèlerinages, et, par suite, nos existences. Une formule très simple permettrait de caractériser le geste de l'amour

trinitaire qu'est Dieu, et qu'il est donné de vivre aux croyants. Il n'y a qu'un geste : aimer, et Dieu est Amour, comme il est dit en Saint Jean. Mais le geste de source, qui différencie cet amour de tout autre, qui est l'origine sans origine, la générosité première, c'est donner, comme le Père. À ce premier geste correspond le second, qui lui est strictement corrélatif, et qui est l'autre manière d'aimer : accueillir. Et tel est le geste du Fils. Merveille : il y a en Dieu même l'être-fils ! Le troisième geste qui est l'unité du premier et du second, qui réalise l'échange entre donner et accueillir, et qui est toujours aimer, c'est : partager. Et telle est bien la place du jaillement de l'Esprit, relation et vie d'amour partagée entre le Père et le Fils, et en même temps charité répandue dans les cœurs. Aimer comme Dieu, c'est donner, accueillir, partager.

Ainsi, en christianisme, notre rapport à l'absolu est tout le contraire d'une sacralisation de nos passions collectives. En effet, la différence, double, du Dieu Vivant, du Dieu qui se révèle avec le Christ, à savoir un Dieu trinitaire et un Dieu incarné, le signifie avec force : Dieu, qui en lui-même est relation, l'atteste en entrant dans le relatif. L'absolu se trouve désormais pour nous dans la relation – et pas ailleurs – et le sacré n'est aucunement dans les choses ou dans quelque puissance que ce soit. Le sacré, c'est l'homme. Quant à l'universel, ou l'universalisme, il ne peut être un « universalisme de surplomb ». L'universel, pour la foi chrétienne, renvoie au Dieu unique et à cet Unique qu'est le Christ : il équilibre toujours le fait que, selon le cœur de Dieu, à ses yeux, chacun est unique et tous sont solidaires.

## **En pratique, l'identité catholique vraiment traditionnelle, c'est la mission**

L'identité catholique se comprend à partir de l'Église, qui est une Église du vivre-avec. Elle se reconnaît dans la mission qui la constitue et dans l'avenir dont elle doit témoigner, hors de tout repli comme de tout mauvais prosélytisme. Certains redoutent la dissolution des chrétiens dans le monde, d'autres « bétonnent » leur identité à grand renfort de signes extérieurs. Or on a beaucoup souffert du binôme Église/Monde compris comme si l'apparte-

nance à l'une était exclusive de l'autre. La bonne séquence, est celle de Vatican II et de la tradition, à trois termes : Monde/Église/Royaume : une Église tout entière du monde et tout entière du Royaume, et au service de la pâque du monde vers le Royaume. C'est assurément inconfortable, à tout le moins exigeant, mais c'est une vie qui ne renonce ni à l'humanité ni à l'espérance, ces deux dons de Dieu. Il faut en tirer que l'Église, en même temps, se fait dialogue et affirme précisément là son identité. D'un bout à l'autre de la transmission de la foi en actes, qui est à la fois tradition et mission, on retrouve ce statut pour l'Église d'une double fidélité, ou passion, ou attachement, à Dieu et aux hommes ; au monde, aux gens et au Christ ; à la vie quotidienne, concrète et à l'Esprit qui est toujours à l'œuvre. Historiquement et théologiquement, on retrouve dans la mémoire d'espérance de l'Église ce rapport ou ce lien, et ce décentrement d'elle-même, qui la tourne vers le Christ, visage humain de Dieu, et vers l'humanité entière.

### **Une mystique qui se traduit par un style de vie**

C'est ainsi qu'à partir de la croix, comme geste récapitulateur du Christ, et comme signe de la manière dont sont nouées à jamais la verticale de la filiation et l'horizontale de la fraternité, s'ouvre une dynamique trinitaire pour l'Église : à un Dieu toujours plus grand correspond une humanité toujours plus renouvelée, quand Dieu insiste comme Sauveur dans son geste de créateur. Cette mystique trinitaire se traduit très concrètement et au quotidien par un style de vie et de témoignage. Cela se fera non pas dans une identité bétonnée, mais dans une différence signifiante, au sein même du vivre-avec, de la vie partagée, de manière ferme et ouverte, au plan personnel comme à celui des communautés.

C'est évidemment une question d'Esprit, et cela demande aussitôt un « discernement des esprits » (cf. Ga 5, 22-23, sur les fruits de l'Esprit). Insistons sur trois idées seulement. D'abord l'Esprit travaille aux jointures : que l'on soit membre d'une communauté chrétienne, ou que l'on en soit le pasteur, le travail est celui d'un tisserand (parfois aussi il faut bien ravauder) : on passe son temps à permettre ou rendre possibles les relations, et les bonnes articulations. Ensuite, l'Esprit nous déborde, nous précède, nous pousse

et nous tire, contre tout penchant à quelque groupe que ce soit de se refermer sur lui-même. Enfin, l'Esprit (le *pneuma*, dans le grec du Nouveau Testament), c'est une question de souffle, comme le langage le dit bien, et c'est la qualité de son inspiration qui fait le dynamisme, la différence d'une communauté, dont le signe alors sera perçu si elle vit conformément à ce qu'elle proclame.

## **Donner corps et visibilité à l'humanité réconciliée**

Il faut toujours à propos de la *catholicité* revenir à la source : ce qui s'est passé entre le peuple de la promesse et le reste de l'humanité. Un document sur *l'Église face au racisme*, de la Commission pontificale Justice et Paix, le dit bien :

Les païens qui étaient jusque là « exclus de la cité d'Israël, étrangers aux alliances de la promesse », voici qu'ils « sont devenus proches grâce au sang du Christ » (cf. Ép 2, 11-13) C'est lui qui « des deux n'a fait qu'un seul peuple, détruisant la barrière qui les séparait, supprimant en sa chair la haine » (Ép 2, 14). À partir du Juif et du Païen, le Christ « a voulu créer en lui un seul Homme Nouveau ». Cet Homme Nouveau, c'est, rassemblé dans le Nom humain de Dieu, Jésus le Christ, le nom collectif de l'humanité rachetée par lui, dans toute la diversité de ses composantes, réconciliée avec Dieu en un seul Corps dont il est la Tête, l'Église, grâce à la Croix qui a tué la haine (Ép 2, 15-16). De la sorte, maintenant, « il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre ; il n'y a que le Christ, qui est tout et en tout » (Col 3, 11 ; cf. Ga 3, 28).

Enfin, en un temps de mondialisation qui inquiète beaucoup, il nous faut prendre la mesure de ce que signifie la catholicité de l'Église en citant *Lumen gentium*, la Constitution dogmatique sur l'Église, de Vatican II, aux nos 1 et 8. *Lumen gentium* 1 caractérise l'Église comme « étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ». À quoi « sert » l'Église ? Notre réponse devrait être immédiate : à donner corps et visibilité à l'humanité réconciliée, jusqu'à la fin, quand Dieu sera tout en tous. *Lumen gentium* 8 dit ceci : « C'est pourquoi ce peuple messianique, bien qu'il ne comporte pas encore effectivement l'universalité des hommes et qu'il garde souvent les apparences

d'un petit troupeau, constitue cependant pour l'ensemble du genre humain le germe le plus fort d'unité, d'espérance, et de salut ». Jamais peut-être l'Église n'a autant su à quoi elle servait, dans l'humanité, qu'au moment où nous en sommes dans le « monde de ce temps », pour parler comme *Gaudium et spes*. Cela vaut à l'échelle de la planète, cela vaut à l'échelle des nations, et cela vaut d'abord à l'échelle des communautés locales.

## **Une catholicité pour l'avenir de tous**

Chaque Église particulière a la caractéristique d'être une « partie totale » de l'Église universelle, là où elle proclame et écoute la Parole de Dieu, là où elle célèbre les mystères, sous la présidence de l'évêque et/ou dans la communion avec lui. Elle rend alors présente « l'Église qui est à »... tel ou tel endroit. Dans ce dispositif, outre le baptême, le repas du Seigneur lors de l'assemblée dominicale, est matriciel. Il est en quelque sorte le battement de cœur ou la respiration de l'Église, cette portion de l'humanité qui est rassemblée, envoyée, rassemblée, envoyée, etc., au sein d'une humanité toujours plus grande. Il y aurait beaucoup à travailler pour que nos assemblées, dans la modestie de leurs moyens et dans la vérité des signes posés, signifient la force de cette catholicité pour l'avenir commun, l'avenir de tous.

L'Église exprime le mystère de l'amour de Dieu pour le monde à travers même la catholicité de son être et de sa mission. Le don reçu est pour elle une tâche, sa vocation une mission, l'irruption de l'Éternel un avenir pour tous. Chaque communauté chrétienne, chaque assemblée dominicale, chaque pèlerinage ou rassemblement, est un lieu et un moment où dans l'accueil de l'autre et de ses différences s'accueille cet Autre qui nous relance sans cesse pour témoigner de l'espérance d'un monde promis à la réconciliation. Les chrétiens, en leur identité ouverte et ferme, sont les humbles serviteurs de la communion et de la mission, de l'accueil et de l'envoi. Ils savent ce qu'il leur en coûte d'être ainsi donnés corps et âme à ce qu'advienne, au nom du Seigneur, la joie de la communion dans la différence maintenue. Mais cette joie, rien ne peut la leur ôter...

François Bousquet

## Apprendre à accepter l'autre

Je dis parfois que saint Paul a écrit : « Croire vient de l'écoute » non de la lecture. Il [le croire] a besoin également de la lecture, mais il vient de l'écoute, c'est-à-dire de la Parole vivante, qui m'est adressée par d'autres, que je peux écouter, qui m'est adressée par l'Église au long des âges, [...]. La foi inclut un « tu » et doit inclure un « nous ». Et il est très important de s'entraîner à se supporter réciproquement ; d'apprendre à accepter l'autre comme autre dans son altérité, et d'apprendre par là qu'il doit me supporter comme étant un autre dans mon altérité, afin de devenir un « nous », afin de pouvoir ensuite construire un jour une communauté paroissiale, de pouvoir appeler des personnes dans l'unité de la Parole et d'être ensemble en chemin vers le Dieu vivant.

Ceci requiert ce « nous » très concret, tel qu'il est au séminaire, tel qu'il sera en paroisse, et aussi cherchant toujours à aller, au-delà de ce « nous » concret et limité, dans le grand « nous » de l'Église de tous les temps et en tout lieu, afin que nous ne nous prenions pas nous-mêmes comme notre seule propre mesure. Lorsque nous disons : « Nous sommes l'Église » - oui, c'est vrai : Nous le sommes et ne sommes pas n'importe qui. Mais le « nous » va au-delà du groupe qui l'affirme. Le « nous » c'est l'ensemble de la communauté des croyants d'aujourd'hui et de tous les lieux et de tous les temps. Et je dis toujours : oui, il existe, pour ainsi dire, dans la communauté des croyants la voix de la majorité, mais il ne peut jamais y avoir une majorité contre les Apôtres et les saints, il s'agit alors d'une fausse majorité. Nous sommes l'Église, soyons-le donc ! Soyons-le en nous ouvrant, en allant au-delà de nous-mêmes, et, étant l'Église, avec les autres.

Benoît XVI  
Discours aux séminaristes  
24 septembre 2011

## ***La destination universelle des biens*** ***L'apport de l'encyclique Sollicitudo rei socialis***

*K. Ngoy Kafubwanga*

***L'auteur, missionnaire spiritain, est originaire de la République Démocratique du Congo. Actuellement supérieur principal des spiritains à Kinshasa, il a récemment soutenu sa thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en théologie à l'Institut catholique de Paris (ICP). Ancien membre du comité de rédaction de Spiritus, il présente ici succinctement le contenu de sa thèse : Le principe de destination universelle des biens dans « Sollicitudo rei socialis » et sa pertinence pour la justice sociale, 298 p.***

**N**otre thèse peut paraître banale puisqu'il s'agit d'analyser le principe de destination universelle des biens que la doctrine sociale de l'Église retient comme appartenant à la tradition la plus ancienne de l'Église. Et pourtant, nous ne trouvons ce principe que dans une seule encyclique : *Sollicitudo rei socialis*. Encyclique qui se situe dans la perspective du concile Vatican II et qui met en lumière un des signes des temps qui rendra présent le Royaume de Dieu : la juste répartition des biens. Elle affirme aussi que la racine la plus profonde des maux sociaux est de nature morale, c'est-à-dire, « d'une part, le désir exclusif du profit et, d'autre part, la soif du pouvoir » (37).

## Un sujet qui intéresse les pauvres des pays « riches »

Le sujet est d'un grand intérêt pour la justice sociale, d'autant plus que nous sommes citoyen, d'un pays, la République Démocratique du Congo, qu'on peut considérer comme l'un des plus riches d'Afrique par son sol et son sous-sol. Hélas, il est classé parmi les pays les plus pauvres et les plus endettés de la planète ! À coup sûr, la plupart des citoyens sont pauvres... Cela veut dire que certains se sont approprié scandaleusement des biens pendant que d'autres croupissent dans la misère. Ce n'est pas juste ! Voilà ce qui nous a poussé à traiter du problème de la justice sociale.

Le sujet est d'actualité en référence au dernier forum social mondial de Dakar. Celui-ci a rassemblé des gens de différents continents pour trouver des manières de vivre ensemble dans un partage équitable des biens produits. Au deuxième Synode spécial des évêques d'Afrique, la mauvaise répartition des biens a été évoquée comme une des causes des multiples guerres qui minent le continent. Le sujet est encore d'actualité dans la mesure où le monde contemporain, après la grande crise de 2008, se pose des questions sur la manière de réformer le système financier et monétaire international. Dans un certain sens, la question est *nouvelle*. Au sein des G8 et G20, les grandes puissances font la pluie et le beau temps. C'est une injustice à éliminer ! Si jamais on y réussissait, ce serait bien une nouveauté !

La révélation judéo-chrétienne ne laisse pas le moindre doute : la création n'appartient à aucun groupe particulier, elle existe pour l'ensemble de l'humanité. D'où notre question : l'ordre politique et économique que nous connaissons aujourd'hui est-il l'ordre juste voulu par Dieu ? L'enseignement social de l'Église affirme que la répartition des richesses doit se faire suivant le principe de destination universelle des biens. Principe mis en lumière dans l'encyclique *Sollicitudo rei socialis* et qui constitue le corpus de notre recherche. À notre connaissance, aucune étude n'a encore examiné la nouveauté de *Sollicitudo rei socialis* par rapport à ce principe. Comment se fait-il que le *principe* de destination universelle des biens n'apparaît que dans *Sollicitudo rei socialis* ? Cette question fondamentale en appelle d'autres : le principe en question est-il

une nouveauté ? a-t-il des origines plus profondes ? Voilà pourquoi il nous paraît intéressant de réfléchir au sens profond d'une encyclique qui élève la notion de destination universelle des biens au rang de principe.

### **D'une « notion » à un « principe » organisateur**

D'un point de vue méthodologique, il est évidemment nécessaire de respecter le contexte propre de *Sollicitudo rei socialis*, ce qui nous renvoie à la situation concrète dans laquelle est né le *principe* de destination universelle des biens : la commémoration du vingtième anniversaire de *Populorum progressio*, la première encyclique sur le développement. Le constat qu'il fallait faire à cette époque était plutôt sombre : le monde et le développement se portaient plutôt mal et les différents modèles de développement n'avaient pas fait progresser l'humanité. Jean-Paul II a voulu relever le défi en mettant en avant la solidarité qui découle du principe de la destination universelle des biens.

Il aurait donc fallu une enquête historique sur la rédaction de l'encyclique afin de comprendre le contexte sociopolitique et théologique de la prise de position de Jean-Paul II. Hélas, les archives de la rédaction de *Sollicitudo rei socialis* n'ont pas encore cinquante ans et ils sont par conséquent inaccessibles aux chercheurs. Nous avons cependant réussi à rencontrer le cardinal Jorge Maria Mejia, un des rédacteurs de l'encyclique ainsi que le P. Jean-Yves Calvez, cité par des commentateurs comme ayant été consulté lors de la rédaction. Nous avons également eu un entretien avec Mgr Lucien Daloz, qui avait présenté la destination universelle des biens comme principe de la doctrine sociale de l'Église bien avant la publication de l'encyclique. Le témoignage, les observations, les considérations et suggestions des uns et des autres, malgré la différence de leurs approches, nous ont éclairé sur le contexte rédactionnel de l'encyclique. Il fallait ensuite interroger le texte lui-même pour comprendre la portée du changement de statut de la notion de destination universelle à celui de principe. En dernier lieu, il était nécessaire d'examiner comment celui-ci fonctionne au sein de l'encyclique.

Pour tenter de comprendre la signification propre du passage du statut de notion à celui de principe, il était nécessaire de remonter aux origines du principe de destination universelle des biens et d'entreprendre une critique des sources plurielles. La note 78 de *Sollicitudo rei socialis* situe l'origine du principe dans l'enseignement patristique et dans la *Summa theologiae* de saint Thomas d'Aquin, et renvoie en même temps au concile Vatican II. D'où notre intuition que l'idée de la destination universelle des biens n'était pas vraiment nouvelle. Ce qui est nouveau, c'est que la notion ait été érigée en principe et qu'elle revêt ainsi un autre sens. En effet, proposer simplement la notion de destination universelle des biens est tout autre chose que l'utiliser comme principe éthique à la manière de Jean-Paul II dans *Sollicitudo rei socialis*.

En ce qui concerne Vatican II, nous avons reconstitué l'historique de *Gaudium et spes*, tout en privilégiant le texte promulgué dans l'interprétation. Un premier pas consistait à déterminer le moment auquel la formulation « la destination universelle des biens » a été adoptée par les Pères conciliaires (à l'époque, on parlait de « la destination commune » des biens). Nous avons pu constater que le débat au concile fut centré sur l'obligation d'aider les pauvres, la question du développement et du sous-développement, et les problèmes qui se posaient entre les pays riches et les pays pauvres. Dans les archives Hauptmann de l'Institut catholique de Paris, nous avons trouvé une note du P. Lebreton, un des experts du concile, mise à la disposition des Pères conciliaires dans laquelle il renvoyait à la thèse de Gilles Couvreur qui venait d'être soutenue à la Grégorienne.

Nous avons repris dans un regard critique cette thèse, une source de seconde main, bien sûr, mais qui nous a permis d'avoir accès aux auteurs des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. L'étude de ces auteurs a montré que l'enjeu à cette époque était la question de justice par rapport au droit de propriété dans le cas du vol en situation d'extrême nécessité. Gilles Couvreur a situé le débat théologique dans le contexte politique et économique du Moyen âge et est arrivé à la conclusion suivante : la justice qui fonde l'interdiction du vol doit pouvoir éclairer les circonstances concrètes d'une situation donnée sous peine d'être inapplicable.

Nous avons ensuite fait un travail de première main sur la source thomasiennne pour mieux comprendre la différence entre l'approche de saint Thomas d'Aquin et celle de *Sollicitudo rei socialis*. Quelle est la pertinence du rapprochement entre un principe éthique contemporain (la justice sociale dans une situation de mondialisation économique) et une norme médiévale (la justice distributive dans la situation singulière de vol en cas d'extrême nécessité) ? Nous avons constaté que saint Thomas reconnaît aux pauvres le droit de s'approprier ce dont ils ont besoin pour calmer leur faim dans le cadre d'une morale fondée sur la loi naturelle, alors que *Sollicitudo rei socialis* ne parle pas nécessairement du droit naturel.

Le cardinal Etchegaray fut également impliqué dans la rédaction de l'encyclique et il nous a aidé à suivre la piste patristique. Nous avons travaillé les Pères dans les traductions de *Sources chrétiennes*. Il nous fallait donc passer par des auteurs contemporains qui étaient aussi des traducteurs et qui ajoutaient des notes explicatives, surtout pour aider à mieux comprendre le contexte historique. Il s'agit de Stanislas Giet et de Paul Christophe qui sont de l'époque préconciliaire et conciliaire. L'étude de ces textes nous a permis de comprendre que, pour les Pères, il s'agissait de questions concernant la propriété privée (de biens particuliers) et la destination commune des biens (en général) à partir de laquelle se juge le comportement du riche. C'est donc à l'entrecroisement de thèmes tels que la propriété, la richesse et la pauvreté que se situe la question. La destination commune des biens fait partie de l'enseignement des Pères, eux-mêmes tributaires de la tradition scripturaire.

## **Principe organisateur de la justice sociale**

La notion de la destination commune des biens a revêtu plusieurs formes au cours de l'histoire. À l'époque des Pères, la présence de riches aux côtés de pauvres dans une même communauté ecclésiastique faisait scandale. Saint Thomas s'intéresse surtout au vol en cas d'extrême nécessité. Vatican II évoque plus généralement le problème des riches et des pauvres. *Sollicitudo rei socialis* souligne

le problème de l'inégalité et du développement. La question de la destination commune des biens est donc chaque fois reprise dans le cadre d'un débat différent. Nous avons montré que *Sollicitudo rei socialis* considère la destination universelle des biens comme *principe éthique* ayant un rôle structurant pour la justice sociale. La nouveauté de ce principe énoncé dans l'encyclique est donc qu'il est organisateur de la justice sociale. À ce titre, il joue plusieurs rôles.

Le premier est de *faire apparaître les structures injustes*. Il ne dénonce pas seulement les structures sociales et économiques injustes, mais il met aussi très concrètement en lumière l'égoïsme de minorités puissantes qui condamnent la majorité des habitants de ce monde à des conditions de vie infrahumaines. Il pose ainsi le problème des rapports entre le superflu des uns et la faim des autres. En insistant sur le fait que les biens sont originellement destinés à tous, ce principe permet de prendre le parti et le point de vue des pauvres qui ont droit non pas au simple superflu des riches, mais aux mêmes conditions et moyens d'épanouissement et de développement que les riches.

À partir de son double ancrage – celui de l'enracinement dans une exigence de solidarité qui repose sur l'idée de la transcendance et de la dignité de la personne humaine, et celui de l'enracinement dans l'exigence du Royaume tel que révélé par le Christ – le principe de destination universelle des biens éclaire et corrige certaines visions philosophiques de la justice distributive. Dans cette perspective, il permet *d'articuler à la fois les devoirs d'humanité et les devoirs de justice*. Tel est le deuxième rôle.

Il a aussi pour rôle de *légitimer à certaines conditions le changement social*. Le principe de destination universelle des biens a le mérite de pouvoir vérifier la légitimation d'une révolution et de relativiser la possession des biens au profit de la vie bonne pour tous. Il permet de poser dans toute son acuité la question de l'application du droit qu'ont les pauvres de s'approprier ce dont ils ont besoin pour calmer leur faim comme une justice accordée à ceux qui se trouvent exclus du corps social et économique. Son application est possible dans le cas, par exemple, de l'endettement international

qui grève lourdement la vie des populations des pays du Tiers-monde.

En quatrième lieu, le principe évoqué constitue *le fondement d'une société où règnent la justice et la paix*. Ce rôle marque la finalité même du principe. Dans le cadre de la solidarité entre les membres d'une même société ou de l'humanité entière, le principe éthique de destination universelle des biens est particulièrement pertinent dans les moments les plus difficiles, jouant une fonction de référence en période de crise quand il faut s'unir pour affronter le présent et inventer un avenir de justice et de paix.

Eric G. Kamatombe Ngoy Kafubwanga

## **Merci et bienvenue !**

Au nom de tous les lecteurs, des membres du Comité et du Conseil de rédaction et de l'Assemblée générale, un grand merci au P. Eric G. Kamatombe Ngoy Kafubwanga, spiritain, pour sa contribution généreuse aux travaux du Comité de rédaction.

Un cordial bienvenu au P. Gérard Tronche, P.B., qui vient d'être nommé Secrétaire de la revue (décision du Bureau de l'Association le 26 octobre 2011).

## ***Un geste de responsabilité***

### ***Plaidoyer du Conseil pontifical Justice et Paix pour une réforme du système financier et monétaire international***

*Eric Manhaeghe*

**L**a note *Pour une réforme du système financier et monétaire international dans la perspective d'une autorité publique à compétence universelle*<sup>1</sup>, publiée le 24 octobre dernier par le Conseil pontifical Justice et Paix, entend contribuer à un débat public fondamental. Dans l'opinion publique mondiale, elle a suscité aussi bien l'enthousiasme excessif que le scepticisme cynique. Alors que les uns voyaient déjà Benoît XVI sur les barricades aux côtés des jeunes des mouvements *Indignados* et *Occupy*, les autres parlaient d'un brouillon venant d'un petit bureau obscur insignifiant en marge de la curie romaine. Il n'est donc pas superflu de se demander de quel type de document il s'agit.

La préface affirme d'emblée que le contenu de la note en question repose en grande partie sur des encycliques comme *Populorum progressio* et *Caritas in veritate* tout en faisant bon usage des réflexions proposées par des économistes. Le Conseil pontifical affirme explicitement que ce document répond à « l'appel du Saint-Père » et « entend proposer et partager ses réflexions » dans « le respect des compétences des autorités civiles et politiques ». Il s'agit d'une « contribution offerte aux responsables de la terre et à tous les hommes de bonne volonté » ; bref, d'un « geste de respon-

---

<sup>1</sup> On trouve le texte sur le site [www.vatican.va](http://www.vatican.va) : cliquer sur « la curia romana », ensuite sur « pontifici consigli », « Giustizia e Pace », « nota : francese ».

sabilité » surtout envers les générations futures « afin qu'elles ne perdent jamais l'espérance d'un avenir meilleur » (p. 2). Lors de la conférence de presse, le président du Conseil, le cardinal Peter Turkson, a dit qu'il n'existe aucun lien direct entre le dicastère qu'il dirige et les mouvements susmentionnés, mais qu'ils partagent la même sollicitude et bon nombre d'idées. Le rôle attribué au même cardinal Turkson quelques jours plus tard à Assise suggère qu'il vaut mieux ne pas sous-estimer l'importance du Conseil pontifical Justice et Paix.

## **Analyse économique critique et nuancée**

L'analyse présentée dans ce document est à la fois critique et nuancée. Elle évite de s'associer à l'une ou l'autre idéologie et de porter des jugements sommaires. La critique sur le « libéralisme » est sévère. Il s'agit d'un courant de pensée économique des années 80 auquel adhéraient Ronald Reagan et Margareth Thatcher et dont ils étaient en même temps des propagandistes zélés. Les auteurs du document décrivent d'abord la crise de 2008 qui fut la conséquence directe de la mise en œuvre des théories proposées par cette école économique. Ils ne nient pas les succès indéniables de cette époque (en premier lieu l'augmentation du revenu moyen par habitant), mais soulignent en même temps les injustices commises à l'égard des gens du Sud qui ont été exclus du processus d'amélioration généralisée de l'économie. Par ailleurs, le lecteur attentif constatera que l'ensemble du document a été rédigé partant du point de vue de la grande majorité de l'humanité qui habite au Sud... Le document se rapproche ainsi d'un des slogans les plus lucides du mouvement « Occupy » : le lapidaire « 99% » (c.-à-d. la proportion d'êtres humains dont le point de vue est présenté par le mouvement, contre les 1% qui ont adopté la perspective des marchés financiers).

Mais qu'est-ce qui a donc poussé le monde dans cette direction aussi problématique, pour la paix également ? Avant tout un libéralisme économique sans règles ni contrôles. Il s'agit d'une idéologie, d'une forme d'« *apriorisme* économique » qui prétend tirer de la théorie les lois de fonctionnement du marché et celles dites lois du développement capitaliste, en exaspérant certains aspects. Une

idéologie économique qui fixe à priori les lois du fonctionnement du marché et du développement économique sans se confronter à la réalité risque de devenir un instrument subordonné aux intérêts des pays qui jouissent concrètement d'une position avantageuse au plan économique et financier (p. 4-5).

La critique du « libéralisme économique » porte sur un de ses dogmes centraux : l'*homo economicus*. Celui-ci était supposé procéder par des choix rationnels dans le marché libre. D'où la lutte contre toutes les formes de régulation et de contrôle jugées inutiles, voire nuisibles. Bien sûr, il peut arriver à *homo economicus* de se tromper, mais à terme et aidé par ses pairs, il se corrige toujours. Des chercheurs ont essayé de démontrer l'applicabilité universelle de cette théorie (qui est en réalité une sorte d'intuition, prouvée correcte dans des circonstances bien délimitées) sans jamais réussir à réellement convaincre l'ensemble des économistes. Les défenseurs de cette théorie trouvaient la « preuve » ultime de sa validité dans son « utilité » : la performance immédiate était excellente. Ainsi démontrait-on la pertinence de la théorie suivant le principe : ce qui est utile à l'individu est aussi bon pour la société. Les protagonistes de ce courant de pensée manifestaient en même temps une foi inconditionnelle dans les modèles mathématiques que des opérateurs zélés « appliquaient » à n'importe quelle situation sans comprendre comment ils avaient été conçus. Cette confiance démesurée dans la « nouvelle » technique conduisait certaines institutions financières à mettre hors-jeu leurs propres départements chargés d'étudier les profils de risque. La note du Conseil pontifical ne revient plus sur l'échec total de ces modèles et techniques (crise de 2008), mais il pense que le moment est propice pour souligner que l'élimination de toute considération éthique du débat économique profite à court terme à un petit groupe de privilégiés et qu'elle appauvrit en même temps le reste de la population. D'où la conclusion qui s'impose :

À partir de la reconnaissance de la primauté de l'être sur l'avoir, de l'éthique sur l'économie, les peuples de la terre devraient, comme âme de leur action, assumer une *éthique de la solidarité*, en abandonnant toute forme d'égoïsme mesquin et en embrassant la logique du bien commun mondial qui transcende le simple intérêt contingent en particulier. En définitive, ils devraient vivre le sentiment d'appartenir à la famille humaine au nom de la dignité commune

de tous les êtres humains : « Avant même la logique des échanges à parité et des formes de la justice qui les régissent, *il y a un certain dû à l'homme parce qu'il est homme*, en raison de son éminente dignité » [*Caritas in veritate*, 40] (p. 6).

## **La création d'une autorité politique mondiale**

Le document cite ensuite abondamment Jean XXIII et Benoît XVI à l'appui d'une première suggestion en vue de la mise en œuvre de l'éthique de la solidarité : la création d'une autorité publique mondiale au service du bien commun (le terme revient 22 fois dans les 11 pages de texte !). Les auteurs se rendent compte que les grandes puissances de ce monde ne sont pas prêtes à accueillir une autorité quelconque qui ne reflète pas les équilibres actuels du pouvoir... Les États-Unis, la Chine, la Russie, etc., ne reconnaissent aucune autorité (politique, juridique, économique, etc.) susceptible de leur imposer quoi que ce soit ; ils considèrent leur propre souveraineté comme absolue ! Le respect des traités et accords n'est pas du tout évident et implique toujours que leur interprétation l'emporte... Et pourtant, il faut oser imaginer une autorité *super partes*. Le document présente une description détaillée de cette autorité tout en soulignant à plusieurs reprises qu'il s'agit d'un processus graduel qui prendra beaucoup de temps ne fût-ce à cause du très large consensus qu'il faudra construire.

Il est peu probable que l'idée de l'autorité *politique super partes* ne devienne réalité dans les décennies à venir. Cela n'en fait pas pour autant un phantasme, ni une proposition inutile et irréalisable. Le mérite de cette notion assez bien élaborée dans le texte est qu'elle peut servir de point de référence pour tous ceux qui désirent se mettre au service du bien commun de l'humanité. On peut la voir comme un objectif à très long terme et en faire un instrument d'évaluation. Chaque fois que l'on fait un pas intermédiaire, on peut se demander s'il nous rapproche un peu plus de l'idéal exprimé par cette notion ou si, au contraire, il nous en éloigne davantage. En ce sens, l'idée d'une autorité mondiale peut contribuer de façon significative au débat public.

## La nécessité de nouvelles institutions et règles

Après avoir présenté l'idée d'une autorité politique mondiale, les auteurs reviennent à leur analyse économique en la centrant sur le système financier et monétaire. Ils notent que le Fond Monétaire International a perdu sa fonction « de réguler la création globale de monnaie et de veiller sur le montant du risque de crédit que le système assume ». Cela signifie qu'on a perdu tout contrôle sur le rapport entre la production de biens et de services et le développement de la monnaie et des activités financières. Il en résulte une diminution de la qualité du crédit et une déstabilisation des marchés. D'où la nécessité d'un *corpus minimum* de règles contraignantes et d'« une Banque centrale mondiale » dont le rôle principal consisterait à réguler le flux et le système des échanges monétaires à l'échelle de la planète. Selon les auteurs, il s'agit là seulement de quelques pas timides dans la bonne direction, de l'ouverture d'un processus qui sera très long.

Dans un tel processus, il est nécessaire de retrouver la primauté du spirituel et de l'éthique et, en même temps, de la politique – responsable du bien commun – sur l'économie et la finance. Celles-ci doivent, au vu de leurs responsabilités évidentes envers la société, être ramenées dans les limites de leur vocation et de leurs fonctions réelles, y compris celle sociale, afin de donner vie à des marchés et des institutions financières qui soient véritablement au service de la personne, c'est-à-dire capables de répondre aux exigences du bien commun et de la fraternité universelle, en transcendant toutes les formes de stagnation économique et de mercantilisme performatif (p. 10).

Les auteurs du document proposent ensuite quelques pistes de réflexion sur la base de l'approche déjà esquissée. La première est celle d'une taxation des transactions financières, mieux connu sous le nom de « taxe Tobin » (prix Nobel d'économie qui l'a proposée en premier). Elle devrait « promouvoir le développement mondial et durable selon les principes de justice sociale et de solidarité » (p. 10). La deuxième consiste à utiliser des fonds publics pour recapitaliser les banques, ce qui permettrait de leur imposer un comportement « vertueux ». En troisième lieu, il est nécessaire de clairement définir le cadre de l'activité de crédit ordinaire et celle de l'*Investment Banking*. Ici aussi, il s'agit de pistes de réflexion de non

de demandes ni d'exigences. Par ailleurs, un consensus est en train de se faire sur la deuxième et la troisième piste de réflexion. L'idée de la taxe Tobin se heurte à des difficultés d'ordre pratique (qui doit la percevoir ? comment identifier et punir les tricheurs ?) que la création d'une Banque Centrale Mondiale pourrait résoudre. Idée qui devra sans doute encore mûrir longtemps. Ensuite, l'expérience enseigne que si la création d'une institution internationale s'avère plutôt aisée, qu'il est souvent extrêmement difficile d'en assurer correctement le fonctionnement. Il suffit de prendre en considération les obstacles politiques que la Banque Centrale de l'Europe ne réussit pas à surmonter dans ses efforts pour gérer la crise de l'euro. Le bon fonctionnement d'une telle institution suppose un haut degré d'intégration politique des nations concernées (et les plus grandes n'y sont guère disposées). Les auteurs du document mentionnent d'ailleurs les formes corrompues de nationalisme parmi les obstacles majeurs auxquels il faudra faire face.

Le chemin sera long et cahoteux, mais il sera possible de construire d'amples consensus si tous y contribuent. Aux universités il est demandé de former des classes dirigeantes capables de discerner et de servir le bien commun. Les grands médias devraient éclairer l'opinion publique concernant ces nouvelles chances à saisir, « non plus dans l'angoisse, mais dans l'espérance et la solidarité ».

## **Construire un avenir de sens pour les générations futures**

En guise de conclusion, tous sont invités par les auteurs à ne pas renoncer. Il faut au contraire construire un avenir de sens pour les générations futures. « Il ne faut pas avoir peur de proposer des nouveautés, même si elles peuvent déstabiliser les équilibres de forces préexistantes qui dominent sur les plus faibles » (p. 11). Il est urgent de se rendre compte que le monde a changé !

Aujourd'hui, toutes les petites ou grandes nations, de même que leurs gouvernements sont appelés à dépasser cette « situation de nature » qui voit les États luttant entre eux en permanence. Malgré certains de ses aspects négatifs, la mondialisation réunit davantage

les peuples, les incitant à s'orienter vers un nouvel « état de droit » au niveau supranational, situation étayée par une collaboration plus intense et plus féconde. Suivant une dynamique analogue à celle qui, dans le passé, a mis fin à la lutte « anarchique » entre les clans et les royaumes rivaux, en vue de la constitution d'États nationaux, l'humanité doit aujourd'hui s'engager dans la transition entre une situation de luttes archaïques entre les entités nationales et un nouveau modèle de société internationale plus unie, polyarchique, respectueuse de l'identité de chaque peuple, dans le cadre de la richesse variée d'une unique humanité. Un tel passage, qui a d'ailleurs déjà timidement commencé, assurerait aux citoyens de tous les pays – quelles qu'en soient la dimension ou la puissance – la paix et la sécurité, le développement, des marchés libres, stables et transparents (p. 11).

Le temps est donc venu de concevoir des institutions à compétence mondiale. Les États qui ressentent tous l'exigence d'une plus grande coopération doivent aussi avoir le courage de saisir l'occasion d'intégrer leurs souverainetés respectives pour le bien commun des peuples. Cette transformation aura un prix. Il faudra transférer, de façon graduelle et équilibrée, des attributions nationales à des autorités régionales et mondiales. Ce prix est raisonnable car il y va du bien commun mondial et surtout du sort des plus faibles. « La conception d'une nouvelle société et la construction de nouvelles institutions ayant une vocation et une compétence universelles sont une prérogative et un devoir pour tous, sans aucune distinction. C'est le bien commun et l'avenir même de l'humanité qui sont en jeu » (p. 12).

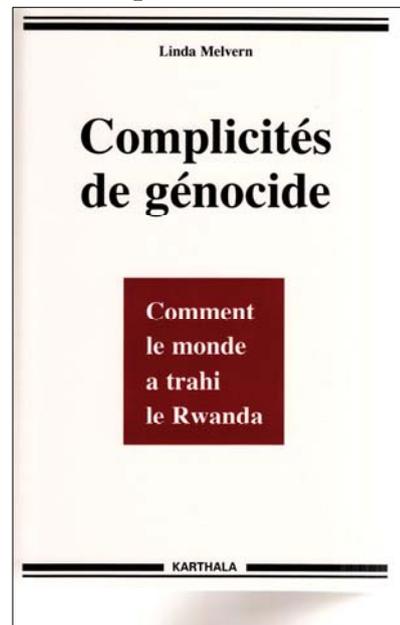
Cette note constitue effectivement un « geste de responsabilité » de la part du Conseil pontifical Justice et Paix. Que le lecteur puisse s'y associer en prenant part à son tour au débat public sur l'avenir que nous voulons en tant que disciples du Christ.

Eric Manhaeghe

## Un livre à lire

Linda Melvern, *Complicités de génocide*. Comment le monde a trahi le Rwanda. Traduit de l'anglais par Mehdi Ba. Collection « Hommes et société ». Paris, Karthala, 2010, 456 p.

**P**ourquoi encore un livre sur le génocide au Rwanda, seize ans après les faits ? Linda Melvern répond sans la moindre hésitation : « Le génocide commis au Rwanda se caractérise par une rapidité d'exécution, une ampleur et une intensité à nulle autre pareille. Au moment où la menace de génocide planait sur le pays, la communauté des nations a échoué à proposer un plan d'intervention qui aurait pu l'empêcher. Dès son commencement, chacun s'est empressé d'escamoter les informations dont il disposait. Ces atermoiements tissent un acte d'accusation accablant contre les gouvernements et les personnalités qui auraient pu empêcher le pire, mais qui s'en sont abstenus. C'est une histoire infiniment tragique. Seize ans plus tard, la véritable nature de ce génocide continue d'être délibérément masquée et dénaturée » (p. 17).



### Journalisme d'investigation

Linda Melvern est journaliste d'investigation et écrivain. Elle a appris le métier au *Sunday Times* comme membre de la cellule d'enquête avant l'acquisition de ce prestigieux journal par Murdoch, c.-à-d. à une époque où l'information correcte l'emportait sur les chiffres de vente ! Déjà au deuxième chapitre elle fait ce que d'autres omettent de faire : elle aide le lecteur à saisir les réalités auxquelles les mots Tutsi et Hutu renvoient. Elle esquisse le cadre précolonial très répressif dans lequel on commence à utiliser ces deux termes pour indiquer des catégories de personnes (celles qui commandent et celles qui sont censées obéir), examine la légitimation mythique des différences entre Hutu, Tutsi et Twa, présente les différentes versions élaborées par les Blancs et l'usage qu'ils en font durant la période coloniale, etc. Peu à peu, le lecteur réussit à

comprendre comment des classes sociales (les privilégiés et les soumis) ont acquis des caractéristiques ethniques et combien la rivalité entre les deux a pu devenir meurtrière. Traditionnellement, l'élimination physique de l'autre était considérée par les deux parties comme une option légitime, voire une nécessité. On comprend dès lors que le parti pris pour l'un ou l'autre groupe de la part de l'autorité coloniale (allemande) ou de tutelle (belge) pouvait avoir des conséquences désastreuses, ce qui vaut aussi, mais dans une moindre mesure, pour la « communauté internationale ».

L'auteure de ce livre centre sa recherche sur l'interaction entre les Rwandais et « le monde » ou la communauté internationale. C'est ce qui rend cet ouvrage fascinant, non seulement pour le lecteur intéressé à la Région des Grands Lacs, mais aussi pour tous ceux qui s'efforcent de comprendre comment fonctionne la communauté internationale dont on attend de plus en plus des initiatives en vue de résoudre les crises humanitaires. Pourquoi intervient-elle dans certains cas et non dans d'autres ? Y a-t-il des joueurs plus importants que d'autres ? Quel fut le rôle des dirigeants de mon pays (agissant en mon nom) ? Linda Melvern a commencé sa recherche immédiatement après le génocide et la continue encore aujourd'hui. Au fur et à mesure qu'elle progresse, elle devient plus affirmative. En 2000, elle publiait *A People Betrayed. The Role of the West in Rwanda's Genocide* (Un peuple trahi. Le rôle de l'Occident dans le génocide au Rwanda). Ce livre a déjà connu plusieurs rééditions et il a été complété par *Conspiracy to Murder. The Rwandan Genocide* (Complot pour assassiner. Le génocide rwandais) en 2004. En 2010 la version française (la plus complète à ce jour) parut : *Complicités de génocide. Comment le monde a trahi le Rwanda*. Notez que le dernier chapitre porte le même titre que le livre... suivi d'un point d'interrogation : *Complicités de génocide ?* Il s'agit là sans doute de la prudence observée par la spécialiste en relations internationales. Elle affirme sans ambages que tout pointe vers de multiples complicités, mais admet en même temps qu'elle n'est pas en mesure de fournir une preuve formelle qui soit juridiquement recevable. Comme maison d'édition, Karthala peut se permettre l'audace de supprimer le point d'interrogation... et Mme Melvern ne s'y est point opposée lors de la conférence de presse au cours de laquelle le livre a été présenté à Paris.

## Les acteurs

Dans les chapitres III-V, l'auteure esquisse l'histoire récente du Rwanda, ce qui lui permet de situer les acteurs locaux et internationaux dans leur contexte propre. Le lecteur y apprend comment est né le régime du président Habyarimana, qui a réussi à faire du Rwanda un des pays les plus contrôlés du monde. La France l'a soutenu sans se poser trop de questions, car elle voyait dans le Rwanda un rempart francophone face aux pays limitrophes anglophones (cf. p. 50). Entre temps un mouvement d'exilés très capables se développe en Ouganda où les militaires intégrés

dans la *National Resistance Army* posent problème après peu de temps (excès de cruauté lors de campagnes contre des insurgés ougandais). Le président Museveni se voit obligé de les éloigner de l'armée nationale, ce qui conduit à la formation du *Front patriotique rwandais* (FPR), un mouvement armé disposant de militaires bien entraînés, disciplinés et expérimentés. La libération du Rwanda est leur objectif principal. Développement qui augmente de façon spectaculaire les livraisons d'armes françaises au Rwanda... Paris considère le FPR (anglophone) comme un élément du grand complot anglo-saxon qui vise à supplanter la France en Afrique. L'engagement militaire aux côtés de Habyarimana est inconditionnel, mais officiellement présenté comme une mesure en vue de « protéger et évacuer si nécessaire les ressortissants français » (p. 59). L'autre grand fournisseur d'armes, c'est l'Égypte où le ministre des Affaires Étrangères, Boutros Boutros Ghali, excelle dans son rôle de facilitateur de livraisons massives. Les combats aux frontières se multiplient, des comités d'autodéfense, armés d'arcs et de machettes, se constituent. René Galinié, attaché de défense à l'ambassade de France, essaie de mettre en garde ses supérieurs à Paris : une guerre ethnique se prépare ! Le gouvernement français reste sourd. La Belgique se rend compte de l'explosivité de la situation, mais elle est seule à protester et à menacer de retirer ses troupes. Démarches d'un petit pays qui ne servent à rien...

Pendant que les troupes particulièrement bien instruites du FPR continuent à déstabiliser le pays, des efforts de « démocratisation » sont entrepris en pleine crise économique. Ils obscurcissent quelque peu l'influence grandissante de l'*Akazu*, la « petite maison » autour de la femme du président du Rwanda. Cette oligarchie familiale à la tête du Rwanda n'a pas la moindre aspiration démocratique. Les services de renseignement des ambassades se rendent de plus en plus compte de la préparation d'un génocide : multiplication de partis fantoches, de gangs et de miliciens ; l'entraînement militaire des *Interahamwe* (mouvement de jeunesse militant) ; le discours raciste du vice-président du parti au pouvoir : « Sachez que celui à qui vous n'avez pas encore tranché la tête, c'est lui qui vous tranchera la vôtre » (p. 86). Conclusion du président Mitterrand ? « Le soutien toujours croissant au régime Habyarimana doit se faire à l'insu de l'opinion publique et du Parlement français » (p. 86). À Kigali, certains parlent de Mitterahamwe !

Les Accords d'Arusha offrent un espoir de paix, mais Habyarimana continue son double jeu. La Belgique s'en inquiète et rappelle son ambassadeur pour consultation. M. Waly Bacre Ndiaye, rapporteur spécial des Nations unies s'interroge explicitement sur la nature génocidaire des tueries survenues dans le pays. La communauté internationale n'a rien entendu...

## L'environnement

Les chapitres VI-VIII, largement fondés sur les documents du Tribunal pénal international pour le Rwanda, permettent au lecteur de se faire une idée de l'environnement dans lequel le génocide a pu se réaliser. L'auteure ne dispose pas de documents qui renvoient à des plans précis, mais elle réussit à reconstituer la concertation très large qui a eu lieu à tous les niveaux, tout en montrant comment a été créé un climat qui rendait le génocide localement acceptable, voire inéluctable. Dans ce cadre, elle évoque l'achat de 581 000 machettes en Chine entre 1992 et 1994, soit une machette neuve pour trois hommes hutu ! L'Égypte continuait à faciliter l'acquisition d'armes plus sophistiquées pour un montant de 112 millions de dollars américains. La Radio Télévision libre des Mille Collines (RTL), officiellement privée mais en réalité une création du régime, sème la haine partout et à tout moment. Elle appelle au meurtre du premier ministre et prédit l'assassinat du président. Le magazine *Kangura*, appartenant au même « propriétaire » que RTL, publie (novembre 1991) en couverture la photo d'une machette avec le titre suivant : « Quelles armes allons-nous utiliser pour vaincre les *Inyenzi* pour de bon ? » (p. 130). À l'ONU, les appels à l'aide augmentent spectaculairement et le nouveau Secrétaire général s'appelle Boutros Boutros Ghali... Un nouveau type de casque bleu vient d'être créé. « Un soldat de la paix n'a pas pour mission de résoudre un conflit, mais plutôt de contrôler la conformité d'un processus de cessez-le-feu déjà conclu » (p. 140). L'ONU doit décider du statut des soldats de la paix au Rwanda deux jours après les événements traumatiques en Somalie. La Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR) voit le jour, mais ne doit rien coûter... elle se limitera donc à « assurer la sécurité de la ville de Kigali » (p. 145).

## Mission impossible

La mission impossible et souvent périlleuse de la MINUAR est évoquée dans les chapitres IX-XI. L'ONU est submergée de demandes, les grand pays ne veulent plus prendre des risques, la caisse est presque vide et le Rwanda n'est pas une priorité. La nouvelle mission ne dispose pas des moyens nécessaires, mais elle est dirigée par un excellent commandant : le général canadien Roméo Dallaire. Celui-ci « est contraint d'emprunter à une autre agence de l'ONU l'argent nécessaire à ses dépenses ordinaires » (p. 153). Il lui faut investir tant d'énergies dans le combat contre les bêtises bureaucratiques de cette organisation mondiale que cela ne lui laisse guère le temps de penser à sa mission. Il y a ensuite le comportement raciste de groupes de militaires belges et canadiens, la présence à Kigali de militaires français – comme « conseillers » de la présidence ! – censés être rentrés en France, le silence des canaux officiels de renseignements, ce qui oblige le général Dallaire à explorer des pistes non-officielles, etc. Les informations ainsi obtenues confirment que le pays est inondé d'armes. Le commandant signale à New York qu'il a

l'intention de saisir quelques caches d'armes secrètes pour dévoiler ainsi la duplicité du gouvernement rwandais. Les responsables au siège de l'ONU lui répondent qu'il « ne doit sous aucun prétexte saisir ces armes, car une telle opération outrepasserait les termes de son mandat » (p. 165). Les protestations du commandant et les avertissements de l'ambassadeur de la Belgique ne servent à rien...

La MINUAR se trouve dans l'impossibilité d'accomplir sa mission. Ici et là on parle de son retrait. Lors d'une visite au pays, le ministre des affaires étrangères de la Belgique, Willy Claes, se rend compte du désarroi de la mission onusienne et insiste auprès de Boutros Boutros Ghali sur la nécessité de remédier immédiatement à cette situation. Cependant, ce dernier n'est jamais là où on en a besoin. Bien sûr, « il suit la situation de tout près », mais il est difficile de le rejoindre et il ne s'engage jamais... Les États-Unis et la Grande Bretagne, pourtant très bien informés, refusent de prendre des initiatives pour des raisons budgétaires. Les ONG commencent à élaborer des plans d'urgence, les rumeurs sur « la solution finale » deviennent de plus en plus insistantes, la RTLTM annonce même qu'il y aura un « signal » ! Finalement, le général Dallaire reçoit l'autorisation de saisir les armes cachées (estimées à 85 tonnes !), mais il doit le faire en assistant la gendarmerie nationale... Il est trop tard. Entre temps le Conseil de sécurité de l'ONU – dont le Rwanda fait toujours partie ! – écoute le rapport du Secrétaire général qui omet les informations fournies par le général Dallaire. Les États-Unis plaident pour le retrait de la MINUAR, les autres grandes nations, toutes bien informées, ne veulent pas aller aussi loin tout en refusant de s'engager à quoi que ce soit, et décident finalement de prolonger la MINUAR de quatre mois.

## **Le génocide, la trahison**

Le noyau du livre (chapitres XII-XVI) est constitué par le récit détaillé du génocide au Rwanda et la trahison de la communauté internationale. Le 6 avril 1994, l'avion du président Habyarimana est abattu, les massacres commencent immédiatement après la diffusion de cette nouvelle et quelques jours plus tard le premier ministre et son escorte onusienne belge sont assassinés... un nouveau gouvernement est formé dans l'ambassade de la France. Pour les observateurs sur le terrain, il est désormais clair que tout est organisé dans le moindre détail par la garde présidentielle, mais à New York on reste sourd et on continue à discuter du budget de la MINUAR. Willy Claes se démène pour réveiller le Secrétaire général qui a manifestement d'autres préoccupations. Entre-temps, l'évacuation des Américains, impeccablement organisée d'avance, est presque terminée. Les expatriés sont déclarés priorité absolue, les ambassades se vident tandis que les massacres de Rwandais continuent et que la presse internationale évite scrupuleusement le mot « génocide ». L'ONU demande à plusieurs reprises à Dallaire de préparer le retrait de la MINUAR, mais celui-ci n'entend rien à son tour !

Lors des réunions à huis clos à New York, on remarque que les grands pays occidentaux se désintéressent totalement du sort des civils rwandais ; les États-Unis veulent même cacher toute l'affaire, la Belgique se retire, la Grande-Bretagne veut également le retrait de la Force de la paix. Les pays africains, par contre, veulent la renforcer ne fût-ce que pour sauver autant de civils que possible. Le FPR continue à faire des progrès, les ONG, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), le général Dallaire et ses militaires se comportent en véritables héros dans cet enfer auquel le Conseil de Sécurité ne s'intéresse toujours pas. Désintéret qui est interprété comme un encouragement par les génocidaires. Cependant, la presse occidentale se réveille et commence à parler de génocide. Cela n'empêche pas l'ONU de réduire de façon draconienne sa force sur place. Peu importe que les massacres continuent... Les ONG ont le courage de fournir finalement des informations sur le génocide, mot qui reste tabou à New York. La France et l'Égypte continuent à appuyer le gouvernement de Kigali et on parvient toujours à fournir des armes provenant de l'Europe de l'Est.

Les massacres n'arrêtent pas l'avancée du FPR, bien au contraire. Kagame se débrouille seul, il occupe déjà Kigali et tout indique qu'il finira par « libérer » le pays entier. Du coup Boutros Boutros Ghali parle de génocide, veut renforcer la MINUAR et intervenir plus énergiquement. Il explique tout bonnement que s'il ne l'a pas fait avant, c'est parce que les gouvernements des grands pays étaient contre... (cf. p. 312). Plus de deux mois après le début du génocide, le Secrétaire général est contraint d'admettre l'échec total de l'organisation qu'il dirige : « Reconnaissons qu'il s'agit d'un échec non seulement des Nations unies, mais aussi de la communauté internationale » (p. 333).

## **En guise de conclusion**

Boutros Boutros Ghali retrouve même son enthousiasme quand il apprend que la France veut lancer une « opération humanitaire » (Turquoise) qu'elle financera gracieusement... Cependant Dallaire est consterné et y voit plutôt une tentative de diviser le pays en deux. Dans le chapitre XVII, le lecteur trouvera plusieurs indices du parti pris de la France à l'égard du gouvernement en fuite... Cependant, certains de ces citoyens se sont comportés en héros comme Philippe Gaillard, chef de la CICR au Rwanda. Voici ce qu'il avait à dire sur le général Dallaire et l'ONU au moment de son départ du Rwanda : « Sa propre institution d'appartenance, l'ONU, l'a purement et simplement abandonné. Le Conseil de sécurité ne s'est même pas donné la peine d'assurer le ravitaillement de sa propre Force » (p. 355). De son côté, Dallaire conclut : « Ce que nous avons vécu ici est un déshonneur. La communauté internationale et les États membres de l'ONU ont, d'un côté, témoigné leur consternation face à ce qui se passait au Rwanda, pendant que, de l'autre côté, mises à part quelques exceptions notables, ces mêmes autorités n'ont rien entrepris

pour que la situation s'améliore. [...] Le quartier général de l'ONU et les États souverains, à de très rares exceptions près, ont massivement échoué » (p. 355-356).

Et l'Église dans tout cela ? L. Melvern ne la mentionne qu'en passant car elle n'a pas joué un rôle significatif dans le jeu des intrigues internationales<sup>1</sup>. Bien sûr, le Peuple de Dieu se trouvait partout : parmi les victimes et parmi les assassins... Des hommes et des femmes d'Église se sont comportés en véritables héros et certains ont payé de leur vie, d'autres ont eu peur, il y a eu des trahisons et des complicités... Dans son ensemble, l'Église faisait tout simplement partie du peuple souffrant, trahi...

Ce livre fascinant, malgré son volume et la masse de données qu'il fournit, a été admirablement bien traduit par Mehdi Ba. En annexe, le lecteur trouve le texte de la *Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide*, une chronologie détaillée, une bibliographie abondante, quelques cartes et un index des noms fort utile. Bref, un livre à lire, même dix-sept ans après les événements. Il n'aide pas seulement à se faire une idée précise et nuancée de ce qui s'est passé au Rwanda, mais il permet aussi de mieux comprendre les crises en train de se dérouler aujourd'hui !

Eric Manhaeghe

## Recensions

Dominique Barnérias, *La paroisse en mouvement*. L'apport des synodes diocésains français de 1983 à 2004. Préface de Laurent Villemin. Collection « Théologie à l'Université ». Paris, Desclée de Brouwer, 2011, 510 p., 35 €.

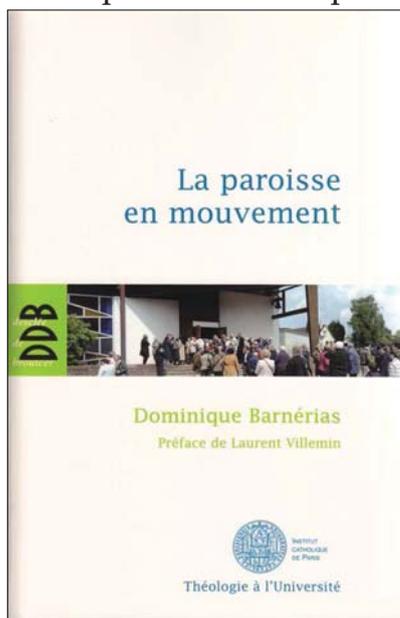
Cet ouvrage est le livre « grand public » tiré d'une thèse soutenue avec succès par l'auteur pour l'obtention du Doctorat en théologie à l'Institut Catholique de Paris en décembre 2009. Comme le signale L. Villemin dans sa préface, ce volume comble « une triple lacune dans le champ français » (p. 7). Il offre une approche thématique des délibérations et décisions de 43 synodes diocésains français et de leur impact sur le terrain. Il fournit ensuite les résultats d'un véritable « audit » (p. 336)

---

<sup>1</sup> Pour une analyse du rôle des Églises, lire Timothy Longman, *Christianity and Genocide in Rwanda*, Cambridge, University Press, 2010, 350 p. L'ouvrage peut être considéré comme une analyse sociologique originale, même si l'approche historique est plutôt faible.

sur la réforme des paroisses en France. Enfin et surtout, la troisième et dernière partie de l'ouvrage propose une interprétation théologique et spirituelle tout à fait pertinente de ce mouvement de fond qui anime les chrétiens et les paroisses depuis le concile Vatican II, les orientant vers un nouveau « style paroissial ».

Dans cette interprétation, les notions et outils de réflexion que sont l'« appropriation » et le « style » occupent une place essentielle dans l'effort de conceptualisation de la réalité paroissiale effectuée par l'auteur. Pour explorer l'« appropriation » dans toute sa richesse spirituelle, l'auteur fait appel à l'analyse qu'en a faite M. Légaut, la prolongeant toutefois en lui reconnaissant une structure sacramentelle. Exprimer le fait que la paroisse devient le *bien propre* des paroissiens, l'appropriation « indique un double processus : un travail intérieur, spirituel en même



temps qu'une transformation communautaire et institutionnelle, les deux étant indissociables, telles les deux faces d'une même pièce » (p. 346). Avec ce processus d'appropriation qui n'est cependant pas sans dangers, on est en présence d'un mouvement de fond qui est en même temps « une véritable clef d'interprétation qui permet de rendre raison de ce qui se produit aujourd'hui dans la diversité des pratiques et des orientations paroissiales » (p. 489). C'est pourquoi, la réponse à la question « est-ce que la paroisse change ? » ne doit donc pas se contenter de relever ses adaptations aux nouvelles situations et contraintes sociétales. D. Barnérias

amène son lecteur à prêter attention à un mouvement qui « n'est pas le plus visible ». Déjà signalé par H. de Lubac comme un « éveil de l'Église dans nos âmes », c'est celui de l'appropriation baptismale et ecclésiale, véritable démarche spirituelle de la part des chrétiens et qui permet « aux paroisses de vivre selon un style renouvelé » (p. 495).

L'auteur emprunte ensuite la catégorie du « style » au théologien C. Theobald. Ce style chrétien trouve son origine dans la « sainteté hospitalière de Jésus », dans la pratique d'un type d'hospitalité absolument unique. Il est « marqué par le commandement de l'amour, qui appelle à une ouverture sans limite à l'autre, et ouvre à une capacité d'apprentissage » (p. 404). Appliqué à la paroisse, cela se traduira dans un style de vie paroissiale où priment la relation comme signe d'un « christianisme amical et hospitalier », l'attitude d'apprentissage à mettre en œuvre ce que la communauté chrétienne annonce, et la mise en valeur des diversités dans l'accueil de l'unité. La ministérialité est à repenser dans cette perspective qui au demeurant encourage une synodalité paroissiale. Ce dialogue aux niveaux paroissial et diocésain a-t-il des chances

d'inclure un jour les autorités romaines ? Malheureusement, rien n'est moins sûr pour le moment comme le rappelle fort à propos la note 1 de la page 211. Ce serait pourtant un moyen parmi d'autres pour assurer une meilleure connaissance mutuelle et un partage efficace du *sensus fidei* du peuple chrétien.

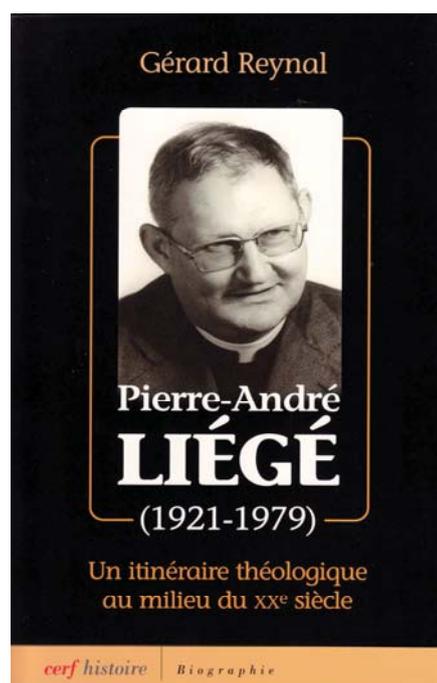
Le travail éditorial accompli par l'auteur rend assez aisée la lecture de ces quelque 500 pages ! Le développement est facilement repérable grâce à des introductions et conclusions faisant le point de la démarche. De plus, la table des matières rend compte de manière détaillée du contenu de chacune des trois parties de l'ouvrage. Les pasteurs et acteurs de la vie ecclésiale trouveront ici un ouvrage passionnant et stimulant pour la réflexion tant personnelle que collective. Résolument optimiste sur les capacités de la paroisse à se garder en mouvement, l'auteur allie à une documentation fouillée et un regard réaliste sur la situation pastorale une réflexion théologique et spirituelle de grande qualité. Une remarquable contribution sur un sujet tout à fait d'actualité pour l'Église de France en particulier.

Bernard Keradec

Gérard Reynal, *Pierre-André Liégé (1921-1979)*. Un itinéraire théologique au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Préface du Cardinal Paul Poupard. Collection « Histoire ». Paris, le Cerf, 2010, 492 p., 33 €.

Le P. Liégé, décédé prématurément à 58 ans, a été, en ces années pré- et postconciliaires, de tous les combats de l'Église, de France et bien au-delà. De ce Frère Prêcher, l'auteur nous offre une biographie essentiellement théologique, de *théologie pastorale*, faut-il préciser avec le P. Liégé. Ce dernier en a été un acteur réfléchi et engagé. On ne peut qu'être admiratif devant la multiplicité des questions auxquelles il a accepté de se confronter et qu'aborde ici G. Reynal avec un grand souci de clarté pédagogique. Il reste au rédacteur de cette note le regret de devoir délaissier tant de thèmes majeurs pour centrer l'attention, arbitrairement, sur tel ou tel domaine de réflexion ou d'action.

En disciple des PP. Chenu et Congar, le jeune dominicain consacre sa thèse de lecteur en théologie à « *L'Église hors de l'Église. L'appartenance invisible à l'Église* ». On est en 1946, et c'est beaucoup



dire. Aumônier national de « La Route », il porte le souci de la foi des jeunes, qu'elle devienne une *foi adulte*. Sa conviction qu'une telle éducation ne peut faire l'impasse sur le politique lui vaudra bien des difficultés.

C'est ensuite la revue *Parole et Mission*, la fondation avec M. Coudreau de l'ISPC (Institut supérieur de Pastorale catéchétique) et l'institutionnalisation en France du catéchuménat. Puis le concile, auquel Liégé participe comme conseiller théologique de deux évêques. On a pu écrire : « Ce qui était iconoclasme avant deviendra vision commune ensuite. En lisant certains documents du concile, de même que *Evangelii nuntiandi*, on entend résonner des mots et des thèmes qui furent, dans les années 1950, lancés par le jeune dominicain ». La mise en œuvre du concile sera désormais le centre de son travail de professeur et d'intervenant sollicité de toutes parts. Huit pages du livre sont consacrées à la *théologie pastorale au service de la charge pastorale des évêques*.

Un essai de synthèse d'*une œuvre théologique fondamentale* constitue la dernière partie de l'ouvrage. Liégé a été un théologien de la foi, abordant les questions de la conversion, de foi et religion, du salut des *autres*. Il fut surtout un théologien de l'évangélisation, du *ministère prophétique de l'Église*. Son souci est d'aider à « passer le seuil de la foi », à prendre « la décision absolue qui consiste à reconnaître que c'est dans l'Évangile que se joue la totalité des enjeux de l'histoire humaine et de sa propre histoire humaine ». Citons encore ce texte de 1965, à la fin du concile : « L'Église reconnaît aujourd'hui que Dieu l'invite à vivre et à accomplir sa mission dans un monde au pluralisme irréversible, dans un monde où la liberté de l'homme se cherche comme jamais à travers mille menaces, dans un monde plus sensible à la complexité des démarches de liberté. L'Église se reconnaît à nouveau missionnaire dans un monde qu'il ne sert de rien de baptiser rapidement, où sa passion du salut de tous prend des formes moins angoissées et moins *maternalistes*. L'Église se redécouvre comme Église de la Parole, du témoignage et du dialogue, discernant mieux, grâce aux échanges, sa situation historique dans une humanité *planétisée* ».

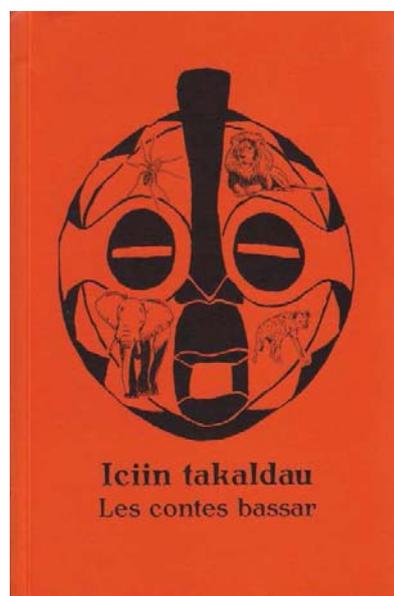
Les clarifications apportées par le P. Liégé, son dynamisme d'homme de la Parole ont encore beaucoup à nous apprendre. On remercie l'auteur de cette biographie théologique de nous aider à un examen constructif de notre pastorale d'aujourd'hui. À cause de l'Évangile, ce n'est jamais inutile.

*Michel Courvoisier*

Jacek Jan Pawlick (dir.), *Iciin takaldau. Les contes bassar*. Olsztyn, Université de Warmia et Mazury, 2010, 314 p.

Un séjour de trente ans au Togo comme missionnaire et ethnologue a permis au P. Jacek Jan Pawlick, SVD, de publier ce recueil de contes bassar. Les contes jouent un rôle important dans la plupart des sociétés africaines. Appartenant au domaine de la fiction, ils permettent d'aborder les questions les plus délicates sans pointer sur des situations concrètes ou identifier les personnes. Les Bassar appartiennent aux peuples du groupe voltaïque et vivent au nord du Togo.

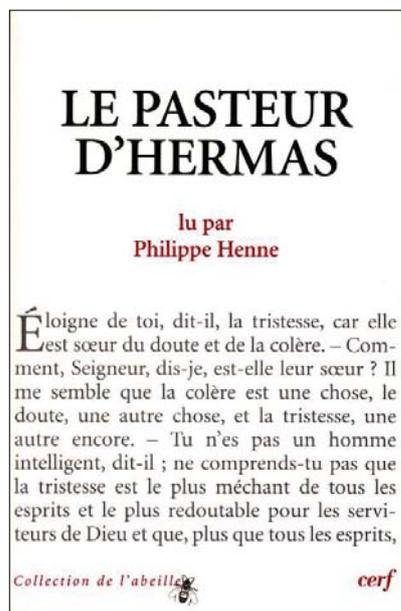
La première partie du recueil comprend 15 contes liés d'une façon ou d'une autre à la question de l'origine. Il s'agit en bonne partie de mythes de la création et de l'organisation de la société. Les contes rassemblés dans la partie suivante expliquent l'état des choses. Ces récits étiologiques racontent pourquoi les choses sont comme elles sont dans la nature et la société. Les contes de la troisième partie mettent en lumière les traits caractéristiques de certaines plantes et de certains animaux. Dans la quatrième partie, le lecteur fait connaissance avec des textes qui distinguent entre la brousse et le village, le sauvage et le cultivé (domestique). La dernière partie traite des valeurs morales du peuple bassar. Dieu y figure comme un étranger qui visite les hommes pour voir comment ils se comportent et il comble de bénédictions les familles qui l'ont bien reçu.



Le mérite principal de ce livre, c'est qu'il existe. Il permet à un public plus large de prendre connaissance d'une partie de la sagesse bassar, contribuant ainsi à sa conservation. D'un point de vue scientifique, on aurait souhaité la juxtaposition des versions bassar et française ainsi qu'une description plus détaillée de la genèse du recueil (liste des conteurs, répartition géographique et dans le temps, éventuelles versions divergentes, critères de sélection, etc.). Nous espérons avec l'auteur que des chercheurs appartenant au peuple bassar approfondiront cette recherche...

*Eric Manhaeghe*

*Le Pasteur d'Herma*s. Lu par Philippe Henne. Collection de « L'abeille ». Paris, le Cerf, 2011, 126 p., 12 €.



Remarquable introduction au *Pasteur d'Herma*s, ce « best seller de l'Antiquité », le petit livre de Ph. Henne accompagne et guide le lecteur dans le monde d'Herma, sa démarche, sa quête et ses découvertes sur le chemin de l'initiation chrétienne. Car *Le Pasteur* est avant tout un « livre d'initiation » comme l'auteur le rappelle à maintes reprises. Destiné à être lu en public, cet ouvrage du II<sup>e</sup> siècle est semé de « petits indices qui intriguent et poussent à aller plus loin. Déjà – note Ph. Henne – à cette époque-là, c'est-à-dire au début de l'Église, il ne fallait pas laisser les auditeurs » ! (p. 110). Tout au long des quatre chapitres qui constituent l'essentiel du livre,

l'auteur aidera donc son lecteur à repérer les indices et discerner l'intrigue des récits, s'ouvrir aux images, apprécier la signification des temps, des lieux, des noms et des personnages avec leurs qualités et leurs rôles parfois multiples. Bref, les Visions, Préceptes et Similitudes d'un « *Pasteur* parfois désarçonnant » (p. 96) trouvent ici une interprétation lumineuse et facile d'accès.

Généralement considéré comme un traité de morale centré sur la pénitence, *Le Pasteur* est présenté ici comme une « œuvre pleine d'espoir », un livre de confiance et non de condamnation (cf. p. 92). Mais si le ton est enjoué et populaire, « *Le Pasteur d'Herma*s est loin d'être un livre léger » (p. 87). Il vise bien à arracher « d'anciens païens à leur mortelle séduction » (p. 84) et les amener à reconnaître Dieu, imiter le Christ, et se joindre à l'Église, vivant grâce à l'Esprit en intimité avec les vertus : la foi, la continence, la tempérance, la simplicité, l'innocence, la sainteté... » (cf. p. 57 et 73). Conversion coûteuse certes, mais où l'indulgence des accompagnateurs et maîtres est assurée. C'est dans la joie que le cher Herma cheminera sous la houlette du *Pasteur*, « un maître en catéchèse », puis de Michel, « l'ange glorieux » et enfin celle du *Fils de Dieu*, « le maître de la tour », « l'ange le plus vénérable ». Un art consommé de la pédagogie au service de la transmission de la foi.

Bernard Keradec

Côme Mbarila (dir.), *La puissance de Dieu peut-elle venir à bout des forces du mal ?* Actes des Quatrièmes Journées Bibliques de Lubumbashi, 22-25 mars 2010. Lubumbashi, éditions Don Bosco, 2010, 222 p.

Les journées d'études bibliques vont fidèlement leur chemin à Lubumbashi en R.D.C. Et les exposés qui y sont présentés continuent d'être publiés. Le thème choisi est chaque fois d'actualité en Afrique, en fonction de situations qui posent de nombreux problèmes aux croyants. Cette fois-ci il s'agit de l'action des forces maléfiques dans la vie des populations. Où donc est Dieu quand ses enfants sont meurtris et désespérés ? Peuvent-ils croire en un Dieu bon quand ils sont accablés de malheurs, victimes de forces obscures devant lesquelles ils sont impuissants ? Selon l'heureuse habitude des journées de Lubumbashi, le premier exposé situe le contexte des études et montre toute l'ampleur du problème de ce qu'elles appellent les forces du mal.

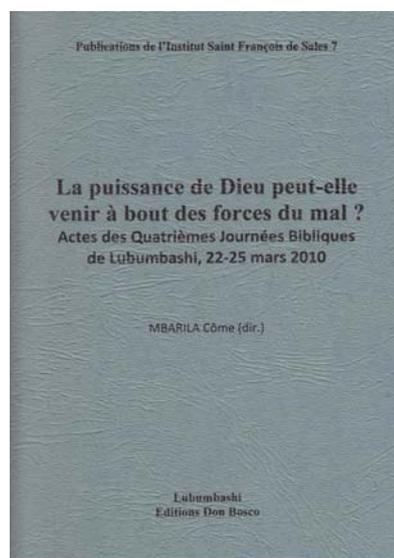
Viennent alors les recherches bibliques. On trouve tout d'abord une analyse du récit du meurtre d'Abel par son frère Caïn. Viennent ensuite Isaïe et Babylone, l'empire du mal. Et ce qu'en disent les livres de la Sagesse. Enfin, le Nouveau Testament est scruté, en particulier Paul et Jean. Les interventions des orateurs qui ont offert les textes publiés ici sont de haut niveau et se situent résolument sur le terrain de la recherche scientifique.

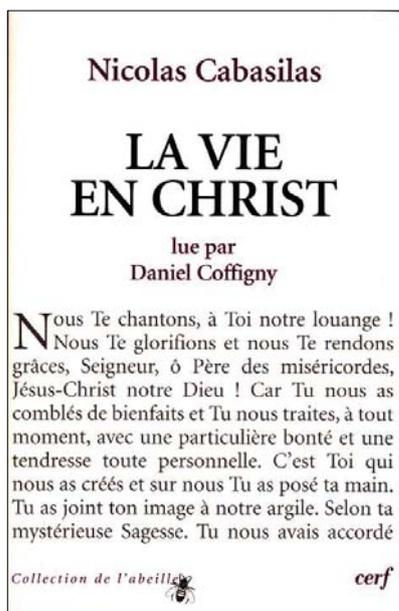
L'Église en Afrique s'est montrée soucieuse de donner à la Parole de Dieu la place qui lui revient dans la vie des communautés. On peut éventuellement se demander quel profit tireront d'une telle présentation très intellectuelle de la Parole ceux et celles qui sont quotidiennement aux prises avec un mal qui les laisse désespérés.

*Pierre Lefebvre*

Nicolas Cabasilas, *La Vie en Christ*. Lue par Daniel Coffigny. Collection de « L'abeille ». Paris, le Cerf, 2011, 124 p., 12 €.

*La Vie en Christ*, un ouvrage de Nicolas Cabasilas, laïc théologien grec du XIV<sup>e</sup> siècle, est l'un des textes majeurs de la spiritualité orthodoxe byzantine. Il transmet l'éblouissement joyeux suscité par la contemplation de « l'amour fou » de Dieu en Jésus, ce « riche [qui] vient jusqu'au taudis de l'indigent [...] ». S'approchant de lui, Il déclare son amour et lui





demande le sien en retour » (*La Vie en Christ*, VI, 12). La visée est somptueuse, les images éblouissantes, l'expérience spirituelle livrée ici par le théologien byzantin en impose, indubitablement.

Fidèle à l'esprit de la collection, D. Coffigny transmet non seulement sa profonde connaissance du texte mais encore son expérience personnelle au contact de Cabasilas, un « ami de longue date » qu'une courte biographie en fin de volume aide à mieux connaître. Plus qu'un commentaire, l'étude se fait d'ailleurs partage afin de faire goûter au lecteur la saveur des pages de *La Vie en Christ* et « le bonheur en Dieu qu'elles

enfantent » (p. 27). Une première partie esquisse l'ensemble de la démarche de Cabasilas en « quatre chemins » ou « quadrige de la grâce » : kénose, synergie, déification et réconciliation. Les trois suivantes peuvent alors approfondir cette vie en Christ que confèrent les mystères. Au fil des pages, « Nicolas donne à contempler notre bonheur. Baptisés, chrismés et eucharistiés nous existons dans "la grâce, la confiance et la foi [qui] appartiennent aux amis et aux fils" » (p. 47). Tout notre agir consistera à accorder notre liberté et notre volonté à celles du Christ. C'est ainsi que se développera une authentique participation à la vie divine où se déploie une extraordinaire synergie entre « le bien infini sans limite et l'assouvissement de notre désir d'infini ». Alors, s'écrie Cabasilas : « Quelle immensité de plaisir ! » (VII, 61). Joie indicible d'être d'ores et déjà vivants au sein de la Trinité sainte, le chrétien communie dès maintenant à Christ qui le déifie (cf. p. 112-113). Le Royaume est déjà présent en lui, bonheur sans limite se réchauffant au feu de la vie, de l'amour.

Les références des citations de *La Vie en Christ* renvoient uniquement à l'édition réalisée par l'auteur. N'aurait-on pas gagné à y ajouter celles, plus traditionnelles, des *Sources Chrétiennes* comme ci-dessus ? Cela dit, le « miel » offert ici est d'excellente qualité !

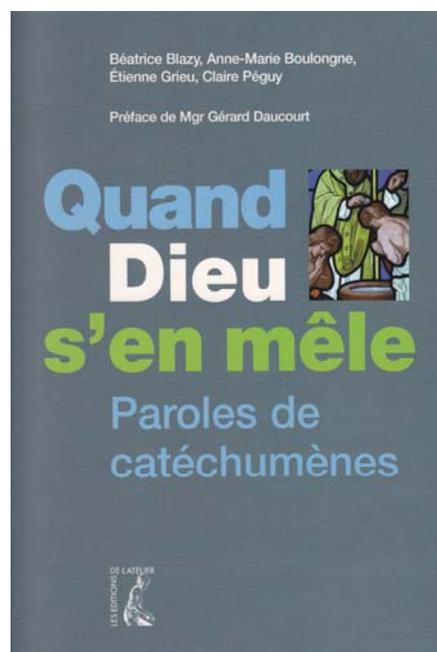
Bernard Keradec

Béatrice Blazy, e.a., *Quand Dieu s'en mêle*. Paroles de catéchumènes. Préface de Mgr Gérard Daucourt. Paris, l'Atelier, 2010, 180 p., 18,50 €.

Le livre comprend sept témoignages poignants du parcours de personnes baptisées à l'âge adulte. Ils disent au lecteur comment Dieu a fait irruption dans leur vie. Les itinéraires sont divers et l'éventail des

situations est étendu. Le lecteur peut donc se trouver interpellé par rapport à son propre cheminement. À la fin de chaque récit, les auteurs en soulignent l'essentiel invitant ainsi le lecteur à une écoute plus approfondie des nouveaux croyants et lui donnant la possibilité d'une réflexion personnelle ou en groupe.

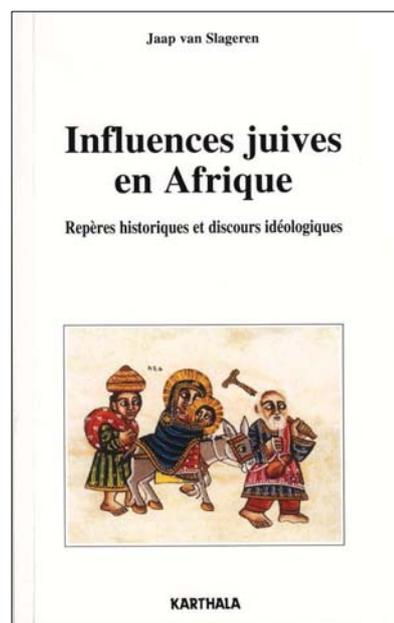
Le lecteur est ensuite poussé à sortir des histoires qui lui sont livrées et à prendre conscience de ce qui se vit aujourd'hui dans l'Église au niveau des catéchumènes, à entendre de nouveau la foi capable de transfigurer l'humanité et de soulever des existences, à se laisser traverser par le souffle de l'Esprit, à découvrir comment Dieu parle aujourd'hui au cœur des personnes. Les chrétiens « de la première heure » sont-ils attentifs à la manière dont Dieu parle aujourd'hui ? Sont-ils prêts à entendre cette Parole et à accueillir chaque jour l'Évangile dans sa nouveauté ? Sont-ils prêts à mettre en pratique cette Parole de Dieu pour aujourd'hui ? Les « paroles de catéchumènes » nous réveillent dans notre foi et dans notre relation à Dieu.



Marthe Laisne

Jaap van Slageren, *Influences juives en Afrique*. Repères historiques et discours idéologiques. Paris, Karthala, 2009, 348 p., 25 €.

L'auteur a servi pendant une dizaine d'années l'Église évangélique du Cameroun comme pasteur-missionnaire, historien et enseignant. Expérience qui l'a accompagné ensuite dans son ministère aux Pays-Bas et en Belgique. Arrivé à l'âge de la retraite, le pasteur van Slageren a voulu approfondir une question qui le hantait déjà depuis son séjour au Cameroun : les influences juives en Afrique. Le livre que le lecteur a en mains est le résultat du long cheminement d'un chrétien convaincu et dévoué, et qui n'a jamais omis de mettre en lumière les origines juives de sa foi.



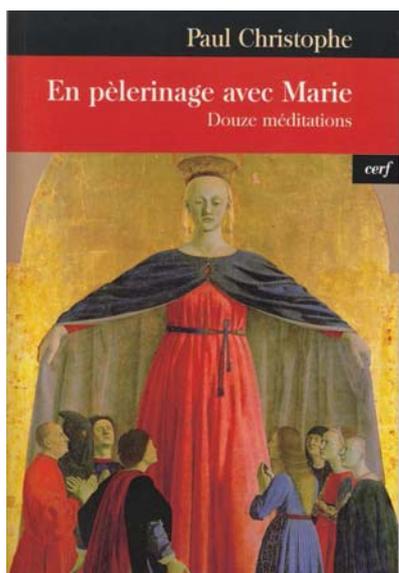
Heureux de constater des traces juives très anciennes en Afrique, ainsi qu'une proximité culturelle entre Israël et le continent noir, il a voulu en savoir plus. Il a ainsi découvert que, depuis le temps des Patriarches, des groupes juifs ont trouvé refuge en Afrique. Tout en sauvegardant leur identité, ces groupes se sont en même temps suffisamment intégrés pour exercer une influence réelle. Celle-ci fut ensuite renforcée par les missionnaires chrétiens qui annonçaient un message greffé sur la culture juive. En guise d'illustration, l'auteur passe en revue plusieurs débats théologiques, voire quelques polémiques idéologiques, qui montrent l'impact réel de la pensée juive sur l'Afrique.

Je recommande cet ouvrage au lecteur non-spécialiste qui désire en apprendre plus sur ce sujet. Le livre n'a aucune ambition scientifique, mais doit être lu comme un cheminement, une exploration spontanée et peu organisée qui conduit pas à pas à un respect profond des cultures juive et africaine pour à la fin se réjouir de leur heureuse et fructueuse rencontre.

*Eric Manhaeghe*

Paul Christophe, *En pèlerinage avec Marie*. Douze méditations. Collection « Épiphanie ». Paris, le Cerf, 2011, 124 p., 10 €.

Ces douze méditations n'ont d'autre but, selon leur auteur, « que de nous faire revivre à travers l'Évangile le pèlerinage de Marie sur la terre » (p. 13). Excepté l'avant-propos où en bon historien qu'il est, Paul Christophe évoque brièvement la pratique du pèlerinage dans l'Église à partir du IV<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage se présente comme un appel en même temps qu'une aide à la prière. D'ailleurs, dès le premier chapitre est proposée la prière de l'Angélus à la suite de la première méditation « l'annonce du Sauveur ».



Chaque chapitre débute par un passage des Écritures. Si l'évangile de Luc est bien évidemment le plus souvent cité, on trouve aussi un texte de Matthieu, de Jean, des Actes et le Psaume 44 introduisant l'ultime méditation, celle sur l'Assomption de Marie. De même, chacun des douze chapitres invite à poursuivre la réflexion par un texte provenant d'auteurs d'horizons très divers comme par exemple Ephrem de Nisibe, Pierre Claverie, Véronique Margron,

France Quéré, René Voillaume ou encore Karl Rahner... Le style est sobre et le contenu de ces méditations profond. P. Christophe nous livre ici un écrit de qualité, une chaleureuse invitation à se mettre en marche avec

celle qui, à Cana, donne « naissance au premier geste de la mission de Jésus » (p. 85).

*Bernard Keradec*

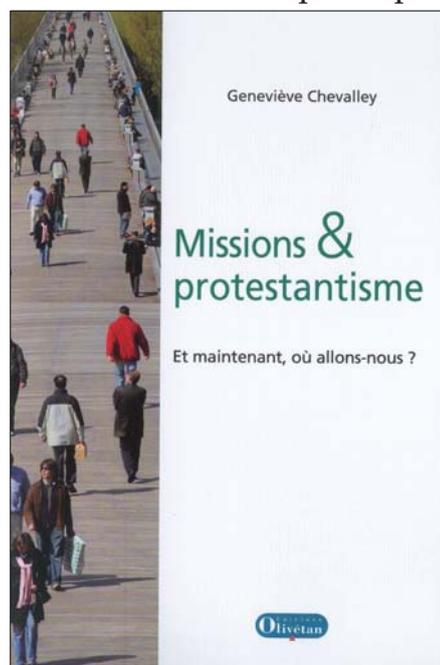
Geneviève Chevalley, *Missions et protestantisme*. Et maintenant, où allons-nous ?, Lyon, Olivétan, 2010, 140 p., 21 €.

Quelles perspectives ouvrir à la mission protestante, en particulier en France ? Dans l'histoire (chap. 2), la mission a pu respecter la liberté spirituelle, produire de belles réalisations ou légitimer la contrainte. On retient davantage la violence exercée dans l'action missionnaire, malgré quelques figures ou époques plus respectueuses. Que faire de cet héritage ? L'auteur pointe des écueils possibles : rupture, déresponsabilisation, culpabilité, victimisation, idéalisation. Or l'héritage se redistribue actuellement. « Le défi serait alors de reprendre ensemble, quels que soient les "ancêtres", aussi bien l'histoire que le "flambeau" missionnaire » (p. 28).

L'auteur en vient (chap. 3) à présenter le service protestant de mission, le Defap, qui collabore avec de nombreux organismes missionnaires protestants. Des fidélités et des infidélités d'hier et d'aujourd'hui sont ensuite évoquées (chap. 4) à la lumière du rapport à l'altérité, dans le contexte d'une « crise des missions ou une crise du croire » ou de son institutionnalisation (chap. 5). Trois perspectives pour la mission sont alors ouvertes (chap. 6) : formation et responsabilisation, communauté et diaconie et témoignage.

L'auteur a été missionnaire au Lesotho et en Polynésie puis secrétaire générale du Defap. Elle nous donne dans ce petit livre très accessible ses convictions sur la mission.

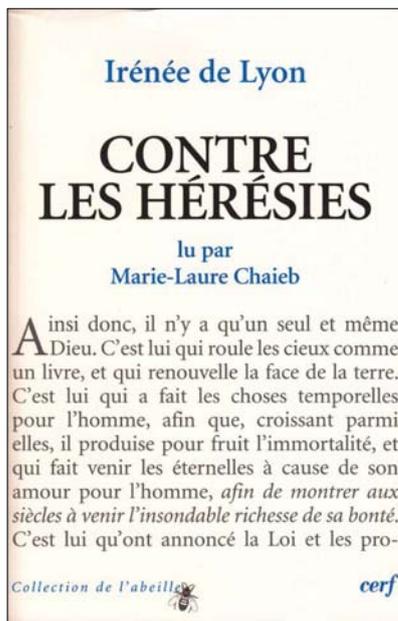
*Marie-Hélène Robert*



Irenée de Lyon, *Contre les hérésies*, lu par Marie-Laure Chaieb. Collection de « L'abeille ». Paris, le Cerf, 2011, 220 p., 18 €.

Marie-Laure Chaieb signe ici une remarquable et enthousiaste lecture partagée de l'*Adversus Haereses* d'Irénée de Lyon. S'inscrivant bien dans la visée de la collection, elle ne se contente pas d'un commentaire littéraire, historique ou même théologique. Le livre est écrit à la première personne et l'auteure a le souci de faire goûter cette façon dont Irénée a rendu compte de sa foi et qui lui « semble toujours capable de nourrir la

réflexion croyante aujourd'hui » (p. 27). L'entreprise n'est pourtant pas aisée et le lecteur est prévenu sans toutefois en être découragé, bien au contraire (cf. p. 95-96). Chez Irénée, la spiritualité « active, positive, résolument en mouvement vers Dieu qui est lui-même en mouvement vers l'homme [...] n'est pas exposée de façon systématique [...] on n'a pas immédiatement la recette de cette spiritualité, mais elle s'imprime d'autant plus fortement qu'on la perçoit peu à peu, au fil de la lecture ». C'est cette expérience que M.-L. Chaieb souhaite à son lecteur et qu'elle s'efforce de lui partager de manière très pédagogique, et avec succès (cf. p. 87-88).



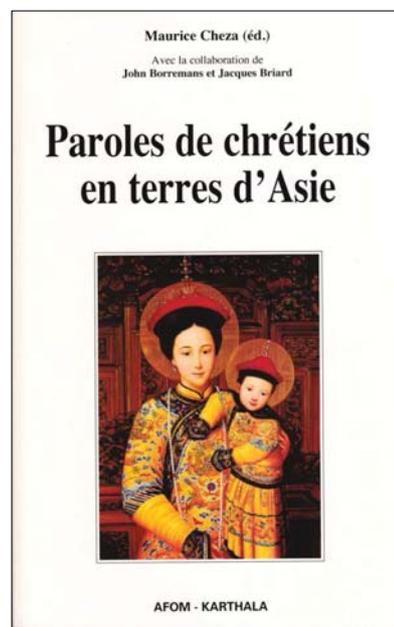
Une large place est faite au texte même de l'*Adversus Haereses* : quelques brefs passages du livre IV en ouverture, puis en seconde partie un ensemble de « textes choisis » beaucoup plus conséquent. En fin de volume sont brièvement présentées, comme il est d'usage dans la collection, une petite vie de l'écrivain ainsi que son œuvre. Le commentaire proprement dit constitue la première partie et tient en quatre chapitres : « L'homme selon Irénée », « L'homme dans la création », « Visages du Christ chez Irénée », « Chemins vers la ressemblance dans le temps de l'Église » enfin, où est présentée la pensée d'Irénée sur les Écritures, la Tradition et les Sacrements, ces « lieux pri-

vilégiés de rencontre de Dieu et de découverte de la Vérité, au sein de la communauté chrétienne » (p. 65). Nul doute qu'au fil des pages le lecteur goûtera à son tour les meilleures caractéristiques de la pensée d'Irénée relevées par l'auteure : la confiance, l'optimisme, et la solidité également car il ne manque rien des fondamentaux de la foi dans son discours (cf. p. 22). Certes, Irénée écrit pour réfuter les déviations des gnostiques valentiniens du II<sup>e</sup> siècle ; il le fait en rappelant la vraie connaissance, c'est-à-dire « celle du salut universel réalisé dans l'histoire en Jésus-Christ et dont l'action de grâces constante est de proclamer que Dieu tout amour a voulu se faire connaître des hommes à tel point qu'il s'est incarné » (p. 94). Mais les nombreux liens tissés par M.-L. Chaieb avec des situations actuelles montrent bien qu'Irénée a ouvert là un dialogue avec tout un chacun sur des sujets qui n'ont rien perdu de leur pertinence, citons entre autres : la vision de l'homme dans la création et sa relation à Dieu ; des clefs de lecture des Écritures ; la nature et rôle de la Tradition ; le travail du théologien empreint d'humilité et de gratitude pour le salut réalisé. *L'Adversus Haereses*, un écrit pas si lointain que ça !

Bernard Keradec

Maurice Cheza (dir.), *Paroles de chrétiens en terres d'Asie*. Collection « Chrétiens en liberté ». Paris, Karthala-AFOM, 2011, 357 p., 26 €.

Après *Théologiens et théologiennes dans l'Afrique d'aujourd'hui* (Karthala, 2007), l'AFOM (Association francophone œcuménique de missiologie) a choisi de se tourner cette fois vers l'Asie. Réalisé sous la direction de M. Cheza et avec la collaboration de John Borremans et Jacques Briard, le livre se veut être non pas une anthologie mais un « livre-apéritif ». Un florilège « susceptible de [...] faire entrevoir la richesse de la sagesse asiatique et de la pensée chrétienne qui s'est développée sur ce continent » (p. 7). Pourtant, et même si les chrétiens ne représentent en Asie qu'une minorité, l'entreprise reste difficile pour au moins deux raisons : la taille de ce continent où vivent 60% des habitants de la planète et l'importance ainsi que la diversité de leurs traditions religieuses. Il ne faut donc pas s'étonner de certaines lacunes. L'Asie étant le continent où se trouvent les quatre plus grandes nations musulmanes du monde, on aurait tout de même apprécié un regard musulman dans la quatrième partie intitulée *Regards croisés*.

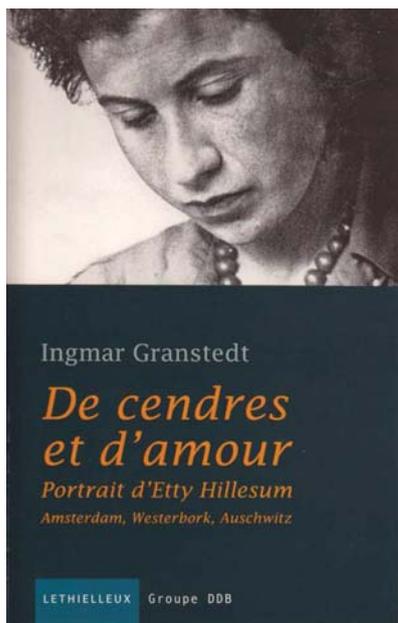


Ceci étant dit, il faut saluer l'initiative de donner la parole à 24 auteurs asiatiques et 3 occidentaux, en grande majorité des hommes (22 sur 27). Nombre de ces textes ont été empruntés à des revues telles que *Les Voies de l'Orient*, *Mission de l'Église* et *Spiritus*. L'ouvrage a été construit en quatre parties : six articles concernant l'Asie dans son ensemble (I) ; six textes de l'Inde et du Sri Lanka (II) ; neuf contributions d'Asie orientale (III) ; trois auteurs enfin d'horizons divers (sikh, hindou et bouddhiste) pour la dernière partie (intitulée à tort *Asie orientale* dans la table des matières, p. 356). Bien que quelques textes datent, l'ensemble est riche, citons en particulier les contributions de John Martin Sahajananda, Liu Xiaofeng, Vincent Shigeto Oshida, Kosuke Koyama ou encore Claire Ly. Le lecteur pourra entrer comme il l'entend dans ce livre même si la première partie sert en quelque sorte d'introduction annonçant les thèmes qui reviendront au fil de l'ouvrage : l'acculturation, l'interculturalité, l'interreligieux, la mission des disciples du Christ, etc. Enfin, la postface de Michel Maxime Egger nous a paru excellente. Elle aidera par ailleurs le lecteur à relativiser les affirmations excessives de certains auteurs.

Bernard Keradec

Ingmar Granstedt, *De cendres et d'amour*. Portrait d'Etty Hillesum : Amsterdam, Westerbork, Auschwitz. Collection « Spiritualité ». Paris, Lethielleux, 2011, 238 p., 21 €.

Etty Hillesum, jeune Juive hollandaise morte à Auschwitz en novembre 1943, est connue par ses écrits posthumes : *Une vie bouleversée*, *Lettres de Westerbork* et son *Journal*. À partir de ces écrits, l'auteur retrace l'itinéraire spirituel d'Etty, de 1941 à 1943, en développant trois aspects essentiels de sa vie : sa prise de conscience du génocide juif, sa relation amoureuse avec Julius Spier, sa découverte de la tendresse de Dieu et de la beauté de la vie.



Dès juillet 1942, Etty note comme un fait inéluctable l'anéantissement des Juifs d'Europe et elle accepte pour elle ce « destin de masse ». « Je veux partager le sort de mon peuple » (p. 145). Mais dans le même temps, elle découvre que « la vie est belle et pleine de sens » à travers sa relation amoureuse avec Julius Spier, un psychologue allemand, dont elle suit les cours. Granstedt montre que l'amour de la jeune femme pour Julius Spier constitue une ouverture à la présence de Dieu et fait naître une « relation de pure tendresse avec Dieu ».

Ce livre met l'accent sur l'évolution spirituelle d'Etty. En moins de trois ans, elle passe de l'indifférence religieuse à une conscience très vive de la proximité de Dieu au cœur même de l'extermination du peuple juif. Le Dieu qu'elle découvre en elle n'est pas un Dieu puissant qui va la sauver du péril. C'est un Dieu fragile qui a besoin de nous. Elle désire « sauver Dieu en elle », préserver cette vie divine si fragile, en témoignant que la vie est bonne.

Cette approche originale permet de découvrir le cheminement personnel d'Etty et invite le lecteur à reconnaître la beauté de la vie, malgré l'existence du mal et de la souffrance.

Yvon Crusson

## Table LII – 2011

Auteur	Titre	Page
Abbatinali Enzo	L'Église qui est au Sénégal. Passé – présent – futur	135
Arnould Jacques	Une seule Terre, une seule humanité, un seul Sauveur	153
Asurmendi Jesús	Identités bibliques	405
Atkin Tim	Reconnaisants pour le passé, confiants dans l'avenir. Le XIVe Chapitre général de la CICM	273
Bach Annick	Communautés en mission amérindienne	320
Bousquet François	Une identité essentiellement hospitalière	465
Bretesche (de la) Christian	Pour une inculturation réussie de l'Évangile. Un apport de l'ingénierie sociale	211
Chaaya Saïd	Les chrétiens au Proche-Orient à la lumière du synode	108
Chauvet Louis-Marie	Le parcours de l'initiation chrétienne : un façonnage d'identité	417
Das Jos	« Venez à l'écart... pour vous reposer un peu » Le Centre de spiritualité missionnaire Théophile Verbist à Kinshasa (RDC)	458
Dilé Cécile	Une vision élargie de la mission et d'un institut missionnaire. 24 <sup>ème</sup> Chapitre général des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique	391
Duboy de Lavigerie Patrick	Le pain de l'homme libère de la honte. Des vendeurs de carton Prier les psaumes avec Inès, une enseignante comme beaucoup d'autres	15 401
Duriez Christian	Les semaines Sociales de France 2010	101
Goubier Valérie	Communauté nouvelle en mission. La Communauté du Chemin Neuf	342
Joguet André	Témoignage d'amour au nom du Christ. Communauté catholique au Maroc	302
Kafubwanga K. Ngoy	La destination universelle des biens. L'apport de l'encyclique <i>Sollicitudo rei socialis</i>	477
Keradec Bernard	Les Asiatiques parmi nous. Défis et opportunités pour la mission <i>inter gentes</i> . Séminaire résidentiel du Sedos, Ariccia, 17-21 mai 2011	364
Küberl Franz	Dialogue de l'action	430
Lemaître Franck	Les tournants œcuméniques du XX <sup>e</sup> siècle et leur lien à la mission	53
Lossky Nicolas	La mission dans la perspective orthodoxe	65
Manhaeghe Eric et Ugeux Bernard	Que de complots ! Quand on se forge une identité fondée sur l'exclusion et la division	438

Manhaeghe Eric	La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne.	233
	Un geste de responsabilité.	484
Matthey Jacques	Où en est la mission ? 100 ans après la Conférence missionnaire mondiale d'Édimbourg. Un point de vue protestant	37
Mazile Loudeger	Communautés en mission, expérience en Haïti	333
Ndongala Maduku Ignace	L'Église en Afrique cinquante ans après les indépendances. La rencontre des théologiens africains à Nairobi (novembre 2010)	115
	Religieux et politique en RDC. Colloque à l'Université catholique de Leuven, 19-21 mai 2011	370
Ngalula Josée	Une dynamique missionnaire. La mission d'une Église locale selon le cardinal Joseph-Albert Malula	296
Ponchaud François	Au Cambodge, témoignage et communauté	309
Poucota Paulin	La mission, un déplacement incessant	277
Rédaction	Chrétiens et musulmans à Bethléhem	243
	Les religions pour la paix	396
Renard Helmut	L'exhortation apostolique <i>Verbum Domini</i> . Quelques annotations en provenance d'Amérique latine	353
Robert Marie-Hélène	La nouvelle évangélisation, Orientations de Vatican II et Édimbourg 2010 – Mise en perspective	87
Rochat Florian	Œcuménisme et radicalité de l'Évangile	76
Roucou Christophe	Bouleversements dans certains pays arabes	142
Sarr Théodore Adrien	Le pouvoir pour servir les autres. Déclaration du président de la RECOWA-CERAO	149
Siller Acuña Clodomiro	Les autochtones, le monde et l'écologie, aujourd'hui	162
Suharyo Ignatius	Communauté espérance. L'Église qui est à Jakarta, Indonésie	263
Tauchner Christian	Voir et entendre. Le renouveau missionnaire d'un diocèse	7
Tcheza Rose	Enraciner le charisme FMM en Afrique	18
Thayil Jose	Éco-théologie et spiritualité	187
Tomichá Roberto	Mission et conscience écologique	170
Ugeux Bernard et E.M.	Que de complots !	438
Ukwuije Bede	Pour une approche doxologique de l'environnement	201
Zorn Jean-François	La Conférence missionnaire mondiale d'Édimbourg 1910	21

Achévé d'imprimer par Corlet, S.A. – 14110 Condé-sur-Noireau  
N° d'imprimeur : – dépôt légal : 2011 – imprimé en France  
Commission Paritaire des Papiers de Presse. Certificat n° 1015 G 83668

**SPIRITUS** est une revue d'expériences et de recherches missionnaires. Elle se construit à partir des événements de la vie des communautés humaines et chrétiennes des divers continents. Elle rassemble, partage, et approfondit les questions suscitées par l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui.



Revue trimestrielle fondée en 1959 par les Pères Spiritains  
et gérée en commun par  
12 Instituts Missionnaires

- Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)
- Société des Missions Africaines
- Missions étrangères de Paris
- Scheutistes
- Spiritains
- Société du Verbe Divin
- Missionnaires de N.D. d'Afrique (Sœurs Blanches)
- Franciscaines Missionnaires de Marie
- Notre Dame des Apôtres
- St Joseph de Cluny
- Spiritaines
- Oblats de Marie Immaculée

Spiritus est un instrument de libre recherche au service de la Mission. Les positions prises par les différents auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

**Directeur de la publication** : Eric Manhaeghe

**Directeur Adjoint** : Bernard Keradec

**Administrateur** : Jean du Pouget

**Secrétaire** : Gérard Tronche

**Comité de rédaction** : Jean-Yves Chevalier, pb ; Yvon Crusson, sma ; Monique Duguey, fmm ; K. Ngoy Kafubwanga, cssp ; Marthe Laisne, cssp ; Jean-François Meuriot, mep ; Marie Murat, sjc ; Marie Hélène Robert, nda ; Christian Tauchner, svd ; Marie-Renée Wyseur, smnda.

**Conseil de rédaction** : François Bousquet ; Ivone Gebara ; Dennis Gira ; Evelyn Monteiro ; Paulin Poucouta ; Helmut Renard ; Christian Salenson et les membres du Comité de rédaction.

**Coordination du dossier** : François Bousquet et Eric Manhaeghe.

**Périodicité** : mars, juin, septembre, décembre.

*Cum permissu superiorum/Reproduction interdite sans autorisation.*

Prochain dossier :  
**Mission et Coopération**  
N° 206 - mars 2012

#### TARIF DES ABONNEMENTS

Tout abonnement qui ne sera pas renouvelé fin juillet de l'année en cours sera automatiquement suspendu. Tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur doivent indiquer impérativement le **numéro d'abonné** (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. «référence» sur les factures.

#### Tarifs :

**Zone 1** : Europe - USA - Canada - Japon  
Corée - Hong Kong - Singapour - Taiwan  
Thaïlande - Australie - RSA... **38 € - US\$ 52 - Ca N\$ 53**

**Zone 2** : Tous les autres pays **28 € - US\$ 38 - Ca N\$ 39**  
L'affranchissement par avion est compris  
Périodicité : mars, juin, septembre, décembre

C.C.P. : Revue **Spiritus** 16.507.10 F Paris

**Évitez les chèques bancaires étrangers et faites usage d'un virement international :**

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053.

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue Spiritus.

#### VENTE AU NUMÉRO : 11 € LE CAHIER

Rédaction et administration de la revue

**12 rue du P. Mazurie – 94550 Chevilly Larue**

**Tél. : 01 46 86 70 30**

**courriel de la rédaction : spiritus.redaction@wanadoo.fr**

**courriel du service abonnements : spiritus2@wanadoo.fr**

N° de commission paritaire : 1015 G 83668